

VOLUME 33
NUMÉRO 1
Printemps 2014

RECHERCHES QUALITATIVES

recherche-qualitative.qc.ca/revue.html

Vigilance ethnographique et réflexivité méthodologique

Sous la direction de

Joëlle Morrissette, Didier Demazière et Matthias Pepin



Association pour la
recherche qualitative

Table des matières

Préface

Réflexions sur le travail de terrain et ses problèmes

Howard S. Becker 1

Introduction

Vigilance ethnographique et réflexivité méthodologique

Joëlle Morrissette, Didier Demazière, Matthias Pepin 9

Les enjeux d'une anthropologie existentielle : vigilance et dissection

Albert Piette.19

L'observation incognito, entre œil de Caïn et œil de Moscou : réflexions déontologiques et idéologiques autour de « la clandestine »

Christophe Dargère41

Facteur de troubles ? La vigilance au cours d'une enquête de longue durée

Williams Nuytens64

Itinéraire ethnographique d'une doctorante : dialogue autour de la (dé)construction de l'objet de recherche

Marjorie Vidal, Joëlle Morrissette86

La revue *Recherches qualitatives* est publiée grâce au soutien financier de l'Université du Québec à Trois-Rivières et de l'Association pour la recherche qualitative.

<i>Les implications d'une posture de participation multisituée sur le terrain des maraudes parisiennes</i> Caroline Arnal	109
<i>Le travail ethnographique dans des contextes de conflit armé interne : le cas des enclaves de groupes paramilitaires en Colombie</i> Natalia Suarez Bonilla	132
<i>Rôle d'un dispositif d'investigation posé a priori dans l'exercice d'une réflexivité méthodologique. La petite histoire de l'ethnographie d'une expédition polaire à ski</i> Géraldine Rix-Lièvre, Pascal Lièvre	149
<i>Le processus d'observation ou de la nécessité d'être « pris(e) au jeu »</i> Marie-Ève Lapointe	172
<i>Entre mobilité, virtualité et professionnalisation : éléments méthodologiques et conditions de réalisation d'une ethnographie des grimpeurs professionnels</i> Guillaume Dumont	188

Préface

Réflexions sur le travail de terrain et ses problèmes

Howard S. Becker, Ph.D.

Entre 1965 et 1999, j'ai donné chaque année (sauf quand j'étais en déplacement) un cours de 10 semaines sur le travail de terrain en sociologie. J'ai toujours enseigné de la même façon. Je ne distribuais aucun plan de cours aux étudiants. Je ne leur distribuais pas non plus de bibliographie, jusqu'au moment où ils m'ont forcé à le faire : n'avoir aucun document à lire semait trop de confusion chez eux. Mais la liste de références que je leur donnais était simplement composée de divers travaux issus d'enquêtes qui reposaient sur la participation directe du chercheur aux activités de personnes engagées dans quelque entreprise collective et sur des discussions avec ces mêmes personnes autour de ce qu'elles faisaient (ce que l'on désigne en termes plus scientifiques comme des entretiens)¹.

Lors de la première séance de cours, les étudiants voulaient toujours savoir la même chose : « Qu'avons-nous à faire ? » Je m'arrangeais pour satisfaire cette requête en leur demandant de trouver un endroit où ils pourraient observer des gens « en train de faire des choses ensemble » (phénomène défini de manière très large) : par exemple des mécaniciens réparant des automobiles dans un garage ou des éducateurs prenant soin d'enfants dans une garderie, ou toute autre activité dans n'importe quel autre endroit auquel ils pouvaient penser. Et je leur demandais aussi de noter tout ce que les gens qu'ils « étudiaient » faisaient et disaient, et de me remettre ces « notes » au début de la séance du cours suivant.

Mais les étudiants avaient des difficultés à choisir le sujet sur lequel ils allaient travailler pendant les 10 semaines de mon cours. Quand je leur annonçais, comme je le faisais toujours, qu'il fallait qu'ils

choisissent leur sujet le jour même et qu'ils ne quitteraient pas la salle sans avoir indiqué publiquement leur choix, ils répliquaient invariablement qu'ils n'étaient pas prêts, qu'ils avaient besoin de temps pour prendre une décision si importante, qu'ils devaient lire la littérature scientifique portant sur leur sujet potentiel. Bref, ils trouvaient toutes sortes d'excuses. J'écoutais tout cela et disais alors : « Non, personne ne sortira de cette classe sans m'avoir dit où il va faire son terrain et quelles personnes il va observer une fois arrivé dans ce lieu. » Je ne sais pas ce que j'aurais fait si l'un des étudiants avait refusé; l'autorité du professeur est telle qu'aucun ne l'a jamais fait.

Tout en protestant, ils finissaient par choisir quelque chose et voulaient bien sûr savoir si je pensais qu'ils avaient fait un bon choix. J'ai toujours répondu « oui », et expliqué que la qualité d'un travail de recherche ne dépend pas de ce que l'on étudie, mais de la façon dont on l'étudie. Tout sujet est bon si la recherche est réalisée conformément à ce que j'allais leur enseigner... Cette assurance un peu vague n'avait rien pour les rassurer... Mais ils finissaient tous par choisir quelque chose. Après qu'un ou deux étudiants courageux eurent brisé la glace, ils comprenaient qu'ils ne mourraient pas de choisir un sujet, même s'ils n'étaient pas prêts et n'avaient pas la garantie que leur sujet était « bon ».

Ils revenaient deux jours plus tard (le cours se déroulait deux fois par semaine) avec leurs notes. Pratiquement sans regarder celles-ci, je leur annonçais qu'ils n'avaient pas suffisamment écrit, et ils voulaient savoir comment je pouvais dire ça sans les avoir lues. Je disais : « Si vous passez plusieurs heures, comme vous l'avez fait, à observer les gens, à leur parler et à les écouter discuter entre eux, alors il faut bien plus que les deux ou trois pages que vous m'avez remises pour consigner tout cela. Donc, la prochaine fois, écrivez TOUT. » Encore des protestations. Mais lors de la séance suivante, ils apportaient davantage de notes.

Le lecteur attentif aura remarqué que je ne leur tenais pas de grands discours ou que je ne me livrais pas à d'amples envolées, ni sur les fondements théoriques de la recherche ni sur les façons appropriées de faire leur travail de terrain. Mais je commençais par leur demander, au début de chaque séance, si quelqu'un avait rencontré des difficultés.

Quand un premier étudiant mentionnait quelque chose – cela pouvait être n'importe quoi –, je ne répondais pas directement à sa question, qui était généralement « qu'est-ce que je devrais faire à ce propos? », mais je demandais plutôt si quelqu'un d'autre avait le même type de problème.

Voici un « problème » typique : un étudiant expliquait que, ayant courageusement sollicité une personne pour faire un entretien avec elle, et celle-ci ayant accepté comme les gens le font presque toujours, il réalisait alors qu'il ne savait pas quoi lui demander, qu'il ignorait quelle question serait pertinente d'un point de vue méthodologique ou serait à coup sûr productive dans le sens où un entretien est supposé l'être, ce qui d'ailleurs restait relativement vague pour les étudiants.

Bien sûr, les personnes engagées dans une activité, quelle qu'elle soit, ne sont confrontées qu'à un nombre limité de problèmes. Aussi, je profitais de cette tactique qui favorisait l'expression d'une variété de points de vue d'étudiants autour d'un « problème » relaté par un de leurs pairs pour commencer à parler de la forme générique que pouvait prendre ce problème. Cela suscitait davantage de contributions des uns et des autres. En peu de temps, ils se parlaient *entre eux*, et c'était là mon objectif. Face à une question comme « qu'est-ce que je devrais demander à la personne que j'interviewe? », j'étais alors fondé à répondre qu'il s'agit toujours d'une difficulté quand on commence (ce qui nourrissait déjà leur inquiétude), parce qu'alors on ne sait pas exactement ce qu'on veut savoir. Ce qu'il convient de faire, c'est d'en apprendre suffisamment sur l'activité collective et la situation étudiées pour être capable de formuler des questions.

« Comment procéder? » En faisant ce qu'ils avaient fait, répondais-je. Si vous restez dans un lieu pendant plusieurs heures, vous allez probablement entendre une personne se plaindre de quelque chose ou de quelqu'un, exprimer de l'insatisfaction parce que ce qu'elle attendait ne se produit pas ou que quelqu'un n'a pas fait ce que, de son point de vue à elle, il aurait dû faire. Cela vous donne ce dont vous avez besoin pour faire un peu de théorisation.

Voici comment ça fonctionne. Un des éléments-clés pour l'analyse sociologique, quelle que soit l'école de pensée à laquelle vous vous référez (« je suis un fonctionnaliste », « un interactionniste symbolique », un partisan de la « théorie du choix rationnel » ou de la

« théorie de l'acteur-réseau », etc.), est que ceux qui sont engagés dans une situation donnée ont généralement une idée de la façon dont les autres participants vont, ou devraient, se conduire. En conséquence, ils peuvent faire ce qu'ils envisagent de faire en ayant une certaine assurance d'obtenir les résultats qu'ils attendent. Par exemple, si un enseignant dit à un élève de s'asseoir, celui-ci va s'asseoir.

Comment pouvons-nous découvrir ces attentes, qui régissent largement (c'est ce que nous pensons) le cours des choses et qui rendent l'action collective possible? La voie la plus aisée, et qui donne tant d'intérêt aux méthodes d'observation, consiste à attendre patiemment que quelqu'un contrevienne à ces attentes tenues pour acquises (et quelqu'un le fait toujours). Car alors, des parties, déçues, protestent et énoncent la « règle » qu'elles estiment devoir être explicitement suivie. Ainsi l'enseignant dirait à l'élève : « Quand je te dis de t'asseoir, tu t'assois! »

Cela ne signifie pas que, quand vous faites un entretien avec l'enseignant après avoir observé un tel événement, vous allez demander ce qui s'est passé dans ce cas particulier. Vous allez plutôt raisonner ainsi : « Hum. L'enseignant attend des élèves qu'ils se comportent d'une certaine façon, et parfois les élèves se conduisent différemment. Donc, je devrais poser des questions sur ce qui se passe quand les élèves ne font pas ce que l'enseignant attend d'eux. Et pour cela, je devrais employer le langage utilisé par l'enseignant même, mais en adoptant une formulation suffisamment ouverte pour que puissent émerger des éléments auxquels je n'ai pas pensé. » Par exemple, l'observateur pourrait bien avoir entendu que des cas comme celui de l'élève qui refuse d'obéir à l'ordre de s'asseoir sont qualifiés comme un « problème de discipline ». Il pourrait alors, durant un entretien, orienter la conversation vers les « problèmes de discipline », en étant prêt à évoquer le cas de l'élève qui ne s'est pas assis comme un exemple de ce que cela peut signifier.

Donc j'expliquais, surtout à partir d'exemples puisés dans ce que les étudiants racontaient de leurs expériences de terrain, que c'est de cette façon qu'on peut identifier le type de questions à poser lors d'un entretien. Mais les étudiants se rendaient rapidement compte que je ne donnais jamais de réponse spécifique à la question « que devrais-je faire quand cela arrive? ». À mesure qu'ils apprenaient à mieux me connaître

et réalisaient que je ne les sanctionnerais pas s'ils étaient un peu irrévérencieux, ils commençaient à me demander plus directement de leur fournir une réponse mieux fondée, moins évasive, à ce qui leur semblait être une question légitime. Comme j'étais un chercheur expérimenté, donnant un cours dans lequel ils étaient censés apprendre à faire du travail de terrain, pourquoi ne répondrais-je pas à leurs questions à propos des problèmes qu'ils rencontraient? Pourquoi ne pas leur indiquer simplement ce qu'ils devaient faire? Pourquoi ne pas dire à un étudiant qui avait posé une question spécifique quelles questions spécifiques il aurait dû poser?

(En fait, une collègue qui allait enseigner ce cours l'année suivante alors que j'allais être en déplacement, et qui assistait au cours pour voir comment je m'y prenais, se posait la même question. Quand les étudiants faisaient état d'un problème quelconque, elle commençait à s'agiter sur sa chaise, et même à faire des gestes de la main pour attirer mon attention. Je savais que si je l'avais permis, elle aurait avancé une réponse définitive – un peu malgré elle, car en vérité, elle était bien intentionnée –, et c'est exactement ce que je voulais éviter. J'ai finalement dû lui demander de ne pas intervenir pour des raisons qui apparaîtraient bientôt évidentes.)

C'était le moment que j'attendais. Parce que je pouvais alors expliquer aux étudiants que je ne leur dirais pas de manière détaillée « comment faire » (peu importe le point sur lequel ils éprouvaient des difficultés), parce qu'il n'existait aucune réponse générale qui leur permettrait de savoir précisément quoi faire dans le contexte où le problème avait émergé pour eux. Les questions pertinentes à poser dans le garage qu'ils étudiaient n'étaient pas celles qui seraient « bonnes » pour l'enquête qu'un autre étudiant menait dans la garderie, ou pour d'autres terrains encore comme la réunion d'une organisation communautaire, ou une caserne de pompiers. Si j'avais essayé de leur donner des indications génériques pour résoudre un problème général rencontré sur le terrain, ou bien d'en déduire des orientations plus spécifiques (les guidant, par exemple, vers le problème des attentes contrariées, comme dans le cas de l'enseignant confronté à un élève qui ne s'assoit pas malgré sa demande), je n'aurais pas su quoi leur dire, parce que j'ignorais tout des circonstances particulières qui font qu'une

option est meilleure qu'une autre (dans une situation donnée). Et parce que je ne maîtrisais pas le langage spécifique qui permettrait de formuler la question de manière à obtenir le genre de réponse précise que j'espérais, puis à partir de celle-ci de formuler encore d'autres questions pertinentes.

Et c'était là la première leçon que je souhaitais qu'ils apprennent : que chaque situation de recherche correspond à des circonstances spécifiques, variables d'un endroit à l'autre et d'un moment à l'autre; que c'est la combinaison de ces circonstances à un moment et à un endroit donnés, qui détermine quelle question est bonne à poser; et qu'ils étaient les seuls à en savoir suffisamment sur ces circonstances locales pour choisir la meilleure option, ou même simplement une bonne option. Et cela, même si c'était un pari de leur part, plutôt qu'une certitude.

Je souhaitais qu'ils apprennent une deuxième leçon également. Les étudiants pensaient que ma capacité à découvrir une perspective intéressante pour saisir les spécificités de leur terrain de recherche relevait d'une sorte de tour de magie, était la manifestation d'une certaine intuition spéciale que j'avais et qu'ils ne pouvaient espérer acquérir. Cela n'était pas vrai, bien sûr. Cette capacité provenait de lectures portant sur des situations variées et permettant d'acquérir une connaissance suffisamment précise et détaillée pour envisager des points de comparaison, et notamment pour convoquer d'autres situations dans lesquelles certains spécialistes s'irritaient quand des gens ordinaires n'agissaient pas selon les attentes. Quand vous avez en tête de nombreux exemples, vous pouvez alors concevoir différentes dimensions à explorer. Donc, j'encourageais les étudiants à accumuler ces exemples – puisés dans la sociologie, mais aussi dans la littérature et, surtout, dans leur propre expérience quotidienne. Ces « cas » ne sauraient « prouver » quoi que ce soit, mais ils leur fourniraient des pistes de recherche et des dimensions d'analyse auxquelles penser. Ils leur permettraient de reconnaître une abstraction telle que « les attentes contrariées » dans les discours de personnes observées. Ils les conduiraient à transformer une conversation locale en un élément de preuve sociologique, à la manière dont Bruno Latour (1993) a décrit comment un pédologue français travaillant dans la jungle brésilienne transformait une poignée de terre en une « preuve scientifique », en la plaçant parmi un ensemble

d'échantillons similaires de sol prélevés dans d'autres parties du site étudié.

Ceci nous amène, finalement, aux articles qui composent ce numéro. Ils décrivent des problèmes spécifiques à la recherche de terrain : comment faire face aux obligations qui font partie intégrante de ce que vous observez et du rôle que vous y tenez; ou comment agir comme un participant « normal » dans une activité lorsque vous êtes en fait (contrairement à un participant normal) en train de noter tout ce que vous voyez et entendez; ou comment l'observation attentive (« vigilante », dans les mots des coordonnateurs de ce numéro) vous montre des choses auxquelles vous n'aviez jamais pensé à propos d'une situation que vous croyiez jusque-là bien connaître. Tout en mettant l'accent sur les spécificités des situations qu'ils décrivent, ces articles attirent l'attention du lecteur sur des dimensions, des possibilités, des variables – le mot n'est pas important – que vous pourriez explorer dans la problématique de recherche dans laquelle vous êtes engagés actuellement. Les coordonnateurs du numéro nous ont rendu un grand service en collectant ces témoignages, afin que nous les mobilisions pour alimenter notre réflexion dans le cadre de notre travail en cours et à venir.

Note

¹ Vous pouvez trouver d'autres descriptions d'étudiants ayant suivi mon cours dans Sanders (2013) et DeVault (1999).

Références

- DeVault, M. (1999). *Liberating method: feminism and social research*. Philadelphia, PA : Temple University Press.
- Latour, B. (1993). Le topofil de Boa Vista. La référence scientifique : montage proto-philosophique. *Raisons pratiques*, 4, 187-216.
- Sanders, C. R. (2013). Learning from experience : recollections of working with Howard S. Becker. *Symbolic Interaction*, 36, 216-228.

***Howard Becker** demeure et travaille à San Francisco. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Outsiders* (1963) et *Art worlds* (1984), et celui qui sera publié sous peu, *What about Mozart? What about Murder? Reasoning from cases* (University of Chicago Press).*

Introduction

Vigilance ethnographique et réflexivité méthodologique

Joëlle Morrissette, Ph.D.

Université de Montréal

Didier Demazière, Ph.D.

Centre de sociologie des organisations

Matthias Pepin, M.A.

Université Laval

L'ethnographie est une démarche d'enquête adoptée par une multiplicité de disciplines. Elle ne se réduit pas à un ensemble de techniques et d'instruments, mais renvoie à une démarche globale qui rend cohérent un travail de terrain, un questionnement de recherche progressif et la production de connaissances (Laplantine, 2005). Son intérêt est peu contesté et, mieux, sa plus-value méthodologique est largement reconnue, notamment parce qu'elle articule, selon des combinaisons variables, observations, entretiens et recherches documentaires (Cefaï, 2003; Lapassade, 2001; Spradley, 1979). De fait, l'ethnographie est généralement valorisée depuis les grandes enquêtes des chercheuses et chercheurs attachés à la tradition de Chicago : elle a fait ses preuves sur de nombreux terrains, où elle a permis de produire des résultats stimulants et de renouveler interprétations et théorisations (Cefaï, 2010). Plus récemment, elle a fait l'objet d'un intérêt renouvelé en raison de la position « privilégiée » de l'ethnographe sur le terrain, qui lui permettrait de repenser

Note des auteurs : Les coordonnateurs remercient les 32 collègues qui ont accepté de procéder à l'évaluation des textes reçus, et ont ainsi contribué directement à la mise au point de ce numéro.

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 33(1), pp. 9-18.
VIGILANCE ETHNOGRAPHIQUE ET RÉFLEXIVITÉ MÉTHODOLOGIQUE
ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
© 2014 Association pour la recherche qualitative

les catégories qui ont traditionnellement dominé pour mieux comprendre et expliquer les phénomènes relevant de la modernité (Weber, 2009). Nonobstant les vertus qu'on lui attribue, il semble que les chercheurs s'investissent encore peu dans ce type de démarche, exception faite dans certains domaines dont l'anthropologie. Sans doute les freins à un investissement plus important des chercheurs dans cette pratique d'enquête sont-ils liés aux exigences de la démarche elle-même, parmi lesquelles la présence prolongée sur le terrain est probablement la plus difficile à satisfaire.

Par ailleurs, et c'est là la focale de ce dossier thématique, la démarche ethnographique appelle également une vigilance aiguisée. Car si elle est balisée par certains préceptes et recommandations méthodologiques (par exemple Atkinson, Coffey, Delamont, Lofland, & Lofland, 2001; Peretz, 2004), elle ne peut être réduite à un modèle à mettre en œuvre ou à un ensemble de normes codifiées à appliquer. Elle exige de « coller » aux aspérités du terrain, à sa singularité et à ses contingences, de s'en imprégner sans s'y noyer, d'y « flâner » sans s'y perdre (Soukup, 2012). Ainsi, la démarche se construit au fil des interactions dans lesquelles le chercheur est engagé sur son terrain, au gré de tâtonnements et abandons de pistes, en réaction aux découvertes, surprises, imprévus et obstacles qui façonnent le travail ethnographique (Demazière, Horn, & Zune, 2011). De ce fait, la démarche se nourrit aux doutes, s'adapte, se (re)négocie au fil de l'expérience incertaine et déroutante du chercheur, source de questionnements renouvelés et provisoires. Pour le dire autrement, la démarche ethnographique est un parcours jalonné d'embûches, de carrefours, d'impasses, de bifurcations, de reliefs. Un parcours que le chercheur trace au fur et à mesure de ses déplacements, dans une série d'ajustements et d'adaptations au terrain. Il s'oriente en exerçant sa réflexivité; il invente sa démarche en progressant, il la « bricole » – au sens ingénieux du terme.

Comme entendu dans ce dossier thématique, la vigilance ethnographique constitue à la fois un concept théorique pour traduire le processus réflexif qui conduit le chercheur à prendre des décisions affectant le cours de sa démarche, et un levier pour objectiver sa pratique d'enquête. Dans sa dimension théorique, la vigilance ethnographique tient lieu de porte d'entrée qui permet de s'interroger aussi bien sur l'objet de l'enquête que sur les concepts qui balisent sa pratique. Par exemple, Hopwood (2007), à travers un compte-rendu analytique d'une ethnographie scolaire, enrichit la typologie classique des rôles d'Adler et Adler (1987) en montrant que la position du chercheur dans un groupe n'est pas fixée une fois pour toutes, mais varie en fonction des contextes, des moments et des personnes avec lesquels il interagit sur son terrain. Plusieurs textes de ce numéro thématique font d'ailleurs état de la modulation des rôles du chercheur en cours d'enquête, notamment dans des

milieux très codifiés dans lesquels il est difficile de s'insérer ou, à l'opposé, dans des milieux caractérisés par une plus grande indétermination des rapports sociaux et des identités. Dans sa dimension pratique, la vigilance ethnographique permet de penser le caractère évolutif, sinon sinueux, de l'expérience de terrain et le rapport du chercheur à la démarche d'enquête, aux acteurs et aux contingences rencontrées. Par exemple, elle permet de prendre en compte les effets sur le travail ethnographique de la variation des modes et degrés d'intégration du chercheur sur son terrain, comme le montre Burawoy (2003) dans le récit diachronique de son enquête portant sur les ateliers industriels d'*Allied Corporation* au sud de Chicago. Les textes de ce numéro témoignent d'ailleurs avec éloquence de ce que Bourdieu (2003) appelle « objectivation participante » cette vigilance épistémologique (Hamel, 2008) qui habite les chercheurs, attachés à rendre compte de la dynamique de leur enquête, avec son lot de péripéties, d'ajustements et de décisions nécessaires à la poursuite de la recherche.

Dans les deux cas, la vigilance ethnographique relève d'un exercice critique qui engage la validité des résultats et leur communication aux pairs, car elle renvoie à la capacité d'argumenter ses choix, et donc de décrire sa pratique d'enquête de manière réflexive. C'est aussi ce que fait valoir Bizeul (1998), pointant l'importance de la restitution des conditions de l'enquête et des conséquences en découlant sur les informations obtenues :

C'est par l'indication du contexte de tel propos ou de tel acte, par la mention du type de relation existant à un moment donné avec un interlocuteur ou avec l'ensemble d'un groupe, plus globalement par le récit de son enquête, que le chercheur va s'efforcer de montrer la valeur de ses informations et le bien-fondé de son analyse (p. 753).

Mais cette réflexivité méthodologique a ses exigences : elle ne vaut pas une heure de peine si elle est produite dans un mouvement rétrospectif conduisant à estomper les mésaventures et déconvenues, à livrer un compte-rendu lissé et cohérent, voire à mettre en scène un enquêteur habile et ingénieux, triomphant des pièges du terrain (Demazière, 2008). Les comptes-rendus d'enquête conventionnels ne convainquent que les chercheurs partageant les mêmes conventions (Cicourel, 1981). Ainsi, les contributeurs à ce dossier de la revue *Recherches qualitatives* se sont efforcés de rendre compte de leur démarche d'enquête, de raconter leurs expériences de terrain, de rendre visibles les opérations de collecte des matériaux et, au-delà, de production de leurs résultats. Ce faisant, et conformément à l'appel à contributions qui a été lancé en avril 2013, ils font part de leurs tâtonnements et

de leurs doutes, ils se risquent à raconter leurs réactions aux imprévus rencontrés, ils livrent des récits denses et réflexifs de leurs expériences ethnographiques.

À propos des textes

Les textes qui composent ce dossier proposent des réflexions méthodologiques approfondies en vue de favoriser le partage d'expériences stimulantes à propos de la vigilance ethnographique et d'améliorer notre compréhension des « épreuves ethnographiques » (Fassin & Bensa, 2008). En mettant l'accent sur les aspects les plus problématiques de l'enquête et de la production des résultats, ce dossier offre une contribution originale pour l'avancement des connaissances en recherche qualitative. Il réunit des textes rédigés sous la forme de récits d'enquête qui mettent en évidence la façon dont des chercheurs expérimentés ou novices ont construit leur démarche, à travers les différents arbitrages qu'ils ont dû opérer pour la faire progresser. Comme on le verra, les textes ont au moins deux points de convergence : d'une part, l'ethnographie débute bien avant l'entrée effective sur le terrain, s'ancrant le plus souvent à une pratique professionnelle qui questionne, à une action bénévole ou à une activité récréative à laquelle on s'adonne par passion; d'autre part, elle implique, presque systématiquement, une transformation progressive ou subite de la posture endossée initialement, dans un effort d'ajustement aux obstacles ou surprises qui surviennent.

Le dossier thématique offre une grande variété de contextes d'enquête – des expéditions polaires à ski aux institutions de santé mentale, des clubs de football amateur aux bidonvilles colombiens, etc. Les textes montrent combien le sens accordé à la vigilance et ses déclinaisons pratiques s'enracine aux particularités des terrains de recherche. Pour certains (par exemple Dargère, Lapointe), la vigilance est mobilisée dans le cadre de dilemmes éthiques quand les milieux étudiés impliquent des personnes vulnérables, captives d'institutions de santé. Pour d'autres (par exemple Suarez Bonilla, Rix-Lièvre et Lièvre), elle s'accomplit dans l'urgence quand l'intégrité physique même du chercheur est menacée. Dans le cas d'ethnographies multisituées, en l'absence de terrains fixes (par exemple Arnal, Dumont), la vigilance se fait pragmatique et créative, le chercheur étant confronté à une pluralité d'acteurs porteurs de normativités concurrentes. Enfin, pour d'autres auteurs (par exemple Nuytens, Vidal et Morrissette), elle revêt un aspect pédagogique, tel un retour sur une démarche complexe et sinueuse, comportant des avancées et des ratés, et dont l'explicitation permet une objectivation porteuse d'enseignements.

Nous proposons aux lecteurs et lectrices de la revue *Recherches qualitatives* une préface d'Howard Becker, figure de proue de la Tradition de

Chicago, dont les ethnographies ont légitimement acquis le statut de « classiques » (par exemple Becker, 1963; Becker, Geer, Hughes, & Strauss, 1961). Ses travaux sont marqués par sa manière unique de rendre compte de ses façons d'enquêter, de la « fabrique » de ses ethnographies, et par la construction de ses objets de recherche à partir d'expériences personnelles (photographe, musicien de jazz, etc.). Certains de ses ouvrages, dont *Les ficelles du métier. Comment construire sa recherche en sciences sociales* (2002) et *Écrire les sciences sociales* (2004) constituent de belles contributions méthodologiques, empreintes de la sagesse d'un chercheur qui partage les leçons tirées de son expérience. C'est d'ailleurs ce qu'il fait dans la préface qu'il nous offre, en relatant comment il s'y prenait pour guider de jeunes chercheurs qui s'initiaient à une démarche ethnographique. Les neuf autres textes développent et argumentent une réflexivité méthodologique qui conduit le chercheur à interroger son rapport à l'objet, à l'enquête ou encore aux acteurs de terrain.

Le premier texte, celui d'**Albert Piette**, apporte une double contribution. D'une part, il propose une théorisation de la vigilance en lien avec l'observation des existences « en train d'être », dans le cours ordinaire des situations quotidiennes. La vigilance est alors au cœur de ce qu'il appelle l'anthropologie existentielle ou encore la phénoménographie, qui nécessite de porter une attention continue aux détails, dans chacun des moments, importants ou anodins, qui constituent l'existence. D'autre part, il montre tout l'intérêt de la méthode du *shadowing* pour appréhender ces existences, tout en pointant les défis d'une manière de faire *a priori* intrusive.

Christophe Dargère traite des enjeux éthiques de la relation d'enquête, exacerbés par le choix d'une posture clandestine sur le terrain de sa pratique professionnelle, soit celui d'un établissement spécialisé accueillant des adolescents atteints de déficience intellectuelle. La vigilance est ici habilement supportée par deux métaphores portant sur l'œil, particulièrement bien choisies pour une démarche qui repose en grande partie sur l'observation. L'œil de Caïn illustre alors le sentiment de culpabilité de l'enquêteur, là où l'œil de Moscou permet d'objectiver les comportements du chercheur engagé dans une enquête dont les principaux acteurs ignorent jusqu'à l'existence.

Le texte de **Williams Nuytens** adopte un angle original : en prenant appui sur une série d'enquêtes réalisées autour des violences commises dans le football (soccer) amateur, il avance qu'un « excès » de vigilance, entraîné notamment par le caractère fuyant d'un objet rare et difficilement observable *in situ*, fabrique son lot de confusions, de maladresses et d'erreurs. Il met en évidence le caractère ambigu de la vigilance, voire sa duplicité : d'un côté elle

est un atout qui soutient l'attention de l'enquêteur, de l'autre, et de manière indissociable, elle peut aussi étayer une attitude défensive et configurer de façon exagérée le travail ethnographique.

Marjorie Vidal et **Joëlle Morrissette** exploitent une forme d'écriture dialogique pour retracer l'itinéraire chaotique d'une ethnographie scolaire centrée sur les processus relationnels permettant à des jeunes issus d'un milieu dit défavorisé de « s'en sortir ». La conversation reconstruite entre la doctorante et sa codirectrice d'études met en relief que la vigilance a consisté autant en une attention soutenue aux aspérités du terrain, qu'il fallait accueillir et non pas aplatir, qu'en une capacité à tolérer le « flottement » inhérent à la démarche et à tirer profit de rencontres imprévisibles. C'est à ces conditions, nous disent les auteures, que terrain et objet se sont façonnés mutuellement.

Également engagée dans une recherche doctorale, **Caroline Arnal** livre un texte qui expose les décisions et changements de posture qui lui ont permis de tirer parti de son étude des maraudes, organisées pour venir en aide aux sans domicile fixe dans les rues de Paris. S'insérant dans des associations différentes et « concurrentes » pour varier les points d'observation, elle transgresse des normes importantes de son milieu de recherche, comme la fidélité associative. L'auteure nous guide alors à travers les choix qu'elle a dû opérer pour négocier cette transgression et met en lumière leurs conséquences sur son enquête.

La contribution de **Maria Suarez Bonilla** nous introduit à un terrain peu banal, celui d'un bidonville colombien sous le contrôle autoritaire d'un groupe paramilitaire armé. Son terrain d'investigation reflète les tensions qui animent les guerres de pouvoir que se livrent autorités, groupes paramilitaires insurrectionnels et citoyens organisés en groupes d'autodéfense. Dans ce contexte, où toute interprétation ou rumeur peut conduire à la mort de l'autre et même à sa propre mort, la vigilance se fait impérative, voire obsessionnelle, et s'incarne dans la capacité de la chercheuse à décoder avec acuité et rapidité les signes, même non verbaux, de son environnement.

Deux chercheurs nous invitent ensuite à les suivre dans l'aventure – les mésaventures, devrions-nous dire – d'une expédition polaire à ski. Pour étudier la dynamique organisationnelle du groupe dont ils étaient eux-mêmes membres, **Géraldine Rix-Lièvre** et **Pascal Lièvre** endossent des rôles différents et adoptent des postures d'observation distinctes en fonction de leur expérience variable de ce genre d'expédition. Ils montrent comment les deux postures, soit celle d'acteur-expert et celle de suiveur-novice, fournissent des repères pour réagir aux événements survenus au cours de l'expédition et pour soutenir après-coup une réflexivité permettant d'inclure les aspérités du terrain dans l'analyse.

Pour sa part, **Marie-Ève Lapointe** investit deux unités de soin d'un centre hospitalier. Parce que ce milieu est très structuré par une division du travail reflétant la hiérarchie des expertises, elle met un certain temps à trouver la posture – celle d'aidante à tout faire qu'elle bricole à partir de son expérience de préposée aux bénéficiaires en milieu parahospitalier – qui lui permettra finalement de s'insérer sur son terrain. Son texte ressemble à un journal intime dans lequel l'auteure retrace le fil du dialogue intérieur auquel elle s'est livrée lorsque, devant certaines situations, elle a dû faire face à des dilemmes éthiques susceptibles de modifier sa posture.

Enfin, face aux défis d'un terrain multisitué et devant la difficulté d'accéder aux grimpeurs de haut niveau, **Guillaume Dumont** expose les moyens mobilisés pour conduire son ethnographie de la professionnalisation de la pratique de l'escalade. La construction de la relation ethnographique est ici singulièrement éprouvante. La vigilance implique alors de mobiliser de manière inédite les médias sociaux, mais aussi de contrôler une « posture de fan » par rapport aux grimpeurs professionnels dont le statut d'élite et la mobilité accroissent la difficulté d'approche. L'auteur illustre comment le processus d'« enclichage » lui a finalement permis d'accéder à ce groupe professionnel fermé.

Références

- Adler, P., & Adler, P. (1987). *Membership roles in field research*. London : Sage.
- Atkinson, P., Coffey, A., Delamont, S., Lofland, J., & Lofland, L. (Éds). (2001). *Handbook of ethnography*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Becker, H. S. (1963). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris : Éditions A.- M. Métailié.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Becker, H. S. (2004). *Écrire les sciences sociales*. Paris : Economica.
- Becker, H. S., Geer, B., Hughes, E. C., & Strauss, A. L. (1961). *Boys in white. Student culture in medical school*. Chicago, Il : University of Chicago Press
- Bizeul, D. (1998). Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause. *Revue française de sociologie*, 39(4), 751-787.

- Bourdieu, P. (2003). L'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150(1), 43-58.
- Burawoy, M. B. (2003). Revisits : an outline of a theory of a reflexive ethnography. *American Sociological Review*, 68(5), 645-678.
- Cefai, D. (2003). *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Cefai, D. (Éd.). (2010). *L'engagement ethnographique*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Cicourel, A. V. (1981). Notes on the integration of micro- and macro-levels of analysis. Dans K. Knorr-Cetina, & A. V. Cicourel (Éds), *Advances in social theory and methodology, toward an integration of micro- and macro-sociologies* (pp. 51-80). Boston, MA : Routledge & Kegan Paul.
- Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction. Négociations, contre-interprétations, ajustement de sens. *Langage et Société*, 123, 15-35.
- Demazière, D., Horn, F., & Zune, M. (2011). La socialisation dans les « communautés » de développement de logiciels libres. *Sociologie et sociétés*, 41(1), 217-238.
- Fassin, D., & Bensa, A. (Éds). (2008). *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*. Paris : La Découverte.
- Hamel, J. (2008). Qu'est-ce que l'objectivation participante? Pierre Bourdieu et les problèmes méthodologiques de l'objectivation en sociologie. *Sociologos. Revue de l'association française de sociologie*, 3. Repéré à <http://socio-logos.revues.org/1428>.
- Hopwood, N. (2007). Researcher roles in a school-based ethnography. Dans G. Walford (Éd.), *Studies in educational ethnography, Vol. 12 : Methodological developments in ethnography* (pp. 51-68). Oxford : Elsevier.
- Lapassade, G. (2001). L'observation participante. *Revue européenne d'ethnographie de l'éducation*, 1(1), 9-26.
- Laplantine, F. (2005). *La description ethnographique*. Paris : Armand Colin.
- Payet, J.-P., Rostaing, C., & Giuliani, F. (Éds). (2010). *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*. France : Presses universitaires de Rennes.
- Peretz, H. (2004). *Les méthodes en sociologie : l'observation*. Paris : La Découverte.

Soukup, C. (2012). The postmodern ethnographic flaneur and the study of hyper-mediated everyday life. *Journal of Contemporary Ethnography*, 42(2), 226-254.

Spradley, J. P. (1979). *The ethnographic interview*. Belmont, CA : Wadsworth.

Weber, F. (2009). *Manuel de l'ethnographie*. Paris : Presses universitaires de France.

Joëlle Morrissette est professeure agrégée à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal; elle est actuellement responsable de la maîtrise et du doctorat au Département d'administration et fondements de l'éducation. Ses travaux sur les pratiques professionnelles des enseignants, en particulier sur leurs manières de faire l'évaluation formative des apprentissages et les savoirs pratiques qui y sont sous-jacents, sont marqués par une perspective interactionniste. En cela, ils montrent comment les pratiques enseignantes sont liées à celles des autres acteurs de leur écologie professionnelle par des conventions et ententes plus ou moins tacites. Sa production scientifique est aussi marquée par différentes contributions méthodologiques portant sur l'approche collaborative en recherche, sur l'entretien de recherche (individuel et de groupe) ainsi que sur des stratégies analytiques telles que l'analyse de conversations.

Didier Demazière est sociologue. Chercheur au CNRS, il est membre du Centre de sociologie des organisations, et directeur du master et des études doctorales de sociologie à Sciences Po (l'Institut des études politiques de Paris). Ses thèmes de recherches portent sur les transformations des statuts sociaux (chômage et emploi), sur les groupes professionnels (agents sportifs, conseillers professionnels, élus locaux) et sur les coordinations dans les activités de travail (communautés de développeurs de logiciels libres, entreprises politiques). Sur chacun de ces terrains, il est attentif aux points de vue des acteurs, et il s'attache à considérer les cadres institutionnels, normatifs et collectifs dans lesquels leurs expériences se déploient. De plus, il poursuit une réflexion théorique et méthodologique sur l'entretien biographique, sur le statut du langage dans la sociologie contemporaine et sur la démarche ethnographique.

Matthias Pepin est doctorant en psychopédagogie à l'Université Laval et membre étudiant du Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES). Ses recherches portent sur l'éducation entrepreneuriale, aux niveaux primaire et secondaire. Sur le plan théorique, il aborde ce sujet sous l'angle de la philosophie pragmatique américaine. Sur le plan méthodologique, il s'intéresse à l'ethnographie, à la recherche collaborative et, plus récemment, à l'ethnographie visuelle. Sa recherche doctorale combine ces approches pour mettre en relief comment l'action au sein d'une activité entrepreneuriale scolaire peut être mise à profit pour servir de tremplin

expérientiel à une variété d'apprentissages, de nature disciplinaire, sociale, morale et autres.

Les enjeux d'une anthropologie existentielle : vigilance et dissection

Albert Piette, Docteur en anthropologie

Université de Paris Ouest Nanterre

Résumé

L'auteur définit l'anthropologie existentielle comme une observation des existences présentes dans une situation, venant d'autres situations et continuant à se déplacer vers de nouvelles situations. D'une part, l'article insiste sur l'importance d'une méthodologie détailliste consistant à suivre des individus, plus précisément un individu à la fois au fil des moments. L'auteur préfère le terme *phénoménographie* à celui d'*ethnographie*, pour désigner cette focalisation détaillée sur des individus séparés. D'autre part, en débat avec les sciences sociales, l'auteur insiste sur la subtilité des modes de présence des individus, les parts de latéralité qu'ils contiennent, ainsi que sur la singularité de chacun. Dans cette perspective, la vigilance est au cœur d'une anthropologie des existences.

Mots clés

PRÉSENCE, PHÉNOMÉNOGRAPHIE, DÉTAIL, OBSERVATION, ANTHROPOLOGIE
EXISTENTIALE

L'existence comme focale

Qu'est-ce qu'une existence? Elle désigne un individu en train d'exister, c'est-à-dire en train d'être ici maintenant et de continuer, venant de diverses situations et se déplaçant vers d'autres. L'individu qui existe a au moins deux caractéristiques : la présence actuelle et la continuité. Comment des individus sont-ils présents ici maintenant? Comment continuent-ils? Qu'est-ce qui fait que l'homme existe et comment les hommes existent-ils? Quels sont les points forts qui le distingueraient d'autres individus vivants ou non vivants? Telles seraient les interrogations d'une anthropologie des existences, dont les méthodes exigent vigilance et dissection. C'est moins les réponses à ces interrogations que l'esprit méthodologique de l'anthropologie existentielle qui est traité dans cet article.

« Disséquer pour ainsi dire un après-midi d'été et en rendre l'anatomie » : la proposition est de Pierre Cassou-Noguès (Cassou-Noguès, 2010, p. 8). C'est bien ainsi que je conçois le travail de l'anthropologue :

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 33(1), pp. 19-40.
VIGILANCE ETHNOGRAPHIQUE ET RÉFLEXIVITÉ MÉTHODOLOGIQUE
ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
© 2014 Association pour la recherche qualitative

disséquer des existences en situation. Une situation est un espace-temps circonscrit. Des êtres s'y croisent, chacun se déplaçant de situation en situation, porteur de strates variées associées à des situations passées. Plus précisément, des êtres sont déjà là, d'autres viennent d'ailleurs et vont continuer, chacun dans des scènes différentes. C'est bien cette continuité-là qu'il importe aussi de suivre. Dans une scène (S), il peut y avoir des hommes (H1, H2, H3, etc.). Disons que H1 est notre point de référence. H1 est un existant singulier. Aucune autre unité empirique reconnue comme un individu ne peut être triste ou joyeux à sa place. Et quand il mange, il ne nourrit aucun autre existant. Il perçoit des êtres collectifs (C), un animal (A), une divinité (D), une ambiance (Am), des valeurs (V1, V2, V3, etc.), des règles (R1, R2, R3, etc.), un groupe (G), une relation (R), des objets (O1, O2, O3, etc.). Par exemple, dans ce groupe, H1 voit le sourire entre H2 et H3. Il y a des chaises et des tables, un tableau, des craies, des feuilles, des stylos, des sacs, etc. Des gestes, des paroles, des regards. Ceux que fait H1 et ceux qu'il voit, perçoit, qu'il voit à peine. Ce H1 qui va se déployer sous diverses figures a existé, a senti, a ressenti, a fait ici et là tels et tels gestes. Il a réellement éprouvé et accompli. C'est cela qu'il faut décrire, contrairement à l'habitude bien ancrée de décrire en faisant simplement *comme si* H était ceci, avait fait cela pour telle ou telle raison.

Il est un objectif capital d'une telle anthropologie : ne pas perdre, au cours du processus de recherche, de l'observation à l'écriture, l'individu en train d'exister. Et cela implique une caractéristique méthodologique essentielle : non une observation focalisée sur des ensembles situationnels et interactionnels spécifiques (liés à une activité ou à un événement), mais sur des individus séparés et sur leur continuité de situation en situation. Ce type de regard n'est pas sans une dimension métaphysique qui suppose de maintenir une capacité de s'étonner, de s'émerveiller ou de s'angoisser devant le fait qu'il y ait des étants plutôt que rien. Elle contient surtout une portée critique sur l'état des sciences sociales et en particulier de l'anthropologie sociale ou culturelle dont l'anthropologie existentielle met en question la méthodologie ensembliste visant à repérer des caractéristiques sociales et culturelles partagées ou des caractéristiques interactionnelles pertinentes dans la situation en cours.

L'action, l'activité et la relation sont des « objets » de compromis acceptables en sciences humaines même s'ils n'atteignent pas la rupture épistémologique que permet la recherche sur les déterminations, les structures sociales ou cognitives (Wolff, 2010). L'observation des existences est bien plus délicate. D'une part, elle suppose une focalisation sur des individus séparés. D'autre part, puisque l'existence c'est d'abord quelqu'un qui continue, une

anthropologie de l'existence ne peut oublier Aristote, au moins comme horizon de pensée :

On pourrait ainsi se demander si « se promener », « se bien porter », « être assis » sont des êtres ou ne sont pas des êtres; et de même dans n'importe quel autre cas analogue; car aucun de ces états n'a pas lui-même naturellement une existence propre, ni ne peut être séparé de la substance, mais s'il y a là quelque être, c'est bien plutôt ce qui se promène qui est un être, ce qui est assis, ce qui se porte bien. Et ces choses semblent plus des êtres parce qu'il y a, sous chacune d'elles, un sujet réel et déterminé : ce sujet c'est la substance et l'individu, qui est ce qui apparaît sous la catégorie en question, car le bon ou l'assis ne sont jamais dits sans un sujet (Aristote, 2000, p. 238).

Mais ceci n'implique pas d'entités fixées. Bien au contraire, observer la continuité, c'est observer des modalisations et des modulations toujours en train de se faire et de se défaire. Une existence, une même unité numérique, cette forme unique et singulière, toujours en train de changer au gré des circonstances, cet individu-ci en train de continuer, se modifie sans cesse à travers des traits le plus souvent imperceptibles instant après instant. Cette continuité n'est pas une émancipation ou une individualisation, comme pourrait l'analyser une sociologie de l'individu. C'est une existence se continuant, ce qui est presque une tautologie. Cet individu n'est surtout pas une sorte de monade fermée. Il est au contraire équipé de capacités ou de compétences sociales. Et comment est-il lorsqu'il est ainsi seul ou avec les autres? Un individu et son existence sont l'ensemble des choses qui arrivent, qui lui adviennent, selon un processus d'exorelations (venant de l'extérieur) et d'endorelations (désignant le « travail » entre éléments constituant le volume d'être). Et en même temps cette existence, repérable à l'instant t , ne peut être égalée à la somme de ces événements, de ces caractéristiques.

Au sein même des enquêtes de terrain, le travail d'observation est souvent circonscrit à un espace, à un événement, à un monde spécifique. L'attention phénoménographique¹ oriente l'observateur vers une autre perspective : suivre une même personne tout au long de ses journées, dans diverses situations et activités. Une sorte de « filature »! Ce type de méthodologie existe bien sûr, appelée, dans le lexique anglo-saxon, *shadowing*, cela suppose pour le chercheur de suivre une personne comme s'il était son ombre, sur une période variable de temps, à travers ses diverses activités, et d'obtenir ainsi des observations détaillées². Cette méthode est par exemple couramment pratiquée dans les sciences des organisations, comme l'indique le

livre synthétique de Barbara Czarniawska (2007), une spécialiste des *Management Studies*³. Elle reste cependant très marginalisée en sciences sociales, à fortiori si le suivi sort de l'espace professionnel ou public pour pénétrer dans les sphères privées et domestiques des individus, ou encore si le suivi se réalise avec une caméra. Il s'agit certes d'une méthode pour le moins intrusive et inconfortable, mais celui qui l'a pratiquée en sort fortement enrichi quant à ses découvertes et quant aux données qu'il a désormais à sa disposition. Il s'agit effectivement de suivre, d'observer, de prendre des notes, d'échanger de temps à autre avec la personne suivie, lorsqu'elle est moins occupée dans ses activités. Le chercheur peut aussi pratiquer des échanges très introspectifs, d'autant plus féconds s'ils sont, disons, réciproques entre le chercheur et ladite personne (Rodriguez & Ryave, 2002). Le suivi avec enregistrement filmique est possible, mais sans doute sur des durées plus brèves. Diverses modalités pour compléter ces informations existent : en particulier, des journaux (*diaries*), que le chercheur pourrait demander ou qui existent déjà, sous toutes les formes possibles, ainsi mises à la disposition de l'anthropologue qui peut ainsi repérer des variations d'états d'esprit. Ces notes peuvent ou non concerner des situations bien circonscrites autour d'une thématique précisée. Dans ces cas, l'auto-observation par les gens eux-mêmes serait suivie immédiatement de leur notation sur leurs états d'esprit, les modes de conscience et les émotions. L'entretien d'explicitation mené par le chercheur, comme le pratique Pierre Vermersch (1994), constitue une ressource méthodologique non négligeable. Il doit apprendre à l'observé à décrire ses modes d'être et de percevoir, à lui faire prendre conscience de différences pour qu'il explicite lui-même ce qui fut, action et présence, sur le mode implicite. La verbalisation suppose d'abord que la personne puisse accéder à une « mémoire concrète », non au terme d'un effort conscient et réfléchi, mais quasiment involontairement pour que s'explicitent ensuite les actions et les gestes mais aussi les perceptions, celles directement pertinentes à la situation et les autres, subsidiaires.

Il y a aussi des formes d'enregistrements par les gens eux-mêmes à qui l'observateur a demandé de s'observer et de s'enregistrer. Lorsqu'il s'agit d'existence, c'est moins l'action qui est enjeu que les modalités d'exister dans l'accomplissement de celle-ci. Ce qui augmente la nécessité et la pertinence de ne pas en rester au suivi d'une seule activité. Il me semble que la méthode du *shadowing*, lorsqu'elle est ponctuellement pratiquée, n'est pas pensée dans toute sa force heuristique et comme enjeu capital pour comprendre l'acte d'exister et obtenir des descriptions qui ne transgressent pas les lois de la psychologie, comme l'a indiqué Marie-Laure Ryan (Ryan, 2001). Ce que je conçois comme une anthropologie existentielle ne part pas de définitions restrictives de l'existence, que telle ou telle philosophie de l'existence a

revendiquées, associant existence à liberté, à engagement, à subjectivité ou à inquiétude. Chacune a raison à différents moments de la journée, quelques minutes, quelques instants. Dans cette perspective, je partage la critique de Jack Katz adressée à l'interactionnisme :

À travers l'étude des comportements dans les lieux publics, les avancées commencées par Georg Simmel et prolongées par Erving Goffman et John Lofland n'ont pas connu de nouvelles impulsions depuis trente ans. Il est temps de quitter la perspective atemporelle et instantanée de l'observateur limité à un espace, pour insérer le sens de la situation en cours dans le cadre temporel élargi de la biographie d'un participant. Au fur et à mesure que le chercheur se déplace d'une scène d'interaction à une autre, il sait ce que les autres membres de la situation ne peuvent connaître pleinement, que ce qui est en train de se passer comporte des enjeux associés au passé et au futur, ainsi qu'à l'ensemble des trajectoires d'une vie⁴ [traduction libre] (Katz, 2009, p. 286).

Pluralité, simultanété, latéralité, singularité

Le principe de la phénoménographie est de garder, au fil des étapes de la recherche, le maximum de détails et d'éléments divers ne rentrant pas dans les idéal-types ou les concepts trop exclusifs, de les mettre en série et penser leur articulation pour que ces restes évitent à tout moment la fameuse poubelle du chercheur. Ce qui semble évident ne l'est pas nécessairement et mérite quelques précisions. Quelques principes théoriques sont nécessaires. Ils s'articulent autour de pluralité, simultanété, latéralité, singularité.

En fait, l'histoire de la sociologie est marquée par des théories de l'action pour lesquelles la présence des hommes est le plus souvent suspendue, considérée comme non pertinente. La plupart de celles-ci, qui constituent en effet des expressions différentes d'une compréhension de l'action, se déclinent en termes de contrainte, de détermination, de rationalité, de communication, de stratégie, d'accomplissement immédiat ou encore de réalisation créatrice. L'addition-juxtaposition des différents paradigmes de la sociologie (proposant chacun des interprétations en termes de rationalité, contrainte, stratégie, communication ou liberté) pour éclairer une même situation est certes préférable à un paradigme exclusif des autres. Mais au-delà de cette addition-juxtaposition, il y a toujours des restes : comment est l'être humain, comment il existe, comment il est présent en situation quand l'action se déroule. La critique d'une anthropologie existentielle pointe des écueils essentiels de la sociologie de l'action. Comment donc avancer sur l'individu, sa présence et son existence en acte, sa conscience et ses pensées?

Les basculements entre des séquences d'action, constatés, par exemple, sur certaines personnes dans une journée de travail, selon la critique de Nicolas Dodier au discours sociologique, semblent [...] des bruits de surface dont l'intérêt pour le sociologue s'efface devant l'interprétation des visées profondes qui correspondent aux propriétés structurelles du champ ou de la culture (Dodier, 1991, p. 435).

Dans une situation, un individu reconnaît les enjeux, s'y ajuste et bascule parfaitement d'un monde à l'autre, avec la relative facilité d'oublier le principe qui régissait la situation précédente : du cabinet de travail au bureau de poste, puis au terrain de sport, aux transports en commun et à son living familial... Mais ceci ne dit rien sur la simultanéité possible d'actions. Et d'ailleurs, dans la sociologie française, l'action est parfois comprise dans un sens trop élargi, désignant les principes, les valeurs, les grandeurs dans une seule et même situation qui, dans son espace-temps, ferait appel à des motifs tout à la fois par exemple civiques, marchands et industriels, selon le mode du compris ou du conflit (Boltanski & Thévenot 1990; Thévenot 2006). Pour comprendre les modes de présence, il faut penser en séquences, mais aussi en strates simultanées composant le volume d'être de l'individu. De même, il me semble important que l'anthropologie existentielle ne parte pas de définitions restrictives de l'existence, que telle ou telle philosophie de l'existence a revendiquées, associant existence à liberté, à engagement, à subjectivité, à inquiétude. C'est un reproche que j'adresserais à certains textes de Michael Jackson ou de Nigel Rapport, le premier y présentant l'individu en termes sartriens et le second en termes nietzschéen⁵, à une échelle moins micrologique que celle que j'entendrais valoriser. Car quand un individu est-il vraiment sartrien ou nietzschéen au fil de ses instants? Quelques minutes par jour, dirais-je?

Une autre proposition serait alors de comprendre, toujours au nom de la pluralité simultanée, le mélange de logiques d'action associées aux paradigmes classiques de la sociologie, comme l'a proposé par exemple Bernard Lahire (1998) dans sa conception de « l'homme pluriel ». Pour une action, une seule sociologique ne pouvant couvrir la densité de ce qu'elle déploie, des restes (au moins certains restes) pourraient sans aucun doute être explicités à partir d'une autre logique d'action : ainsi ce stratège de l'administration tellement habitué à cet exercice qu'il devient pour lui une opération automatique, à laquelle il était déjà exposé dès son enfance. Les différentes modalités d'actions distinguées ne sont donc pas incompatibles, comme dans ce cas, la contrainte et la rationalité. De même, la subordination de l'enfant qu'étudie Durkheim n'est pas si mécanique, comme d'ailleurs il le reconnaît, car, rapidement, celui qui obéit se

conforme, en connaissance de cause, à des idées claires et à des raisons de sa conduite, qui lui permettent d'accomplir ses actions de « manière éclairée ». Cette mise ensemble de logiques simultanées d'actions n'exclurait d'ailleurs pas de distinguer dans une séquence en particulier une pertinence dominante et des pertinences secondaires (Lemieux, 2009; Piette, 1996). Les « restes », sous la forme des autres types d'actions présents en toile de fond, oubliés et mis entre parenthèses dans la construction théorique, ne seraient pas négligeables pour comprendre l'être humain en situation. Stratégie, expressivité, automatisme et détermination sociale pourraient donc être compatibles pour comprendre l'action et surtout les modes de présence d'un chef de bureau dans une grande administration.

Sommes-nous satisfaits : car cet homme, comment est-il lorsqu'il est à son bureau, dans ses modes subtiles de présence, à la machine à café, parlant au collègue, actionnant les boutons de celle-ci, et chez lui, mangeant, parlant et pensant à sa journée? L'argument de la pluralité simultanée des modes d'action ne suffit pas. Car il y a les restes des restes. Apparaissent la difficulté de penser la présence simultanée et à géométrie variable de différentes logiques d'action et aussi celle d'intégrer les « restes » des restes, sous forme de détails sans importance, pour caractériser la latéralité dans les modes de présence. À ce stade de la critique des logiques d'action, des interrogations empiriques fusent en effet de toutes parts. Réellement, quand l'être humain est-il vraiment stratégique en cours d'action? Quand va-t-il au bout de sa capacité expressive? L'adhésion immédiate et totale est-elle vraiment possible? Et la tension inhérente à l'action inédite, n'est-elle pas rare? Et l'action sous contrainte, existe-t-elle concrètement sous cette forme de soumission? Et l'automatisme : comment se déploie-t-il? Comment est-on quand on est « automatique »? Lorsque nous mettons en série des situations observées de manière rapprochée, il y a toujours et encore des restes, les restes des restes, et la récurrence de ceux-ci ne peut qu'interpeller directement notre attention. Ce sont ces détails très divers qui viennent infiltrer les enjeux pertinents à partir desquels l'être humain agit selon des repères, motivé par le sens moral ou le souci de soi et produit l'action qui convient. Pouvons-nous observer une personne en train d'être stratège, prendre la décision de manipuler? Sans doute, mais pas si souvent, et même dans les administrations? C'est seulement (surtout) rétrospectivement à partir d'effets qu'elle peut être déduite. Quand observons-nous un homme moralement responsable? Sans doute souvent dans l'action mais l'individu lui-même, comment est-il? Quel intervalle, quels restes y a-t-il entre l'action lue comme telle par l'observateur et son auteur lui-même? L'interactionnisme a connu et connaît encore un large succès ethnographique. Il est un bon révélateur du risque « actionniste ». Car peut-on considérer une

action comme une interaction au sens goffmanien du terme? Considérer et regarder l'action comme une interaction suppose de retenir l'ensemble des signes pertinents, suffisamment significatifs et acceptables par les autres acteurs pour constituer le point de départ de leur réponse. Quelles restrictions que de décrire des actions à partir des regards, des gestes, des postures et des énoncés verbaux, en tant qu'ils sont des « signes externes d'une orientation et d'une implication » (Goffman, 1974, p. 7). La notion de présence me semble plus heuristique, car elle intègre plus facilement ce qui se module et amortit l'interaction – ceci ayant d'ailleurs peu à voir avec la distance au rôle cher à Goffman, qui reste un rôle. Les formes de latéralité sont diverses : des yeux qui fuient, des distractions ponctuelles, des pensées vagabondes, des anticipations de moments suivants, des rémanences de moments passés. Les modes de présence ne supposent pas d'abord un face-à-face expressif, un échange, une réciprocité. C'est ici qu'intervient la « réserve négative » de Simmel, évoquée plus haut, et toute l'importance du « pas vraiment ». Dans cette perspective, la notion de « donné » ou de don n'est peut-être pas si inappropriée, avec l'objectif de décrire et comprendre les « donnés » sans échange, sans dette et sans réciprocité ou en tout cas très différées, les modalités de donation (un objet toujours là et bien accroché par des maillages serrés) et de réception (l'individu qui l'utilise sans vraiment le voir). La présence faite d'implicite, de non-pensée est un élément clé de la vie sociale de laquelle on a enlevé intérêt, motivation, échange, calcul. Dans cette perspective, le don n'est pas une séquence dans un cycle relationnel, mais bien une strate nécessairement et spécifiquement humaine dans toute forme de présence. L'homme n'est pas apte à tenir jusqu'au bout le face-à-face ni avec l'objet ni avec les autres. L'autre être n'est pas en face, il est là plus ou moins à côté, plus ou moins près ou loin.

Comprendre la présence implique donc de tenir compte d'une pluralité simultanée de logiques d'action et aussi de la part de latéralité qu'elle contient. Il y a un troisième élément qui me semble capital : la singularité. La saisie de la présence individuelle doit dépasser l'entrée relationniste pour maintenir une focalisation serrée sur la singularité de l'individu. Permettons-nous d'insister, car par rapport au pôle de la relation, il y a celui de la singularité. Et ceci est capital pour penser, observer et décrire les présences. Un individu n'est surtout pas une sorte de monade fermée. Il est au contraire ouvert aux autres, équipé de capacités ou de compétences sociales. Mais comment est-il lorsqu'il est ainsi seul ou avec les autres, cette existence, une même unité numérique, cette forme unique et singulière, toujours en train de changer au gré des circonstances, cet individu-ci en train de continuer, se modifiant sans cesse à travers des traits le plus souvent imperceptibles instant après instant?

L'existence est une réalité vivante. Elle est aussi une réalité vécue. D'où l'importance de l'introspection et des entretiens d'explicitation. Quel effet cela fait-il d'exister, d'être en train d'exister, dans la contingence et le temps? Des gestes, des paroles, des regards. Ceux que fait tel individu et les autres qu'il voit, perçoit, qu'il voit à peine. Cet homme qui va se déployer sous diverses figures a existé, a senti, a ressenti, a fait ici et là tels et tels gestes. Il a réellement éprouvé et accompli. C'est cela qu'il faut dire, contre une habitude bien ancrée de décrire en faisant simplement comme s'il était ceci, avait fait cela pour telle ou telle raison. Il y a des individus, ceux-là, ceux-ci, que n'importe qui peut repérer et désignés comme tels. Ce sont des « êtres humains » dans toutes les parties du monde. Parmi d'autres, chacun est une unité, une identité, associée à une continuité corporelle identifiable, mais aussi une continuité mentale, chacun, plus que tout autre, capable de la ressentir, aussi à travers le temps. S'éprouve-t-il joyeux, c'est lui qui éprouve sa joie, cette joie-là. Un autre ne pourra l'éprouver à sa place. Élément central de cette singularité est le passage de la mort, que personne ne peut accomplir pour un autre. Tout au plus peut-on accompagner à mourir. « Nous sommes, chacun d'entre nous, "numériquement un", traversant le monde sur un sentier distinct, de la naissance à la mort » (Nussbaum, 1990, p. 223). C'est ce que Martha Nussbaum nomme le *separateness*. Elle insiste ainsi sur la conscience de chacun comme distincte des autres. Ce que X mange ne va pas nourrir Y. La faim ou la douleur qu'untel éprouve lui rappelle que c'est lui qui souffre et non un autre. Même dans les interactions fusionnelles, la séparation des individus n'est pas dépassée. Quel effet cela fait-il d'être cette entité capable ainsi de se reconnaître, de se sentir exister? D'éprouver le sentiment qu'il fait ceci, qu'il est triste ou joyeux? Que c'est bien moi qui suis en train d'écrire, assis devant un ordinateur, de sentir avec des degrés différents que je suis fragile dans le temps?

Cette unité empirique, qui existe, qui sort (selon l'étymologie latine du mot *existere*), ainsi repérée, constitue une singularité irréductible que la mort fait disparaître et qui ne sera jamais remplacée. Chaque individu est différent par rapport aux autres individus que les sociologues désignent comme appartenant à un même groupe social, les anthropologues sociaux à un même groupe culturel, les biologistes à une même espèce. Cette singularité n'est pas ce qui est regroupé et désigné comme partagé, pertinent et sollicité par les membres du groupe, de l'activité, de l'interaction, ni ce qui est stabilisé à l'instant *t* de la vie de l'individu. Les restes, dirais-je.

L'individu humain repérable par un nom propre et une référence démonstrative (celui-ci, celui-là) possède ainsi sa singularité, faite de caractéristiques infinies (dont il serait impossible de faire la somme),

comprenant tout aussi bien des éléments permanents de cette unité, les gènes, des éléments plutôt stables comme des traits physiologiques, des dispositions sociales ou des tendances psychologiques qui sont des résultats progressifs d'années de vie, mais aussi des détails circonstanciels, des gestes sans importance, telles paroles prononcées ici maintenant. De cette réalité concrète, ne nous focalisons donc pas seulement sur ce qui est partagé avec d'autres ou pertinents dans une activité, ou stables dans une continuité, n'excluons pas les « accidents » toujours foisonnants. Un volume d'être repéré en quelques instants est unique et chaque fois unique, une présence complexe d'actions, de ressentis, de traces visibles ou moins visibles de trajectoires, de pensées diverses et de gestes mineurs, tout cela se mélangeant, se modifiant et se nuancant.

Ainsi je ne peux pas associer exclusivement être humain et relationnalité, car celle-ci est toujours intégrée à, ou couverte par une solitude existentielle. J'ai d'ailleurs toujours pensé que les gestes mineurs que chacun fait, sans qu'ils n'aient rien à voir avec les enjeux de la relation en cours, sont l'expression, parfois infime, de ce retrait partiel mais permanent par rapport aux autres, à leurs enjeux. Dans cet exercice de focalisation sur un individu, ce n'est pas d'abord la peur, la joie ou l'attention de X qui m'intéressent, mais X, en tant qu'il a peur, est joyeux ou attentif, avec ses états d'esprit, les mêlant à d'autres, les nuancant, les mitigeant, et continuant vers des ici maintenant différents. Lorsqu'il s'agit d'existence, ce n'est pas seulement l'action ou l'émotion qui sont en jeu, mais aussi les modalités d'être présent dans l'accomplissement ou le ressenti de celles-ci, et de continuer après.

Trop d'anthropologies qui paradoxalement revendiquent les notions d'existants ou de modes d'existence sont sans individus, sans chair et os qui sont réduits à des lignes d'association, à des effets de paroles ou de gestes, à des effets de dispositions sociales, ou simplifiés en capacité d'action, de rationalité et de conscience. Au-delà de ces éléments certes constitutifs de l'individu, la réalité concrète à observer invite à ne pas exclure les « accidents » toujours foisonnants et à ne pas s'en tenir à ce qui est partagé avec d'autres ou pertinent dans une activité, ou stable dans une continuité. C'est bien le phénomène sortant, existant et continuant qui intéresse la phénoménographie repérant aussi des saillances différentes selon les moments, ressenties par lui-même ou repérables par d'autres.

Le dialogue de Graham Harman avec Bruno Latour est au centre de ce propos (Harman, 2009; Latour, Harman, & Erdelyi, 2011). Ce qui dérange Harman dans les propositions de Latour est le relationnisme. De fait, Bruno Latour pense la relation, le réseau qui relie, plus que l'individu dans la relation

ou le réseau. C'est très net dans la théorie de l'acteur-réseau, cela l'est encore plus à mon sens, dans son dernier livre même s'il propose « Une enquête sur les modes d'existence » (Latour, 2012). Latour place de fait la focale sur ce qui est entre, alors qu'une anthropologie de la présence part de l'individu et tente de le décrire comme plus que relatif à un ensemble. Plus que relation, cet individu constitue un volume d'être avec des intrastrates diverses, résultant certes aussi de relations passées, présentes ou futures. L'entité latourienne, elle, ne se définit pas autrement que par ses relations, son action de modifier ou de perturber un autre objet. Elle semble décrite comme si elle existait à chaque instant dans son plein déploiement, en connexion avec d'autres entités. Dans cette perspective, selon Bruno Latour, « le sens du mot substance va profondément changer et devient l'attribution progressive de propriétés stables rattachées par une institution à un nom lié durablement à une pratique, le tout circulant dans un réseau relativement standardisé » (Latour, 1994, p. 208). Et le moindre changement dans un objet en fera un acteur nouveau : « chaque entité ne se définit que par ses relations. Si les relations changent, la définition change pareillement » (Latour, 1994, p. 213). À l'inverse, selon le point de vue d'Harman, par sa relation, l'homme ou tout autre objet « distord » chaque entité concernée. S'asseoir sur une chaise n'épuise pas la chaise. Ainsi, selon Harman, l'objet, à fortiori l'être humain ajouterais-je, est plus « profond » que les relations qu'il déploie, qu'il permet. Graham Harman critique en effet l'opération de démolition et d'ensevelissement des objets (Harman, 2010). La première prétend que l'objet n'est qu'un effet de surface et qu'il faut chercher les éléments de base, des réalités plus profondes; la seconde suppose que l'objet est moins important que les relations qu'il impliquerait et qui le recouvriraient. Dans ce cas (qui est la position de Whitehead et de Latour), la chose est pertinente en tant qu'elle entre en relation et a des effets. Harman, qui distingue les objets sensuels, comme perçus, et les objets réels avec leurs qualités réelles, ne veut ni penser l'objet comme épuisé dans une présence pour un autre, ni le réduire à un tissu de relations. Ainsi, les objets, plus « profonds » que leurs relations, ne peuvent être dissous en elles. Est-il absurde de désinstaller les sciences sociales de leur ancrage relationniste? Ce qui ne signifie pas de ne pas reconnaître l'incertitude, l'inachevé dans la connaissance obtenue, l'impossibilité de clore les relata et les termes de la relation. L'idée que je développe est de placer au centre de l'analyse non pas la relation mais le vivant singulier. C'est bien sûr une erreur de ne pas penser l'individu en relation, mais c'est dommage que la focale relationniste le pense comme relatif à un système ou à un ensemble de connexions présentes ou passées.

L'argument de Harman qui vaut pour toutes les entités semble concerner à fortiori les humains pour lesquels leur présence située ne peut être séparée de

potentiels et de réserves divers, y compris sous la forme d'états d'esprit qui sont absents des théories de l'acteur-réseau. À ce propos, Bruno Latour s'interroge :

Mais qu'en est-il de moi, de moi-même, enfin de mon *ego*? Ne suis-je pas, au fond de mon cœur, dans les circonvolutions de mon cerveau, dans le sanctuaire de mon âme, dans la vivacité de mon esprit, « un individu »? Bien sûr que j'en suis un, mais seulement à partir du moment où j'ai été individualisé, spiritualisé, intériorisé (Latour, 2006, pp. 309-310).

Mais précisément : comment suis-je quand je suis individualisé, intériorisé, je fais, je vis, etc.? Latour ne répond pas vraiment :

En se débarrassant à *la fois* d'une subjectivité insaisissable et d'une structure inassignable, il devient peut-être possible, enfin, de mettre au premier plan le flux des *autres* conduits, plus subtils, qui nous permettent de *devenir* des individus et d'*acquérir* une intériorité (Latour, 2006, pp. 312-313).

Et il continue :

Pour reconfigurer entièrement les frontières entre la sociologie et la psychologie, il n'y a qu'une solution : faire venir de l'extérieur chaque entité qui habitait auparavant l'ancienne intériorité, non pas comme une contrainte négative « limitant la subjectivité », mais comme une *offre* positive de subjectivation. Dès que nous procédons de la sorte, ce qui était jusqu'ici un acteur, un participant, une personne, un individu – peu importe son nom – prend la forme en étoile que nous avons déjà observée lorsque nous avons relocalisé le global et redistribué le local. Il faut assembler un grand nombre de formes d'existence pour qu'un acteur *devienne* tantôt un individu, une personne, tantôt un pion, une non-entité. Chaque compétence logée dans les tréfonds silencieux de votre intériorité doit d'abord provenir de l'extérieur, avant de se sédimenter lentement dans une cave soigneusement construite, dont les portes doivent être scrupuleusement scellées (Latour, 2006, pp. 310-311).

L'individu à décrire, où qu'il soit, est plus que ce qu'il fait et fait faire, sa présence stratifiée est plus que ses agissements. Il suffirait d'ailleurs de perdre cet agent, de regretter son absence, pour que surgissent à notre mémoire les détails de sa présence singulière, à l'évidence irréductible du point de vue relationniste.

L'anthropologie existentielle : de la sociologie à la non-sociologie

Tout ceci n'est pas sans conséquence. Car, dans le fond, cette anthropologie existentielle n'est pas une anthropologie sociale. Est-elle l'anthropologie (tout court)⁶? En 1570, John Dee, spécialiste de la géométrie euclidienne, mathématicien, astronome, géographe, aussi un peu mystique, associe l'anthropographie à la description des nombre, mesure, forme, situation et couleur de chaque élément contenu dans le corps de l'homme. Projet transdisciplinaire, l'anthropographie se voulait à la Renaissance une « cartographie » en vue de la compréhension de plus en plus complexe des humains (Del Sapio Garbero, 2010)⁷. Le terme *anthropographie* sera surtout réservé à l'étude des caractères physiques et anatomiques des hommes. Mais que ferait aujourd'hui un anthropographe⁸? Il observerait d'abord un humain, un individu, un volume d'être. Le point de départ méthodologique serait l'unité numérique qu'est un homme qu'il s'agit de suivre dans son cours des actions afin de repérer comme il est présent dans l'accomplissement de celles-ci et de l'observer dans les détails de sa présence à l'instant *t* et en continu. Cet enjeu constitue un déplacement, de l'étude des relations et des interactions vers l'observation d'individus singuliers. Dans cette perspective, il ne suffit plus à l'observateur de se placer *au milieu de* la situation, comme il le fait si souvent pour regarder globalement ce qui se passe, balayant de ses yeux la scène, se fixant au hasard de ce qu'il lui semble important sur un individu puis sur un autre. Affiner l'exercice d'observation suppose bien de regarder un individu à la fois dans sa présence et dans l'enchaînement de ses situations. Et point capital : l'exigence d'une telle observation n'est pas séparable de celle de rester tout au long de la recherche au plus près de ses notes, voire de ne faire aucun tri dans celles-ci, jusqu'à l'écriture finale.

Au 18^e siècle, *anthropologie* était déjà un mot aux contours mal définis : groupement de sciences, observation des autres et de soi, observation des faits physiologiques ou socioculturels, réflexion sur des questions de l'existence humaine (Gusdorf, 1972). Deux siècles plus tard, les sciences sociales (je ne parle pas des philosophes, des préhistoriens et des paléontologues) continuent à solliciter le mot *anthropologie* dans diverses significations : l'anthropologie comme troisième étape du parcours de recherche selon Lévi-Strauss, associée à la comparaison de travaux sociologiques ou anthropologiques, pour découvrir des universaux; l'anthropologie comme science totale, sorte de fédération ou de confédération floue, mais surtout sans existence méthodologique et théorique autonome; l'anthropologie explicitement nommée sociale ou culturelle, ou sociale et culturelle⁹ et qui affiche d'emblée son association avec la science des phénomènes sociaux, croyant se différencier de la sociologie par la spécificité

géoculturelle du terrain, ses méthodes ou son manque volontaire de théorisation, ainsi synonyme dans certaines traditions nationales d'anthropologie; une anthropologie par défaut comme si ses porte-paroles ne voulaient pas s'inclure dans les différentes formes reconnues de la sociologie et de l'anthropologie sociale.

Nous sommes très nombreux à être persuadés de l'importance intellectuelle de l'anthropologie. Mais laquelle? « Je suis un anthropologue, non un anthropologue social ou culturel, non un anthropologue biologique ou archéologique, juste un anthropologue »¹⁰ [traduction libre], écrit Tim Ingold (2011, p. XI). Qu'est-ce que cela veut dire? Quelque radicalité me semble nécessaire pour concrétiser cette affirmation. Maurice Bloch dit l'extraordinaire force de l'anthropologie : « cette étrange combinaison entre l'enquête de terrain étroitement localisée – l'ethnographie – et la formulation d'hypothèses théoriques à haut degré de généralité – l'anthropologie – apporte une contribution distinctive à la connaissance des choses humaines » (Bloch, 2006, p. 17). Mais aussi il s'interroge sur la destinée de l'anthropologie (Bloch, 2005), remarquant le manque de théories générales en anthropologie acculée au choix entre des théories inacceptables et des non-théories. Le constat de la difficulté de penser l'unité biologique et socioculturelle aurait malheureusement éloigné les anthropologues de l'exercice théorique. Maurice Bloch plaide pour une collaboration de l'anthropologie (elle ne peut y arriver seule) avec d'autres disciplines pour construire des théories sur *Homo sapiens* et insiste sur cette ambition théorique de l'anthropologie sur base de l'enquête de terrain. Car, dit-il, la seule ethnographie n'est-elle pas concurrencée par les historiens, les sociologues, ainsi que les chercheurs ethnographes locaux? Et, surtout, pourquoi y a-t-il si peu de théoriciens faisant de l'anthropologie générale? Parce qu'il n'y a pas, selon moi, d'anthropologies empiriques, spécifiques par leur objet et leur méthode, différentes des sciences sociales. Elle serait une anthropologie des hommes, une anthropologie des existences. Une anthropologie existentielle.

Je pense que la faiblesse théorique – ainsi diagnostiquée – de l'anthropologie serait due à la quasi-absence de focale directe sur les individus singuliers et à la déperdition progressive des singularités tout au long du processus de recherche. À quoi les hommes ressemblent et en quoi différent-ils d'autres espèces vivantes ou aussi de non-humains non vivants? En vue de nouvelles propositions théoriques, les données ne doivent pas seulement être constituées d'ethnographies d'activités sociales et culturelles, mais aussi émaner d'autres focales méthodologiques, centrées sur les individus, humains ou non, eux-mêmes. La méthodologie idéale... mais impossible pour des raisons diverses : le film en continu de toute la vie de chaque terrien, avec

explicitation de sa part sur les séquences visionnées. Toutes les autres méthodologies seraient des pis-aller. Et certaines sont sans doute en dessous du minimum souhaitable. Quelques compromis avantageux : un terrien quelques heures consécutives, une semaine, toute une journée, plusieurs terriens choisis de quelques heures à plusieurs semaines répétées à intervalle régulier. Montaigne n'écrit-il pas : « Et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu. Un jour est égal à tous les jours » (2009, p. 115)? Il pose ainsi le principe phénoménographique d'une description de l'homme réel, affronté radicalement et non à reculons. N'oublions pas cette citation mentionnée en introduction : « Je peins le passage : non un passage d'un âge à un autre, ou, comme dit le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute » (Montaigne, 2009, p. 115). Ce n'est pas pour rien que Montaigne est parfois considéré comme « le fondateur de l'anthropologie empirique et transcendante » (Gusdorf, 1972, p. 408).

Que faut-il donc retenir? Par principe de fonctionnement disciplinaire, les sciences de la société, c'est-à-dire la sociologie et l'anthropologie sociale s'intéressent aux choses collectives : des sociétés, des cultures, des relations, des interactions, des activités, des actions. Et même lorsqu'elle prend pour cible les petits détails des interactions. Les sciences sociales opèrent ainsi, en suspendant plus ou moins rapidement, plus ou moins tardivement, selon les choix méthodologiques ou les filiations théoriques, les individus qui appartiennent à ces groupes, qui participent aux situations, qui accomplissent les actions en question. Alors qu'elles ne peuvent que regarder et interroger des individus, les sciences sociales, sociologie, anthropologie sociale et culturelle, créent leur « objet » en les recouvrant, en les contournant, en les surplombant. C'est ainsi qu'elles construisent des cultures, des sociétés, des mondes, des actions : en faisant partager à leurs acteurs des caractéristiques communes, jugées pertinentes et significatives en vue de comprendre une originalité socioculturelle, une logique interactionnelle, une spécificité collective. J'ai tenté de montrer que la tradition wébérienne de la sociologie n'échappe pas au sociologisme disciplinaire : comprendre un phénomène collectif, « ensemble » des individus avec des caractéristiques communes, en train de vivre dans une culture, d'être en relation ou de faire une action. Ceci n'est pas une objection à la pratique de la science sociale, c'en est une évidente description. La sociologie est bien une socio-logie.

Et cette opération méthodologique, les sciences sociales la pratiquent aussi dans les traditions les plus explicitement proches de la réalité (Piette, 1996). C'est ce qu'apprennent les enquêtes de terrain qui consistent à observer et à décrire des « ensembles », c'est-à-dire des « regroupements », sans nécessairement s'interroger sur le statut d'existence en soi ou de présence dans

la situation dudit ensemble. Le propre de la perspective interactionniste est ainsi de sélectionner et de lire les comportements en fonction de leur rôle interactionnellement significatif et de leur pertinence pour identifier la singularité de mondes spécifiques. Ceci est évident chez Goffman et dans les travaux de tradition interactionniste, mais aussi dans des lectures plus microsociologiques, dont l'ultime visée reste la compréhension des types de régulation ou de coordination interactionnelle et des processus communicationnels. L'ethnométhodologie et diverses sociologies de l'action qui s'en inspirent accordent-elles une place située à l'action, elles se désintéressent le plus souvent des autres entités individuelles, comme présentes et observables en situation.

Le principe évident selon lequel il n'existe pas d'homme sans un autre homme constitue la base de conséquences théoriques, mais aussi méthodologiques en série à partir desquelles il est recommandé d'observer en sciences sociales au moins deux individus, le plus souvent un nombre plus élevé, jusqu'à viser des groupes et des cultures. D'où le placement de l'observateur au milieu des situations et non à côté d'un seul individu. Il me semble que les sociologues et plus encore les anthropologues sociaux choisissent de détourner leur attention des insuffisances des méthodes d'observation, en construisant un discours, devenu désuet à force de se répéter, sur les enjeux et les difficultés relationnels de la présence du chercheur. Comme si la double gêne de bousculer le « mythe » de l'observation participante et de pratiquer la nécessaire intrusion se traduisait par une paralysie méthodologique. Plus que toute autre méthode scientifique, alors même qu'elle revendique une proximité avec l'expérience et une ambition d'exhaustivité, l'ethnographie mérite trois critiques. D'abord, elle constitue une opération, contrairement à ses principes de proximité-exhaustivité, de perte non maîtrisée de données, de la phase d'observation à celle de l'écriture, avec une sélection particulièrement regrettable d'une bonne partie des notes. Ensuite, elle ne s'interroge pas assez sur cette situation ancrée depuis quelques décennies dans les sciences sociales, et elle se replie trop sur elle-même, toujours engluée dans les problèmes relationnels de l'observateur et de l'observé, trop satisfaite de sa singularité méthodologique. Enfin, en étant fidèle à ses principes de proximité et d'exhaustivité, elle pourrait avantageusement se transformer en exercices radicaux d'observation à l'œil nu, filmée ou photographiée de l'existence au sens fort du terme : en tant qu'expérience continue d'instant et de situations. Ajoutons que, sans être nécessairement oublié et rejeté, l'enjeu méthodologique et épistémologique de l'engagement relationnel du chercheur, si débattu en ethnographie, ne me paraît pas un débat prioritaire. Cette valorisation toujours très actuelle des enjeux

relationnels du « terrain » ne deviendrait-elle pas redondante, depuis quelques années?

Et si c'était cela l'anthropologie : une phénoménographie d'individus à comparer selon diverses caractéristiques socioculturelles (mais pas seulement et pas nécessairement) psychologiques, générationnelles ou autres. La phénoménographie consiste ainsi à reprendre ce qui a été éliminé par les diverses formes de sociologies ou d'anthropologies sociales (actionniste, relationniste, culturaliste) ou à décaler ce que celles-ci ont placé sous perspective culturaliste ou interactionniste par exemple. Il ne faut pas faire comme si l'écart entre les paradigmes des sciences sociales et les volumes d'être n'était pas important ou qu'une simple nécessité épistémologique. C'est précisément ce que veut signifier Anne Rawls à propos de la perspective ethnométhodologique :

Selon Garfinkel, même la phénoménologie et les enquêtes ethnographiques traditionnelles n'allaient pas suffisamment dans les détails. Ce qu'elles signifiaient par détail était d'ordre plus conceptuel qu'empirique. Un changement était nécessaire. Il importait donc de construire une sociologie qui mettrait en valeur les "vrais" détails de l'ordre social, et non pas une sociologie qui les masquerait, sous des formes ou des types conceptuels comme l'ont fait Parsons ou Schütz¹¹ [traduction libre] (Rawls, 2006, p. 13).

Mais la critique qu'Anne Rawls adresse à la phénoménologie et aux ethnographies doit être complétée : il faut continuer jusqu'au bout, aller toujours plus loin dans la critique de l'observation et de l'interprétation des détails. Car, l'ethnométhodologie n'échappe pas non plus, dans sa conception « activiste » de l'attitude naturelle, à un filtrage des détails au nom de leur pertinence à produire, à ordonner, à créer, à maîtriser l'ordre social. Certes les sciences sociales ne sont bien sûr pas sans faire jaillir de l'intelligibilité, mais elles disent peu ou rien sur les présences successives des individus et leurs instants s'enchaînant. Il faut donc distinguer, cela me paraît vraiment essentiel :

- d'une part, l'analyse détaillée mais socioperspectiviste, telle que nous la retrouvons, avec des échelles différentes d'observation et de description, dans les sciences sociales, chez Goffman, les interactionnistes ou chez les ethnométhodologues. Le détail y est synonyme de concret et le socioperspectivisme signifie : en vue de comprendre une culture, un monde, une activité, une interaction, une relation, une communication;
- et d'autre part, l'analyse détailliste et anthropoperspectiviste qui suppose de partir du détail en tant qu'il n'est pas nécessairement important, ni

pour les gens eux-mêmes, ni pour la compréhension d'une logique sociale ou interactionnelle, selon l'habitus disciplinaire des sciences sociales. Ce sont les détails que le chercheur élimine de sa recherche et n'intègre pas à une analyse en termes de production-construction-travail du sens et de l'ordre.

Ainsi le principe de l'anthropologie existentielle est double. D'une part, décaler du socioperspectivisme un ensemble d'éléments gestuels et mentaux (ceux que les sociologues ou les anthropologues sociaux ont interprétés en termes socioculturels). D'autre part, reprendre dans la poubelle du chercheur d'autres éléments, en vue de réintégrer les uns et les autres dans un anthropoperspectivisme qui cherche à décrire l'existence humaine, l'évidence de celle-ci, en dehors des schèmes sociologiques classiques que sont la contrainte, la rationalité, la stratégie ou la communication et qui sont anthropologiquement inexacts dans la plupart des situations de la vie des humains.

Notes

¹ Je préfère le mot *phénoménographie* à *ethnographie*. Le mot a un double intérêt. Par l'étymologie : étude de ce qui apparaît, les formes, les gestes, les mouvements, les postures. Et lien avec le mot *phénoménologie* : il désigne une méthode, le contrepoint empirique de la phénoménologie, comme études des vécus, des flux de conscience, des états d'esprit. Avec une signification et une méthodologie très différentes, la phénoménographie est parfois revendiquée en sciences de l'éducation comme une recherche (par entretiens) sur les modes de catégorisation de l'apprentissage. Voir Dall'Alba & Hasselgren, 1996.

² Tiré de la citation de Meunier et Vasquez « *the researcher follows a person as his or her shadow, walking in his or her footsteps over a relatively long period of time, throughout his or her different activities, to collect detailed-grained data* » (2008, p. 16).

³ Voir aussi Büscher, Urry, & Witchger (2011). Les auteurs mentionnent le « paradigme des mobilités » qui vise à analyser les processus qui vont succéder les présences des hommes, les déplacements corporels (les continuités, les présences-distances, les intermittences). Voir également Büscher (2009). Pour sa part, M. Kusenbach utilise une ethnographie mobile qu'elle préfère à l'entretien et à l'observation participante coupée des horizons temporels transportés par les individus (Kusenbach, 2003).

⁴ « *In the study of behavior in public places, the advances begun by Georg Simmel and continued by Erving Goffman and John Lofland have not seen new leaps for 30 years. It is time to move beyond the atemporal, fly-on-the-wall perspective of the situationally*

specific participant observer to see the meaning of the current situation within the longer-term framework of a participant's biography as he or she moves from one arena of situated interaction to another, always aware of what in situ co-respondents cannot fully know, that what is currently happening has retroactive and prospective meanings based on the overarching trajectories of his or her own social life » (Katz, 2009, p. 286).

⁵ Ceci n'enlève rien à la très forte pertinence d'une part des éclairages critiques de M. Jackson et N. Rapport envers les sciences sociales et d'autre part de leur anthropologie consciente des singularités individuelles. Par exemple, N. Rapport (2003, pp. 59 et suivantes) et M. Jackson (2013, pp. 3-28).

⁶ C'est le sens que j'ai donné à mes derniers travaux (Piette, 2009; Piette 2011).

⁷ Le médecin Jean Riolan publie en 1618 une *Anthropographie* qu'il définit comme une description anatomique de l'homme (Tilkin, 2008).

⁸ L'intuition de l'« anthropographie » revient à Christine Jungen. Dans l'introduction de Massard-Vincent, Camelin, & Jungen (2011), il est question de valoriser le « moi vivant », la « singularité d'une personne », la manière dont « X existe à un moment donné », de saisir les temps d'action et de retrait, de déconnecter les idiosyncrasies individuelles des modèles collectifs, de faire émerger une « humanité » dans chaque portrait. Ce genre de propositions ne me semble pas anodin, elles sont en profond décalage avec le programme, même s'il est pluriel, de l'anthropologie sociale ou culturelle.

⁹ Très souvent, les qualificatifs ne sont pas employés mais bien sous-entendus.

¹⁰ « I am an anthropologist; not a social or cultural anthropologist; not a biological or archaeological anthropologist; just an anthropologist » (Ingold, 2011, p. XI).

¹¹ « *Schütz* From Garfinkel's perspective, even phenomenology and traditional ethnographic studies did not go into enough detail. And what they meant by detail was more conceptual and cognitive than empirical. A transformation was required. The task was to construct a sociology that would reveal the "more" detail there was to social order and meaning – not a sociology that would obscure that detail by burying it under conceptual reduction as Parsons did, or behind conceptual types as Schütz had » (Rawls, 2006, p. 13).

Références

- Aristote (2000). *Métaphysique. Tome I*. Paris : Vrin.
- Bloch, M. (2005). *Essays on cultural transmission*. Oxford : Berg Publishers.
- Bloch, M. (2006). *L'anthropologie cognitive à l'épreuve du terrain*. Paris : Fayard.
- Boltanski, L., & Thévenot, L. (1990). *De la justification*. Paris : Gallimard.

- Büscher, M. (2009). Mobile methods and the empirical. *European Journal of Social Theory*, 1(12), 99-116.
- Büscher, M., Urry, J., & Witchger, K. (Éds). (2011). *Mobile methods*. Oxford : Routledge.
- Cassou-Noguès, P. (2010). *Le bord de l'expérience. Essai de cosmologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Czarniawska, B. (2007). *Shadowing and other techniques for doing fieldwork in modern societies*. Copenhagen : Copenhagen Business Press.
- Dall'Alba, G., & Hasselgren, B. (Éds). (1996) *Reflections of phenomenography : toward a methodology?* Goteborg : Goteborg Studies in Educational Sciences.
- Del Sapio Garbero, M. (2010). Introduction : Shakespeare's Rome and renaissance 'anthropographie'. Dans M. Del Sapio Garbero, N. Isenberg, & M. Pennachia (Éds), *Questioning bodies in Shakespeare's Rome* (pp. 13-19). Goettingen : V&R Unipress GmbH.
- Dodier, N. (1991). Agir dans plusieurs mondes. *Critique*, 529-530, 427-458.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- Gusdorf, G. (1972). *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*. Paris : Payot.
- Harman, G. (2009). *Prince of networks : Bruno Latour and metaphysics*. Melbourne : re.press.
- Harman, G. (2010). *L'objet quadruple*. Paris : Presses universitaires de France.
- Ingold, T. (2011). *Being alive. Essays on movement, knowledge and description*. London : Routledge.
- Jackson, M. (2013). *Lifeworlds*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Katz, J. (2009). Time for new urban ethnographies. *Ethnography*, 10(2-3), 285-304.
- Kusenbach, M. (2003). Street phenomenology. The go-along as ethnographic research tool. *Ethnography*, 4(3), 455-485.
- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel*. Paris : Nathan.
- Latour, B. (1994). Les objets ont-ils une histoire? Rencontre de Pasteur et de Whitehead dans un bain d'acide lactique. Dans I. Stengers (Éd.), *L'effet Whitehead* (pp. 196-217). Paris : Vrin.
- Latour, B. (2006). *Changer la société. Refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.

- Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*. Paris : La Découverte.
- Latour B., Harman, G., & Erdelyi, P. (2011). *The Prince and the Wolf. Latour and Hatman at the LSE*. Winchester : Zero Books.
- Lemieux, C. (2009). *Le devoir et la grâce*. Paris : Economica.
- Massard-Vincent, J., Camelin, S., & Jungen, C. (Éds). (2011). *Portraits. Esquisses anthropographiques*. Paris : Pétra.
- Meunier, D., & Vasquez, C. (2008). On shadowing the hybrid character of actions : a communicational approach. *Communication methods and Measures*, 2(3), 167-192.
- Montaigne, M. de (2009). *Les essais*. Paris : Gallimard.
- Nussbaum, M. (1990). Aristotelian social democracy. Dans R. B. Douglas, G. M. Mara, & H. S. Richardson (Éds), *Liberalism and the good* (pp. 203-252). New York, NY : Routledge.
- Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris : Métailié.
- Piette, A. (2009). *Anthropologie existentielle*. Paris : Pétra.
- Piette, A. (2011). *Fondements à une anthropologie des hommes*. Paris : Hermann.
- Rapport, N. (2003). *I am dynamite. An alternative anthropology of power*. London : Routledge.
- Rawls, A. (2006). Respecifying the study of social order – Garfinkel's transition from theoretical conceptualization to practices in details. Dans H. Garfinkel (Éd.), *Seeing sociologically. The routine grounds of social action* (pp. 1-97). Boulder-London : Paradigm Publishers.
- Rodriguez, N., & Ryave, A. (2002). *Systematic self-observation*. London : Sage.
- Ryan, M.-L. (2001). *Narrative as virtual reality*. Baltimore, MD : The John Hopkins University Press.
- Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel : sociologie des régimes d'engagement*. Paris : La Découverte.
- Tilkin, F. (Éd.). (2008). *L'encyclopédisme au XVIII^e siècle*. Liège : Bibliothèque de la faculté de Philosophie et Lettres.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue*. Paris : ESF Éditions.

Wolff, F. (2010). *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*. Paris : Fayard.

Albert Piette est professeur d'anthropologie à l'Université de Paris-Nanterre. Il est membre du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (CNRS). L'ensemble de ses travaux constitue une interrogation sur une épistémologie du détail et sur la spécificité d'une anthropologie existentielle. En autres livres, il a publié : Ethnographie de l'action. L'observation des détails (Paris, Métailié, 1996), Anthropologie existentielle (Paris, Pétra, 2009), Fondements à une anthropologie des hommes (Paris, Hermann, 2011) et De l'ontologie en anthropologie (Berg International, 2012).

L'observation incognito, entre œil de Caïn et œil de Moscou : réflexions déontologiques et idéologiques autour de « la clandestine »

Christophe Dargère, docteur en sociologie

Centre Universitaire Roannais

Résumé

Outre le fait de prôner l'usage judicieux des protocoles analytiques, la bienséance académique, au même titre que le simple bon sens et l'honnêteté intellectuelle, veille tout particulièrement au respect des règles déontologiques élémentaires qui font appliquer les principes éthiques dans toute recherche universitaire. L'observation incognito est un choix, une démarche allant parfois à l'encontre de ces principes de base. Son utilisation engage de sérieux enjeux qui s'opposent au contrat moral censé réguler la relation d'enquête. Par exemple, le regard posé par l'ethnographe peut s'avérer néfaste pour les individus qu'il observe à leur insu. Le contournement de l'autorisation de l'enquête, tout comme le comportement frauduleux adopté par le chercheur pour accéder à la réalité sociale qu'il a décidé de décrire est susceptible d'ébranler sérieusement la crédibilité de son travail. Cet article propose de cerner les problèmes déontologiques posés par la pratique de l'observation incognito en filant deux métaphores inhérentes à son indispensable outil (l'œil).

Mots clés

ETHNOGRAPHIE, RÉFLEXIVITÉ, CULPABILITÉ, OBSERVATION INCOGNITO

Introduction

L'acte consistant à « porter un regard » engage au moins deux sens. Le premier peut s'inscrire dans une logique contraignante, où la notion de culpabilité parasite les états d'âme du chercheur devant « supporter » ce qu'il regarde et qui pourrait ne pas lui convenir sur un plan idéologique (Bizeul, 2007, p. 6), voire heurter sa sensibilité dans des contextes où émanent déviance (Becker, 1985), violence, pauvreté, souffrance (Gaboriau, 1993; Peneff, 1992). Porter un regard consiste aussi à « se pencher sur », ce qui induit une domination symbolique (Copans, 2001, p. 48) exercée par le chercheur sur les individus qu'il a décidé de transformer en objet d'étude, celui « qui se penche »

possédant inéluctablement et originellement une position supérieure à celui « sur qui l'on se penche ».

Nous allons tenter de mettre en perspective les divers enjeux produits par les conséquences du regard porté, de surcroît à l'insu de l'autre observé. En effet, l'observation dite « incognito » engage de sérieux problèmes éthiques et déontologiques. Les expressions « œil de Caïn » et « œil de Moscou », illustrent ainsi deux catégories de problèmes déontologiques provoqués par l'utilisation de cette méthode de recherche. Cet article repose sur une ethnographie, support méthodologique d'une thèse de sociologie produite à partir d'une fonction d'enseignant (Dargère, 2011, 2012a, 2012b). La recherche s'est déroulée dans un établissement spécialisé, un IMPro (institut médico-professionnel), accueillant des adolescents âgés de douze à vingt ans atteints de déficience intellectuelle légère sans troubles associés du comportement. Une centaine de pensionnaires cohabitent ainsi avec une soixantaine de salariés du secteur social, pour recevoir et offrir des services scolaires, éducatifs et thérapeutiques. Reposant sur les bases de l'interactionnisme symbolique, cette ethnographie s'engage dans « un processus inductif qui favorise la construction de l'objet à partir de la complexité des pratiques quotidiennes qui retiennent l'attention » (Morissette, 2010, para. 9).

L'approche combine ainsi deux concepts fondamentaux de la sociologie d'Erving Goffman : le stigmaté et l'asile. La thèse montre que les adolescents placés dans l'institution médico-sociale subissent les effets de la sanction sociale inhérente à leur problématique originelle (un handicap, une déficience, une incapacité, un désavantage) et qu'ils souffrent également de la sanction sociale, autant relative à cette problématique qu'à leur placement institutionnel qui en découle (Becker 2001; Goffman, 1975). Ce sont aussi les victimes d'une forme d'enfermement produite par le fonctionnement de l'entité médico-sociale (Goffman, 1968). Ces différents phénomènes contribuent à malmenier considérablement leur intégrité physique et mentale. Ajoutées à ces difficultés initiales, la stigmatisation et la réclusion sont les marqueurs corrélés de l'entrée dans l'adolescence, réduisant ainsi les possibilités d'insertion sociale et, par la suite, les perspectives professionnelles des usagers. Ces derniers se voient alors absorbés dans des structures de travail protégé, ultime maillon de la filière médico-professionnelle où ils seront placés toute leur vie.

Concrètement, les phases d'observation se sont déroulées le plus souvent dans les murs de l'établissement, et parfois pendant le temps de classe. Elles prenaient aussi effet lors des moments qui reliaient les activités privées et professionnelles : repas, pause, espaces de transition, trajets institution-domicile. Ces phases d'observation se déroulaient en salle de classe, de

réunion, mais aussi au réfectoire, dans la cour de récréation, dans les halls, les couloirs, en salle du personnel, au secrétariat. L'extérieur de l'institution était également propice à la saisie de nombreuses scènes particulièrement riches : rues adjacentes, quartier, salles de spectacles, musées, gîtes ruraux, terrains de sport constituent tous des lieux de visite lors de projets éducatifs et scolaires. L'observation concerne l'ensemble du personnel salarié, mais aussi le personnel stagiaire, les intervenants extérieurs et bien évidemment les usagers et leur famille. Il y a aussi les individus constitutifs du public anonyme qui, d'une manière générale, sont les acteurs des diverses situations sociales se déroulant à l'intérieur ou à l'extérieur de l'institution. L'observation se penche moins sur une dimension longitudinale des conduites d'acteurs pour se centrer la plupart du temps sur le recueil de situations sociales soumises aux aléas de la dramaturgie sociale. Ce choix est une orientation théorique qui repose sur une priorité donnée « aux moments » plutôt qu'à « leurs hommes » pour paraphraser Yves Winkin (1988). C'est aussi une manière de protéger l'anonymat des personnes observées qui pourraient se retrouver dans des descriptions systématisées provenant de contextes établis ou d'environnements clairement identifiés.

L'œil de Caïn

L'œil est un des plus anciens symboles philosophiques et religieux. On le retrouve dans de très nombreuses cultures et civilisations. Il représente la plupart du temps la connaissance et la conscience, s'opposant à l'ignorance et à l'insouciance. L'œil de Caïn est une métaphore qui trouve son origine dans la Bible et dans le Coran afin d'introduire la notion de culpabilité. Il s'agira de revenir sur les différentes dimensions de cette expression, avant de mettre en évidence quatre points particulièrement culpabilisants pour celui qui pratique l'observation incognito.

La métaphore de l'œil de Caïn

L'œil de Caïn symbolise le remords qui hante la conscience de celui qui commet le mal à l'encontre d'une victime dont les agissements sont régulés par le bien. Cette dimension prend sa source dans les récits bibliques et coraniques. Ces deux versions relatent la même histoire : Caïn tue son frère Abel et doit vivre avec les conséquences de son meurtre. En filigrane de cette dualité fratricide opposant le bien et le mal s'érige une forme de malédiction censée tourmenter l'esprit de celui qui s'est rendu coupable d'un acte considéré comme moralement répréhensible par les instances divines. Dans le poème « Conscience » de *La légende des siècles*, Victor Hugo (1985, p. 47) a développé de façon littéraire cette métaphore en lui incluant une forte dimension philosophique. Il recentre la notion de conscience et la substantialise

pour l'associer perpétuellement à la condition de celui qui a commis l'acte fatal. Ce ressenti existentiel devient alors un tourment qui annexe la pensée. Il demeure le compagnon d'infortune de la vie du maudit, l'accompagnant même jusque dans sa tombe, c'est-à-dire éternellement et indéfiniment.

Le problème posé par le remords révèle un profond conflit psychique interne. La personne qui possède la connaissance du fait que ses actes (intentionnels ou pas) sont répréhensibles (moralement et/ou légalement) éprouve une série de questionnements qui n'ont rien à voir avec la gravité et la portée de ses actes, que ces derniers soient connus ou non des individus affectés. Ce conflit interne couramment nommé « cas de conscience » s'imprime dans la pensée et tend à faire vaciller l'équilibre psychique. L'émergence de la culpabilité vient alors en contrepartie de l'acte malveillant, en guise de réparation symbolique. Dans les métaphores religieuses, elle est connue de l'instance supérieure (divine) qui applique ce principe de réciprocité sous forme de troc psychanalytique : toute mauvaise action possède un coût et se paye par le bannissement.

La psychologie du chercheur utilisant comme technique d'enquête « la clandestine » est ainsi malmenée pour plusieurs raisons. Dans mon cas personnel, le choix de conduire une ethnographie reposant sur l'observation incognito est une volonté délibérée et assumée. Cette méthode implique des conduites tendant à enfreindre les règles déontologiques et académiques exigées par les sciences humaines et sociales. Elle engage une communauté scientifique au sein de laquelle chaque chercheur est l'ambassadeur de l'image de celle-ci, le garant de sa crédibilité, le défenseur de sa légitimité. Outre cette prise en otage disciplinaire, l'observation incognito est une technique d'enquête qui peut évidemment nuire aux individus qui font l'objet d'une étude se déroulant à leur insu. L'absence d'autorisation, le fait d'utiliser une pratique professionnelle comme support, point d'appui et poste d'observation sont un autre aspect fortement culpabilisant engagé par ce choix méthodologique. Enfin, pour poursuivre la focale sur l'œil et sur le regard, l'observation d'une population en grande précarité, stigmatisée, discréditée, défavorisée, désavantagée, en souffrance psychologique et physique, comporte une violence symbolique teintée de voyeurisme. Ce sont ces quatre formes de questionnement qui vont être désormais précisées.

Contourner l'autorisation de l'enquête

Le choix de la technique de l'observation incognito pour recueillir les matériaux destinés à l'analyse sociologique repose, en ce qui me concerne, sur un principe totalement bancal produit par la connaissance des rouages du fonctionnement institutionnel, puisque j'ai enseigné pendant six années

scolaires avant de prendre la décision de conduire mon observation. Le fait de ne pas solliciter une autorisation provient d'une anticipation inhérente à la probable réponse négative de ma hiérarchie. Compte tenu des divergences de points de vue éducatifs et scolastiques que j'avais avec les cadres de la structure, je n'entretenais pas de bons rapports avec eux. La force du pouvoir psychiatrique et la place démesurée que prenait la psychologie clinique annexaient d'un point de vue excessif à mes yeux le terrain idéologique de l'institution. Une ethnographie sur l'établissement aurait été à l'encontre de la politique institutionnelle, très repliée sur elle-même. Pour ces raisons, la direction aurait très certainement refusé ma demande. Dès lors, déontologiquement parlant, comment investir ce terrain de recherche après avoir essuyé le refus à son accès? Argument bancal de ce fait : ne pas formuler une demande car on suppose la réponse négative. Cette stratégie courante s'avère peu crédible pour un chercheur en sciences sociales : le champ académique requiert en principe une autorisation d'accès au terrain. Il se peut aussi, pour prendre les choses à revers, que ce champ académique autorise ce que le chercheur peut se refuser lui-même à faire en situation. Mais, en tout premier lieu, il faut donc assumer cette décision contestable et contingente. La condition même de la réalisation de l'ethnographie passe par une absence de requête officielle, du fait du probable refus de la hiérarchie. Face à la difficulté d'insertion professionnelle des jeunes diplômés d'université, je ne pouvais pas quitter l'institution pour des raisons financières. Porter à la connaissance de mes collègues le fait qu'ils soient observés aurait sans doute modifié ma relation avec eux. Ils se seraient méfiés en adaptant leurs propos, leurs comportements en ma présence et il est vraisemblable que j'aurais été exclu des conversations clefs permettant de saisir la température institutionnelle ainsi que les événements phares qui alimentent son fonctionnement. Avec ce nouveau statut, le déroulement de certaines réunions à haute intensité dramaturgique aurait été travesti, notamment pour ce qui est de la violence symbolique qui les régule, et, compte tenu de la connaissance que j'avais du fonctionnement institutionnel et de ses acteurs, l'on m'aurait vraisemblablement « fait payer » cette observation (Vingré, 2006).

Le contournement de l'autorisation apparaît donc ici comme la condition même de la réalisation de la recherche. La thèse, telle qu'elle est envisagée, n'est possible qu'avec cette ambiguïté et ce rapport ambigu, si ce n'est frauduleux avec l'institution. De plus, d'un point de vue purement méthodologique, la faisabilité de l'enquête, compte tenu de sa problématique particulière consistant à étudier *in situ* et *in vivo* un environnement clos et hermétique, n'offrant qu'une porosité réduite avec le monde extérieur, n'est rendue possible que par l'usage de l'observation incognito. Cette faisabilité

repose ainsi, et en dernier ressort, sur la décision du chercheur, à l'inverse de certains pays, comme les États-Unis ou le Canada qui imposent à l'ethnographe le fait de porter sa démarche auprès des sujets qu'il observe (Bizeul, 2007)¹. Sous le couvert de la liberté intellectuelle et du droit d'expression qui permettent l'observation incognito en France, la conscience personnelle et professionnelle de l'ethnographe tranchera (Combessie, 2001). En tout état de cause, l'observateur veille à protéger les individus observés et adopte une démarche réflexive qui inclut les problèmes posés par « la clandestine » pour renforcer l'objectivité et la crédibilité de son travail. Ce type de contournement demeure doublement culpabilisant : il place le chercheur en porte-à-faux vis-à-vis de sa discipline scientifique, puisqu'il adopte une technique d'enquête contestable, et met le chercheur dans une situation complexe par rapport à ses collègues de travail, en défiant les logiques de « l'information consentie » et du « consentement éclairé » (El Miri & Masson, 2009).

Observer en enseignant

L'objectif initial et officiel de ma présence dans l'enceinte institutionnelle consiste à fournir un enseignement aux usagers confiés. Ma place dans l'institution, mon mandat ne se justifient que pour cette mission. Cette présence sur le terrain va à l'encontre des cheminements classiques pour une enquête sociologique, puisque l'arrivée sur le terrain (parfois précédée de réflexions théoriques et d'interrogations méthodologiques) coïncide souvent avec le début de l'observation participante. La formulation de ce constat précède un questionnement inhérent à la logique des espaces, des champs et des territoires (Whyte, 1996). Il a donc fallu concilier ces deux missions (l'enseignement et l'observation), sachant que la première d'entre elles mobilise à temps plein, que ce soit d'un point de vue effectif, contractuel ou moral. Deux territoires aux contours relativement flous allaient donc se livrer bataille et entrer constamment en concurrence. L'observation qui s'immisce dans le quotidien de l'enseignant grignote forcément le champ éducatif. Il convient donc de poser les fondements déontologiques indiscutables et incontournables de sa pratique. Le respect du projet pédagogique et le suivi des élèves, que ce soit contractuellement ou par conscience professionnelle, voire personnelle, sont une priorité absolue sur laquelle repose le « choix éthique » (Vienne, 2003, p. 182) moins lié à la présence de « l'ethnographe qui s'ignorait » qu'à celle de l'enseignant désireux de travailler dans l'institution. Dès lors, l'utilisation de cet espace et de cette mission pour une recherche semble bien contestable : les difficultés scolaires et les souffrances psychologiques des usagers n'ayant pas à être occultées, la disponibilité de l'enseignant et l'utilisation du temps de classe doivent être optimales. Diaz (2005) expose tous les enjeux de « la difficulté de préserver des objectifs de neutralité scientifique avec les exigences d'une

activité professionnelle » (para. 65). Inéluctablement, le territoire de l'observation a envahi celui de la pratique professionnelle. Certes, le temps consacré à la préparation des cours est demeuré inchangé. Leur fonctionnement n'a pas été trop perturbé (en dépit des observations rédigées sur le temps de classe au final peu nombreuses) et ma disponibilité auprès des élèves est restée sensiblement la même. Ainsi parvenu à préserver l'essentiel de ma mission d'enseignant, le jeu des vases communicants a tout de même produit ses effets. Indéniablement, le rôle de l'observateur s'est substitué à celui de l'enseignant. Cette mutation a pris forme dans les situations sociales usuelles. Sitôt la porte de l'institution franchie, mon esprit était mobilisé pour l'ethnographie. De ce point de vue, l'accompagnement éducatif, qui est un fondement de la pratique de l'enseignant en institution spécialisée, a été parasité par la démarche ethnographique. Le travail purement pédagogique relatif aux apprentissages et acquisitions a été moins touché par la recherche, puisque, exception faite de certaines situations exceptionnelles, l'observation des usagers cessait pendant le temps de classe. Le problème déontologique se pose alors sur deux axes bien distincts. Il y a, d'une part, l'utilisation de l'observation incognito en tant que technique d'enquête qui engage des problèmes éthiques originellement liés à cette pratique, quel que soit le terrain étudié. Mais il y a également, de ce fait, l'utilisation d'une fonction sociale importante en matière de responsabilité (enseigner à des sujets démunis, en précarité, déficients, avec des besoins éducatifs, pédagogiques, éducatifs considérables). Ici, un jeu de pondération et de balancement engage la logique de consignation ethnographique. Quel est l'intérêt de mettre en évidence la condition des sujets observés? Est-il préférable de faire ressortir les phénomènes de maltraitance dont ils sont victimes (registre de l'observateur) ou vaut-il mieux intervenir à chaque instant et au plus près d'eux (champ de l'enseignant)? On voit ici que les tensions ressenties par l'ethnographe sont autant produites par le jeu de l'observation incognito que par la complexité du terrain investi. Le chercheur est alors plongé dans un entre-deux doublement insatisfaisant : il utilise une technique controversée pour mettre en lumière un fonctionnement institutionnel discutable tout en expérimentant l'un et l'autre au quotidien.

Nuire aux personnes observées

Le droit à l'image et à la dignité, véritables impondérables déontologiques sont particulièrement mis à mal par l'observation incognito. Qu'il s'agisse d'une enquête issue de questionnaires, d'entretiens, ou d'observations participantes classiques, la personne interrogée possède la conscience qu'elle fait l'objet de cette enquête. S'il est fréquent qu'elle en vienne à oublier qu'elle est objet de recherche (le chercheur s'étant subtilement fondu dans le système qu'il observe), elle peut aussi exercer un contrôle sur ses propos, ce qui est

susceptible de modifier leur authenticité et leur qualité. Elle produit aussi une censure visant à donner une image d'elle-même destinée à correspondre implicitement à ce que l'on attend d'une personne enquêtée, c'est-à-dire un objet d'intrigue suffisamment digne d'intérêt pour qu'une démarche sociologique se penche sur son cas. Surtout, par l'intermédiaire de ses réponses, elle veille à ne pas donner une image défavorable de l'ensemble de sa personne et de ses composantes identitaires. L'observation incognito engage évidemment tout le contraire. Elle bafoue ce principe de rétroactivité, de possibilité de contrôle et de retour sur des propos tenus, des comportements adoptés, des attitudes produites qui seront minutieusement transcrits. Le problème principal revient donc à réaliser un ensemble de descriptions qui mettent sous un angle de vue parfois à charge, pour ne pas dire complètement défavorable, des individus placés à leur insu sous le feu des projecteurs de l'ethnographie. Il va de soi que les personnes observées risquent autant de « ne pas se retrouver » (c'est-à-dire « se trouver soi-même » dans la description faite) que de « s'y retrouver » (c'est-à-dire « trouver son compte » dans le sens d'une offense produite non réparée) si la recherche est révélée *a posteriori* et qu'elles en prennent connaissance. Elles se sentiront alors légitimement flouées, d'autant que je ne suis plus dans l'établissement et que je n'ai pas effectué de démarche de restitution, la plupart des acteurs concernés l'ayant également quitté (démission, retraite, mutation).

Décrire les comportements d'un groupe d'individus à son insu revient à le trahir (Javeau, 2007) en utilisant et en détournant la confiance accordée par ce groupe, pour des raisons qui échappent à ceux qui l'accordent, à savoir la production ethnographique. L'observateur transgresse et rompt les mécanismes qui permettent de sceller et de consolider la structure groupale et les saines relations qui le font évoluer. Il y a ici un paradoxe de taille, puisque les propos des individus observés sont livrés bruts, de manière totalement sincère, alors que dans le même temps l'observation est dissimulée. Pour recueillir ses matériaux, l'utilisateur de « la clandestine » manipule, use de stratégies et de tactiques, composant sans cesse avec des « représentations frauduleuses » (Goffman, 1973a, p. 61) pour voler et consigner matériellement sur un support écrit qui fixe à tout jamais des tranches de vie éphémères, des segments de réel furtifs et des situations sociales diffuses. Au final, l'observateur incognito s'engage dans une série de rôles contradictoires (Goffman, 1973a) : traître, voleur, délateur, mais aussi menteur puisqu'il dissimule un pan de son identité réelle dans un jeu de dupes qui consiste à ne pas tout dire et à jouer en permanence sur l'omission et l'ambiguïté alors que dans le même temps les personnes observées jouent totalement « franc-jeu » (Goffman, 1973a, p. 146) dans leurs propos et attitudes, du moins par rapport à l'enquête.

Décrire les relations et la souffrance

Si l'on se penche sur l'aspect qualitatif des relations, l'observation incognito d'une institution médico-sociale braque ses projecteurs sur cinq catégories d'acteurs, dont trois concernent les membres du personnel et une comprend l'utilisateur et sa famille; la dernière est le public des anonymes (une catégorie que nous ne décrivons pas ici). Rappelons que « la multiplicité des interactions entre chercheurs et enquêtés qui en a résulté est à la fois le produit et la conséquence d'une familiarité nécessaire à toute immersion de terrain » (Demazière, Horn, & Zune, 2011, p. 177). De manière très injuste, mais fort logique, mon regard s'est penché sur les gens avec qui j'avais le plus d'affinités, et auprès de qui je passais la plupart de mon temps. C'est avec ces personnes que j'avais le plus d'interactions, et c'est avec elles que je partageais le plus de situations sociales. Inversement, je n'étais que peu de temps avec les gens que je n'appréciais pas, que ce soit pour des raisons de « feeling », ou pour des motifs professionnels. Pour cette catégorie observée, il faut veiller tout particulièrement à ne pas sombrer dans des logiques (relativement tentantes) de règlement de compte. L'ultime catégorie relative au personnel concerne les collègues avec qui je n'avais ni de relations amicales ni de relations hostiles. De véritables relations professionnelles, en quelque sorte, qualifiaient la nature de cette neutralité affective avec des individus qui n'avaient « rien demandé », et surtout pas à être les objets d'une ethnographie.

Nous parvenons donc à la quatrième catégorie de personnes observées qui constituent l'objet du présent développement. Faire l'observation d'une institution médico-sociale consiste à esquisser une fresque humaine compilant une grande partie de la misère du monde dont Bourdieu (1993) a fait un éloquent état des lieux. La mise en évidence de la précarité et de la déficience comporte une profonde part de voyeurisme. Consacrer une partie de son temps à observer une population en détresse au lieu de tenter de lui venir en aide est un épineux cas de conscience qui ne peut se résoudre que par l'intérêt de décrire, de consigner et de porter à la connaissance du public ces situations existentielles très dures. En effet, on peut longuement réfléchir sur l'intérêt de dévoiler un quotidien qui engage des adolescents trisomiques, autistes, psychotiques, infirmes moteurs cérébraux, hémiplegiques, victimes de cancer, de leucémie, de syndromes inconnus, de maladies génétiques rares, de graves maladies infantiles. Certains usagers n'ont aucun problème physique, mais vivent dans des familles avec des parents reconnus handicapés, incarcérés, placés en institution psychiatrique. Des enfants ont été abandonnés et séparés de leur fratrie pour être placés dans des foyers ou des familles d'accueil. Un nombre important de ces familles vit dans des conditions de grande précarité et d'extrême pauvreté. Il y a des pères et des mères décédés, disparus,

clochardisés, marginalisés, repris de justice, criminels. Cette vaste énumération de problématiques et de situations existentielles rappelle que l'observation traite des problèmes sérieux avec de considérables enjeux sociaux. La scène décrite ci-dessous évoque ce complexe et douloureux sort « socio-dramaturgique » des pensionnaires de l'entité médico-sociale :

Nous arrivons sur les lieux du spectacle. Nous nous rendons à l'accueil, pour retirer les billets que nous avons réservés. [...] Trois classes de primaire arrivent à cet instant, et se mettent en rang, à côté de nous. Les enfants doivent avoir entre cinq et sept ans, tout au plus. Notre groupe hétéroclite d'adolescents contraste avec cette population d'enfants rigoureusement ordonnée. Il y a ceux pour qui l'évolution dans la société semble conforme, tout comme le sont ces rangs des écoles primaires dans lesquels chacun possède une place. Et puis il y a notre groupe déstructuré, sans unité, sans direction. Un malaise indescriptible s'instaure.

Trois de nos élèves demandent conjointement l'accès aux toilettes. Trois autres s'écartent discrètement du groupe et vont consulter des prospectus au fond du hall (deux de ces trois élèves ne savent pas lire).

Il reste une dizaine de nos élèves. Certains font fi de ne pas voir et de ne pas ressentir le malaise. D'autres demeurent impassiblement naturels. Certains feignent, d'autres ne se rendent pas compte de la situation.

Amelle chuchote : « Ils sont tout petits, c'est la honte. »

Curieux et directs comme l'on peut l'être à six ans, les enfants y vont également de leurs commentaires : « Elle est grande mais elle est toute petite (...) elle a une tête toute bizarre. » (Dargère, 2012a, p. 50-51).

Ce genre de témoignage engage la sociologie dans sa fonction primaire, qui est celle d'écrire et de consigner la réalité sociale. Cette vocation, quelle que soit sa configuration voyeuriste, demeure fondamentale. Elle évite à l'observateur de « voir les gens comme des activités » (Becker, 2002, p. 86) et le place face à sa conscience de chercheur, mais aussi, face à sa conscience d'homme et de ses rôles pluriels (citoyen, père de famille, etc.).

L'œil de Moscou

L'observation incognito engage le chercheur dans une série d'actions et de comportements qui l'amènent à jouer en permanence sur plusieurs registres. Le maintien de la place qu'il a choisi d'exploiter pour parvenir à réaliser son

enquête l'amène à bricoler avec la réalité sociale. Le recueil de matériaux implique une série de comportements permettant à l'ethnographe de décrire l'environnement clos au sein duquel il avance de manière camouflée. Nous verrons que ce choix concerne aussi bien le champ d'investigation que la technique d'observation, cette dernière provenant inéluctablement et inexorablement d'une conception idéologique du système observé.

La métaphore de l'œil de Moscou

L'expression « l'œil de Moscou » fut largement employée lors de la guerre froide. Il s'agit du surnom donné aux services de renseignements russes, le KGB, dont la mission consistait à épier la population soviétique, aussi bien à l'intérieur de l'URSS que dans les autres pays. Pendant cette période, l'œil de Moscou fut une présence symbolique de tous les instants qui devait empêcher les citoyens russes d'entrer en contact et de sympathiser avec l'ennemi de l'époque, à savoir les représentants du bloc de l'Ouest. Ainsi, au même titre que l'œil de Caïn, l'œil de Moscou engage une dimension de prégnance « totalisante » qui annexe la structure psychique dans son ensemble et provoque une implication totale de la personnalité. Chaque contexte, la moindre situation sociale, le plus anodin des événements sont susceptibles d'être filmés, enregistrés, épiés, observés. Cette logique de harcèlement et de manipulation mentale produit une domination symbolique dissuasive, elle-même destinée à préserver et à faire perdurer l'ordre établi (le communisme). Les agents du KGB utilisaient toutes les techniques de couverture possibles pour « faire du renseignement » (Copans, 2001, p. 57), quitte à falsifier des éléments de leur histoire personnelle (Goffman, 2012). Ils mobilisaient les comportements d'emprunt, les représentations frauduleuses les plus fantasques qui soient, en croisant l'usage des méthodes d'investigation les plus sophistiquées. Cette politique oppressante s'immisçait dans les préoccupations quotidiennes au point de devenir omniprésente. Son objectif était de contrôler (et surtout, dans un but propagandiste, de faire croire que l'on pouvait contrôler) à chaque instant les moindres faits et gestes de l'ensemble des composants de la société soviétique. L'intériorisation de ce mécanisme martelant et malmenant l'entité psychologique du citoyen russe était destinée à l'asservir et à le rendre docile. L'œil de Moscou avait donc pour mission la surveillance, de manière constante et menaçante. Il fut au service d'un ordre idéologique qu'il fit valoir et défendit. La préservation de cet ordre reposait sur la régulation des comportements sociaux, selon un effet de pression et de domination symbolique.

La démarche de l'ethnographe qui utilise l'observation incognito présente deux liens avec l'œil de Moscou. D'une part, le chercheur adopte une

manière de faire qui consiste à épier sans relâche et à leur insu un groupe d'individus, étant de surcroît lui-même parfois obsédé, voire obnubilé par sa recherche qui envahit ses préoccupations et prend le dessus sur ses agissements et ses pensées (Renahy, 2006). D'autre part, l'enquête sociologique, dans mon cas, a pris corps en réaction à des constats de violence institutionnelle, symbolique, où réclusion et stigmatisation s'inscrivent comme des logiques établies et dominantes. Cette réaction est elle-même indéniablement conditionnée par une perspective idéologique, idéaliste et sans doute utopique, inhérente à ce que devrait être, selon moi, ce fonctionnement institutionnel. La réalisation de l'ethnographie est clairement conditionnée par une conception du système observé qui ne s'inscrit pas dans le cadre moral fixé par le chercheur lui-même. La décision de mettre à jour ce fonctionnement institutionnel considéré comme défaillant est donc une action véritablement consciente. Elle prête une utilité sociale à la recherche, désireuse de montrer la condition complexe des sujets qui évoluent dans les instituts médico-éducatifs.

L'impératif moral

La décision d'orienter mes travaux universitaires vers une ethnographie institutionnelle est certainement dictée par une confrontation quotidienne avec la condition des usagers confiés à l'entité médico-sociale. Conscient du traitement infligé aux usagers adolescents, je me suis positionné. Entre une indifférence camouflée derrière une objectivité scientifique commode pour fournir un alibi immobiliste et le fait de prendre parti, si frileux et si minime soit ce parti-pris, j'ai opté pour le second. Il y a donc bien un ordre moral derrière ce choix, cette orientation et cette décision. Les aspirations, les considérations idéologiques de l'observateur sont ici les éléments déclencheurs de l'enquête sociologique. Inconsciemment, le lien qui se tisse entre l'œil de Moscou et la démarche ethnographique trouve ses racines dans le fait « d'avoir à l'œil » ou de « tenir à l'œil » les acteurs qui entretiennent ce système institutionnel contestable. En prolongeant cette idée, l'œil de Moscou a aussi pour fonction de veiller sur la population des sujets malmenés par la structure médico-sociale. Le maintien de l'impératif moral passe par la rupture du processus de confinement et d'isolation. Les effets pervers du fonctionnement institutionnel, l'expérimentation douloureuse et injuste d'une réalité sociale implacable doivent être portés à la connaissance du monde extérieur pour que les choses évoluent. La sociologie devient alors une force sociale productive et l'ethnographie constitue un levier précieux pour enclencher le mécanisme du dévoilement :

Oui, vous avez dit deux mots qui encore une fois me font plaisir.
Vous avez dit *révéler*, *dévoiler* et non pas *dénoncer*, ça, c'est très

important parce qu'on pense que dévoiler c'est dénoncer et un des problèmes c'est qu'effectivement, les choses que la sociologie dévoile sont soit implicites soit refoulées et le simple fait de les dévoiler a un effet de dénonciation. En outre, ceux qui lisent ou entendent parler de ce qui est dévoilé sont atteints dans des choses très profondes qu'ils ne veulent pas qu'on sache, qu'ils ne veulent pas savoir. Du coup, ils prêtent au sociologue une intention de dénonciation. En disant *dévoilement*, vous avez déjà, je pense, fait un pas très important dans la direction de ce que je crois être la vérité de mon travail (Bourdieu, 2002, p. 14).

Cette approche descriptive justifie une sociologie « dans la place » qui consiste à adopter une démarche prenant en compte la réalité à partir d'une position crédible et acquise de haute lutte. L'exclusion sociale dont les usagers de l'institution font l'objet ne doit pas se combiner avec une mise à l'écart des champs investis pour la recherche scientifique, sous prétexte que les accès au terrain sont complexes et que les possibilités pour conduire l'observation ne rentrent pas dans les schèmes normatifs et académiques. Cela aurait pour effet d'accentuer ce processus discriminatoire. La consignation ethnographique peut donc plaider des causes tout en s'inscrivant dans une logique moralisatrice pour endosser le rôle de contrôleur (du fonctionnement institutionnel), de révélateur (de dysfonctionnements) et de porte-parole (de la condition des minorités soumise) en s'attachant simplement à décrire et à consigner la réalité sociale qui se déroule sous ses yeux (Santelli, 2010). À ce titre, l'observateur explore des dispositions psychiques et des états d'esprit pluriels. Ainsi, il éprouve des sentiments et des ressentis ordinaires en lien avec trois formes de réalité sociale qui s'offrent à lui : sphère privée, sphère professionnelle et, en plus de ce schéma classique, « sphère ethnographique ». Des scènes observées peuvent voir surgir en lui des impressions de pitié, de révolte, de dégoût, ou, à l'inverse, des impressions de fierté, d'admiration, de fascination.

Espionner la réalité sociale

L'observateur incognito fait reposer sa pratique sur une panoplie considérable de comportements frauduleux destinés à couvrir l'existence de son enquête sociologique et la manière dont elle se déroule. En maintes circonstances, son attitude est proche du « fouineur » (Ghasarian, 2002, p. 9), voire de l'espion, ce qui nous ramène bien évidemment à l'œil de Moscou. Transcrire secrètement des situations sociales, camoufler son statut d'ethnographe, consigner des tranches de vie, des segments de réel en présence des personnes qui les produisent, les développent et les entretiennent demeurent complexes. C'est un exercice aléatoire qui mobilise une grande concentration pour décrire et relater

le plus précisément et le plus complètement possible les contextes sociaux s'offrant à l'observation. Dans le même temps, c'est une pratique périlleuse impliquant la nécessité « d'assurer ses arrières » afin que l'ethnographie ne soit pas démasquée. Il va de soi que dissimuler son identité au groupe comporte le risque qu'elle se révèle. Si les risques de découverte sont minimes, ses conséquences sont importantes. Hormis le fait que la suite de l'ethnographie sera bien évidemment compromise, la sanction morale, voire disciplinaire, n'est pas à écarter si la démarche vient à être connue de la direction. L'appréhension de la révélation du statut, fort de conséquences fâcheuses dans l'hypothétique configuration d'une « chute des masques », n'est pas à mésestimer et elle engage à ce titre des techniques de couverture élémentaires.

Dans ce contexte particulier, l'action de l'observateur incognito va se décliner selon le processus du « double je ». En scène, l'enseignant joue pleinement son rôle. Il fait ses cours, participe aux réunions, aux conversations informelles (couloir, salle de pause, réfectoire, cours de récréation). En coulisse, l'ethnographe consigne des faits, note des conversations, décrit des situations, relate des événements, et ce, fréquemment sous le nez des collègues et des usagers. Cette division des statuts repose aussi sur le « double jeu ». L'enseignant joue sa partition de professionnel en suivant l'ordre idéologique et social imposé par l'institution. Dans ce cas, son comportement demeure le même. L'observateur, quant à lui, compose dans l'ombre. Cela faisait six années que j'exerçais comme enseignant avant de commencer l'observation. Autrement dit, j'ai fonctionné bien involontairement comme un « agent dormant » infiltré dans un système pour y recueillir un maximum d'informations. En position d'immersion, ma démarche ethnographique était totalement insoupçonnable. Le cheminement s'est fait lentement, puisque la décision de produire une ethnographie est devenue une évidence au fil du temps. L'observation a débuté progressivement, précédée de lectures méthodologiques sur cette technique d'enquête et de lecture théoriques sur l'institution. À ce stade, le travail de la thèse se passait donc à la maison. Après quelques essais en fin d'année scolaire pour envisager concrètement la consignation du terrain, j'ai entrepris une observation scrupuleuse et systématique, au jour le jour, dès le début de l'année scolaire suivante. Cela marque une entrée symbolique dans l'ethnographie en la dotant du repère institutionnalisé de l'année scolaire, fortement connotée d'un point de vue temporel. C'est à ce moment que mon statut d'ethnographe a basculé, et que je suis devenu un observateur à temps plein, abandonnant toute l'activité théorique produite en amont.

Concrètement, le recueil du matériau humain en situation d'observation émane de comportements frauduleux qui tricotent avec la réalité en train de se

faire. Il m'est arrivé de me rendre aux toilettes lors des repas en salle du personnel pour consigner des propos que je considérais comme particulièrement importants. Je rédigeais sur une feuille volante plaquée contre la porte des toilettes ce que je venais d'entendre et de voir avec un crayon à papier sorti de ma poche. Dans les espaces les plus exposés (comme la salle de pause), je faisais mine de copier des documents de l'inspection académique, des textes pédagogiques, ou de réaliser des évaluations : tel était mon quotidien d'observateur. Je parvenais à me faire oublier, à me fondre dans le décor, dans un coin de la pièce, profitant de la vivacité des discussions pour les transcrire en direct.

Saisir l'arrangement du décor

L'arrangement du décor est une mise en scène consciente et anticipée d'un individu ou d'un groupe d'individus visant à produire un effet sur un public. Quelles que soient les raisons de celui ou de ceux qui les produisent, les actes déterminés consistant à orienter, truquer, falsifier, tronquer, modifier une réalité telle qu'elle se décline initialement pour ce qu'elle est, sont des arrangements du décor. Il n'existe pas de limites spatiales et temporelles aux configurations encadrant les mécanismes qui permettent l'élaboration d'une mise en scène. Ce peut être une situation sociale courte, constituée de furtives et de rares interactions de quelques secondes. Mais il peut s'agir aussi d'une série continue de logiques d'actions qui s'inscrivent dans des contextes prolongés. L'ensemble vise toujours un processus destiné à produire une impression qui n'aurait pas été la même si la stratégie de l'arrangement du décor n'avait pas été employée. D'emblée, l'arrangement du décor s'inscrit donc, pour ceux qui entreprennent de l'utiliser, comme le résultat d'une analyse objectivée de situations, de faits et d'événements (Goffman, 1973b).

Au cœur du monde clos que représente l'institution médico-sociale, l'arrangement du décor se fabrique dans un espace perpétuellement renégocié, caractérisé par un contexte bancal, tant bricolé pour préserver et favoriser les conditions de faisabilité de l'arrangement que pour entretenir les possibilités de son fonctionnement et de sa déclinaison. Ainsi, les acteurs qui gravitent dans l'institution composent naturellement avec la réalité sociale. Comme l'observation incognito n'est pas portée à leur connaissance, elle ne parasite pas leurs comportements par des ajustements de principe. On a donc des représentations d'acteurs qui ne sont pas soumises à des principes de censure et de rétroactivité visant à donner la meilleure image possible de leur personne, comme c'est le cas pour les entretiens. Ces derniers n'exercent alors aucun contrôle sur leurs actes et ne s'inscrivent pas dans cette logique maîtrisée d'arrangement du décor. Il convient cependant de s'interroger sur la parole des

personnes observées (Demazière, 2007). Si la logique de l'entretien engage un contrôle excessif des propos et des actes, trop lissés par exemple, cette technique demeure « l'un des meilleurs moyens pour coconstruire avec les acteurs le sens qu'ils donnent à leurs conduites et pour étudier la façon dont ils se représentent le monde » (Morrissette, 2011, p. 13), *a contrario*, l'observation incognito pourrait être biaisée par un accès trop brut à la réalité sociale, lorsque les acteurs s'expriment sans retenue dans un climat de confiance très élevé.

Ici, « la clandestine » est un atout majeur par rapport à l'observation à découvert, qui cantonne les rôles formatés et convenus des sujets observés (et du chercheur) dans une relation commanditée par la conscience de l'enquête. La connaissance de la recherche constitue en effet une trame difficilement négociable et tacitement admise qui régule et oriente inéluctablement les comportements des individus observés.

Le côté grisant de « la clandestine »

Chaque matin, l'ethnographe camouflé se lance dans une quête, s'embarque dans une chasse au trésor, traquant le moindre comportement social pour le transformer en un précieux composant de son matériau analytique. L'observation incognito offre « des moments d'espionnage » particulièrement grisants quand le chercheur se trouve dans des contextes placés sous forte tension dramaturgique et émotionnelle. Ces situations périlleuses ne sont pas sans rappeler, toute proportion gardée, celles qui embarquent parfois les espions dans des espaces ambigus et incontrôlables. Pour l'avoir expérimenté, une étrange jubilation se révèle dans la production de l'acte transgressif qui consiste à réaliser une ethnographie dans des circonstances particulières. Ces contextes se cristallisent dans des espaces où la cohérence de l'expression et la maîtrise de l'autocontrôle sont indispensables. Concrètement, ce sont certaines réunions qui convoquent une grande partie du personnel. De profondes marques d'hostilité enveniment les relations humaines au sein de ces situations qui sont parfois soumises à une grande violence institutionnelle. Les cadres de l'établissement mettent à profit ce terrain pour conforter leur légitimité et accentuer leur domination symbolique. Ces marquages territoriaux vont parfois jusqu'à humilier une bonne partie du personnel. Dès lors, posséder une fonction autre que celle du simple salarié présent pour subir un traitement et un ordre violent permet de mieux vivre ces contextes humiliants. C'est ici que le mécanisme du « double je » et « du double jeu » prend une nouvelle fois effet. Tout comme ses collègues, si l'enseignant se contente d'encaisser sans broncher les brimades, remarques désobligeantes et autres techniques de harcèlement moral, l'observateur incognito jubile intérieurement devant ces

matériaux insolites et précieux pour son enquête sociologique (Dargère, 2012b). Il s'agit alors de rester impassible, de faire preuve de distanciation, de maîtriser des affects tels que la colère et l'indignation qui sont susceptibles de parasiter le travail du chercheur *in situ*. Ainsi, le recueil des conversations, le décryptage des comportements, la retranscription des propos, au nez et à la barbe de leurs producteurs, passent par cet effort de concentration dans la confrontation humaine. D'autres événements mettent en scène des salariés qui malmènent moralement (stigmatisation, moquerie) des pensionnaires de l'entité médico-sociale en grande détresse psychique et en grande souffrance physique.

Partant de ces situations, la démarche ethnographique embarque le chercheur dans un ressenti plutôt agréable, où il renverse les espaces de pouvoir en place qui régulent les formes de domination de la structure. La consignation d'actes violents, maltraitants et harcelants inscrit ces faits dans la réalité en engageant la responsabilité de ceux qui les produisent. Le paradoxe des mots imperceptibles, des remarques invérifiables qui touchent au plus profond leurs destinataires et transforment l'immatérialité des interactions conversationnelles en des souffrances physiques et psychiques réelles n'est plus possible. Quand des scènes de vie s'offrent à l'observateur incognito et qu'elles malmènent des individus, qu'ils soient travailleurs sociaux ou usagers, un processus impliquant deux types de culpabilité s'invite dans ses choix éthiques. Soit il ne consigne pas la maltraitance, la violence et la souffrance dont il est témoin et il ne se rend pas coupable de transcriptions secrètes en préservant sa neutralité scientifique, soit il consigne des actes répréhensibles en refusant d'être l'acteur passif des violences auxquelles il assiste. L'ethnographe possède au final le choix de sa culpabilité. L'adepte de « la clandestine » vibre alors intérieurement pour les sensations grisantes que son statut lui procure quand il est amené à rapporter des actes malveillants, et à produire « une récolte à charge », au demeurant susceptible de fausser l'interprétation des résultats (Rostaing, 2010, p. 35). Cet étrange plaisir à faire de la recherche procure une sensation différente de la soif de connaissance ou de l'émulation intellectuelle, qu'elle soit collective ou individuelle. La transcription de situations, telles que celle présentée ci-dessous, présente nombre de fonctions. C'est le partage d'une réalité sociale méconnue, une mise à disposition d'informations sur un fonctionnement institutionnel discutable, une forme de délation, et la remise en question des codes qui construisent, régulent et consolident la vie d'une équipe professionnelle :

17h00, réunion du personnel. Je note.

Alain (personnel éducatif) : « Mes chers collègues, vous savez que nous sommes “cooconnants”? »

Karen (personnel cadre) : « C'est le renvoi de l'extérieur? »

Alain : « Nos jeunes sont surprotégés. Ils sont bien appréciés en CAT (note : établissement de travail pour adultes handicapés), pas ailleurs. »

Charles (personnel éducatif) : « Ils ne posent pas trop de problèmes de comportement. »

Djamel (personnel éducatif) : « Ouais, ils sont bien gentils. »

Karen : « Y'en a à qui ça ne convient pas. Pour madame Wang, le CAT est dévalorisant pour son fils. »

Nathan (personnel administratif) : « Elle s'oppose, elle parle de formation. »

Fabrice (personnel soignant) : « Elle a refusé de signer l'AAH (note : allocation adulte handicapé). Ça se voit qu'ils se fréquentent avec les Ving (*parents d'élèves*). Eux aussi, ils ont refusé de signer. »

Karen : « Ben voyons. »

Fabrice : « Sinon, il veut quand même faire bibliothécaire. »

Rires...

Karen : « Si, si. »

Gary (personnel soignant) : « Il tiendra la bibliothèque du CAT. »

Nouveaux rires...

Djamel : « Y'a des livres en CAT? »

Hilarité quasi générale...

Karen : « Moi, il m'a dit : "Je suis un trisomique intelligent". »

Fabrice : « Tout est relatif. »

Une bonne partie de l'assemblée recommence à pouffer de rire...

Charles : « Pour en revenir, son fonctionnement est insupportable. »

Karen : « C'est sûr. »

Fabrice : « Il est même terroriste. »

Karen : « Je pense pas qu'on lui proposera une année supplémentaire... »

Fabrice : « Sa maman s'en occupera. »

Puis Karen enchaîne sur d'autres sujets... (Dargère, 2012a, pp. 81-82).

Aussi controversée que soit la méthode, la mise à jour de ce genre de situation sociale n'est permise que par l'intermédiaire de l'observation incognito. Une confrontation, entre deux pratiques discutables s'établit alors : est-il préférable de taire la violence symbolique exercée par le personnel afin de ne pas s'engager dans un type d'observation contestable, ou vaut-il mieux consigner cette violence symbolique avec une méthode d'enquête dont les contours sont « frauduleux »?

Conclusion

Il semble que, dans un esprit de réflexivité poussé, et afin de cerner la thématique de la vigilance ethnographique, la mise en perspective de métaphores inhérentes à l'œil ne soit pas inopportune. Simmel reprend magistralement la fonction sociale de l'œil, « ce formidable outil » sur lequel repose en premier lieu toute forme d'observation :

Parmi les organes spéciaux des sens, l'œil est construit de manière à pouvoir accomplir une action sociologique tout à fait unique; il est le médiateur de toutes les liaisons et réciprocitys d'actions qui peuvent naître d'un échange de regard entre deux personnes (1991, pp. 225-226).

Le débat relatif aux incongruités de « la clandestine », interdite dans certains pays et vivement critiquée dans d'autres, passe par une introspection sur la signification du regard porté. À ce titre, le symbole de l'œil de Caïn permet d'amener la notion de culpabilité, tant pour objectiver la démarche ethnographique que pour la légitimer. Il en est de même pour l'image inquisitrice de l'œil de Moscou, ressentie par la plupart des ethnographes sur le terrain. Les phénomènes d'intrusion, les comportements falsifiés du chercheur en situation sont de réels problèmes déontologiques qui sont pourtant des conditions indispensables à la réussite d'une ethnographie reposant sur l'observation incognito. Schématiquement, pour celui qui pratique « la clandestine », la métaphore de Caïn induirait le rapport à la conscience quand la métaphore de Moscou soulignerait la complexité des attitudes lorsque l'ethnographe se trouve en situation. En cela, la réalité sociale est plus que jamais liée à celui qui cherche à la décrire et à l'interpréter :

Une autre voie pourrait être poursuivie. Elle tiendrait compte de la leçon goffmanienne, en isolant l'ordre de l'interaction comme une « réalité *sui generis* » : l'ethnographie n'est-elle pas justement cet art d'enquêter en coprésence sur ce qui se passe dans le monde social, et sur le fondement d'une observation participante plus ou moins ratifiée, de décrire des situations sans leur imposer a priori une grille de lecture univoque? Épouser cette vision constitue un

garde-fou méthodologique et aiguise la vigilance empirique, mais, surtout, impose de prendre au sérieux l'enquête sur la société en train de se faire, ici et maintenant (Cefai & Gardella, 2012, p. 258).

On a vu que l'observation incognito est une méthode d'enquête qui présente des limites indéniables et indiscutables, compte tenu de la proximité du chercheur vis-à-vis de son objet. Il est par exemple complexe de décrire et analyser un système prégnant qui exerce une influence avérée sur l'élaboration des représentations psychiques, la structuration des relations sociales et la construction des modes de pensée du chercheur. Partant de ce constat, je ne cache pas le fait d'avoir, en certaines circonstances, pris le parti des sujets malmenés dans l'institution qui fut le théâtre de mon ethnographie. Ironisant alors sur le rôle du « Psychozorro » (ingénument et brillamment proposé par Boris Cyrulnik, 1999, p. 26) que peut endosser le psychologue ou tout entrepreneur de la relation d'aide en certaines circonstances², je me suis finalement demandé si l'ethnographe n'était pas une espèce de « Sociozorro » ou « d'Ethnozorro », c'est-à-dire une sorte d'individu animé par des imprégnations moralistes guidant parfois son entreprise. En cela, l'œil de Moscou et l'œil de Caïn sont des métaphores à méditer pour objectiver l'approche ethnographique, et plus largement la recherche dont elle est le support. Introspection et réflexivité représentent alors les clefs de voûte de la réussite d'une observation incognito, une méthode scientifique qui a la particularité de posséder le même qualificatif – incognito – que son utilisateur, la prose grammaticale et sémantique validant alors par elles-mêmes la force du lien unissant l'observateur à sa méthode.

Notes

¹ Voir le site de l'American Sociological Association sous la rubrique « Ethics and the code of Ethics » (<http://www.asanet.org/about/ethics.cfm>).

² Lors de mes observations (Dargère, 2012a, pp. 57-58, 105), j'ai un jour assisté à une conversation informant le personnel d'un viol commis entre deux usagers. Outre les moqueries inhérentes à l'acte en lui-même, ce viol engageait des projections de la part des travailleurs sociaux de l'institution, qui s'imaginaient se voir confier, dans une quinzaine d'années, la gestion de l'enfantement issu du viol, selon les effets d'un ultime mouvement dans la logique des cycles de la profanation du soi et de la bienveillance du « Psychozorro », au final grand bénéficiaire du cycle de la profanation qui alimente et légitime perpétuellement sa raison d'être et ses revenus.

Références

- Becker, H. S. (1985). *Outsiders, études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.
- Becker, H. S. (2001). La politique de la présentation : Goffman et les institutions totales. Dans C. Amourous, & A. Blanc (Éds), *Erving Goffman et les institutions totales* (pp. 59-77). Paris : L'Harmattan.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier*. Paris : La Découverte.
- Bizeul, D. (2007). Des loyautés incompatibles. *SociologieS*. Repéré à <http://sociologies.revues.org/226>
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. (2002). « *Si le monde m'est supportable c'est parce que je peux m'indigner* ». *Entretien avec Antoine Spire*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- Cefaï, D., & Gardella, E. (2012). Comment analyser une situation selon le dernier Goffman. Dans D. Cefaï, & L. Perreau (Éds). *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction* (pp. 231-263). Paris : CURAPP-ESS/CEM-IMM.
- Combessie, J.- C. (2001). *La méthode en sociologie*. Paris : La Découverte.
- Copans, J. (2001). *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris : Nathan.
- Cyrułnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
- Dargère, C. (2011). *La violence institutionnelle comme mode d'ajustement de filière : ethnographie et lecture goffmanienne d'une institution médico-sociale* (Thèse de doctorat inédite). Université Lumière Lyon 2, Lyon.
- Dargère, C. (2012a). *Enfermement et discrimination. De la structure médico-sociale à l'institution stigmatisée*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Dargère, C. (2012b). *L'observation incognito en sociologie. Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*. Paris : L'Harmattan.
- Demazière, D. (2007). À qui peut-on se fier? Les sociologues et la parole des interviewés. *Langage et société*, 121-122(3), 85-100.
- Demazière, D., Horn, F., & Zune, M. (2011). Ethnographie de terrain et relation d'enquête. Observer les communautés de logiciels libres. *Sociologie*, 2(2), 165-183.

- Diaz, F. (2005). L'observation participante comme outil de compréhension du champ de la sécurité. *Champ Pénal, II*. Repéré à <http://champpenal.revues.org/79>
- El Miri, M., & Masson, P. (2009). Vers une juridiciarisation des sciences sociales? Sur l'utilité d'une charte déontologique en sociologie. *La vie des idées*. Repéré à <http://www.laviedesidees.fr/Vers-une-juridicisation-des.html>
- Gaboriau, P. (1993). *Clochard. L'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*. Paris : Julliard.
- Ghasarian, C. (2002). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*. Paris : Armand Colin.
- Goffman, E. (1968). *Asiles, études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Paris : Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2. Les relations en public*. Paris : Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (2012). Le travail de terrain. Dans D. Cefaï, & L. Perreau (Éds), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction* (pp. 451-458). Paris : CURAPP-ESS/CEM-IMM.
- Hugo, V. (1985). *La légende des siècles*. Paris : Bordas.
- Javeau, C. (2007). *Anatomie de la trahison*. Belval : Circé.
- Morrisette, J. (2010). Une perspective interactionniste : un autre point de vue sur l'évaluation des apprentissages. *Premiers textes, SociologieS*. Repéré à <http://sociologies.revues.org/3028>
- Morrisette, J. (2011). Vers un cadre d'analyse interactionniste des pratiques professionnelles. *Recherches qualitatives, 30*(1), 10-32.
- Peneff, J. (1992). *L'hôpital en urgence*. Paris : Métailié.
- Renahy, N. (2006). « L'œil de Moscou ». Devenir porte-parole d'un groupe illégitime. *ethnographiques.org, 11*. Repéré à <http://www.ethnographiques.org/2006/Renahy>

- Rostaing, C. (2010). On ne sort pas indemne de prison. Le malaise du chercheur en milieu carcéral. Dans J.- P. Payet, C. Rostaing, & F. Giuliani (Éds), *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles* (pp. 23-37). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Santelli, E. (2010). Une enquêtrice en banlieue. S'exposer à la précarité et aux rapports sociaux sexués. Dans J.- P. Payet, C. Rostaing, & F. Giuliani (Éds), *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles* (pp. 57-72). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Simmel, G. (1991). Essai sur la sociologie des sens. Dans G. Simmel (Éd.), *Sociologie et épistémologie* (pp. 222-238). Paris : Presses universitaires de France.
- Vienne, P. (2003). *Comprendre les violences à l'école*. Bruxelles : De Boeck.
- Vingré, P. (2006). Les coûts de l'observation. De la participation à l'enquête dans une institution fermée. *ethnographiques.org*, 11. Repéré à <http://www.ethnographiques.org/2006/Vingre>
- Whyte, W. F. (1996). *Street corner society. The social structure of an italian slum*. Paris : La Découverte.
- Winkin, Y. (1988). Portrait du sociologue en jeune homme. Dans E. Goffman (Éd.), *Les moments et leurs hommes* (pp. 11-92). Paris : Seuil/Minuit.

Christophe Dargère est docteur en sociologie, post-doctorant au Centre Max Weber et professeur contractuel de sociologie au Centre Universitaire Roannais (Université Jean Monnet). Ses recherches portent sur l'éducation, les institutions, la stigmatisation, la finalité du travail, les techniques d'observation, ainsi que sur les témoignages de la Grande Guerre.

Facteur de troubles? La vigilance au cours d'une enquête de longue durée

Williams Nuytens, Docteur en sociologie

Université d'Artois

Résumé

À partir de neuf enquêtes réalisées entre 2000 et 2012, l'article interroge la place de la vigilance dans un travail de longue durée consacré aux violences commises dans le football amateur. Il montre que l'attention soutenue du chercheur se manifeste à travers des conduites qui, à certains égards, empêchent et biaisent la production de connaissances. L'article revient aussi sur les conditions qui expliquent ces troubles au cours du travail ethnographique. Elles concernent le rapport du chercheur à son terrain, les caractéristiques de l'objet, le déroulement du travail depuis le gain du terrain jusqu'à la collecte des matériaux, la démarche de recherche combinant vision ascendante et études de cas. En définitive apparaissent, en filigrane, des éléments de réflexion liés à l'intérêt d'injecter une attention soutenue au cours d'enquêtes ethnographiques où il est impossible d'être présent de façon prolongée sur un même terrain.

Mots clés

ENQUÊTES, ERREURS, QUESTIONNEMENT PROGRESSIF, RÉFLEXIVITÉ

Introduction

Le terrain ressemble à un animal sauvage que le sociologue prétend domestiquer. Il lui faut le situer, le connaître, gagner sa confiance, car sinon le terrain lui joue des tours. Des faits disparaissent quand d'autres sont exagérés, des boniments se substituent aux discours ou aux récits, des fioritures se multiplient et détournent l'attention. Alors le sociologue devient le baron d'un spectacle de magie; ce complice. On pourrait raconter que l'ethnographie existe à cause des illusions que fabriquent les enquêteurs trop distancés, incapables

Note de l'auteur : L'auteur tient à remercier les membres du laboratoire Sherpas qui ont contribué à la réalisation des enquêtes sur lesquelles s'appuie ce texte. Merci aussi à Joëlle Morrissette pour son travail de relecture et ses conseils.

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 33(1), pp. 64-85.
VIGILANCE ETHNOGRAPHIQUE ET RÉFLEXIVITÉ MÉTHODOLOGIQUE
ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
© 2014 Association pour la recherche qualitative

de vivre en eux la tendance de la culture étudiée (Laplantine, 2000). C'est donc en prolongeant la présence sur le terrain qu'il devient possible d'échapper à ses passes, de distinguer le vrai du faux, de collecter des matériaux impossibles à obtenir autrement. Mais cette manière de procéder comporte aussi des dangers comme celui d'être aveuglé, notamment parce que l'enquêteur devient lui-même un indigène et au final un simple passeur d'expériences vécues. Ainsi, idéalement l'enquêteur doit-il trancher pour objectiver son terrain, ou équilibrer son rapport à l'objet en tâchant d'être distant mais à « l'intérieur » (Grafmeyer & Joseph, 1990, p. 54). Faire de la sociologie paraît facile vu sous cet angle : il faut trouver une ligne à ne pas franchir et démarrer, rassembler, interpréter, analyser. Je peux dire sans complexe que mon travail de chercheur ne ressemble pas à cela du tout.

D'abord, pour être tout à fait honnête, je ne suis pas d'un naturel confiant, douter ne me demande que peu d'effort. Ceci a son importance lorsqu'il s'agit de mener des enquêtes au plus près des acteurs et des faits. Empiriquement, cela se traduit par une attitude de départ nettement défensive, attentiste. L'objet de recherche devient alors la manifestation d'une énigme que le chercheur scrute de tous les côtés, effleure, touche, prend, introduit, déplace, manipule : l'enquête devient rapidement une épreuve. Mais ce caractère de la recherche provient aussi de l'objet lui-même, de ses particularités et des conditions de la recherche, depuis son origine jusqu'à sa réalisation. J'étais loin d'en avoir pleinement conscience quand j'ai démarré, au début des années 2000, une série d'enquêtes consacrée aux agressions commises lors des compétitions de football (ou soccer pour éviter les confusions). Certes, je savais qu'elles allaient s'inscrire dans une falsification des théories du procès de civilisation et de l'autocontrôle (Elias & Dunning, 1986) attribuant aux pratiques sportives des vertus de pacification des conduites (à mon sens insuffisamment testées). En revanche, je ne pouvais pas connaître les deux singularités de ces violences, c'est-à-dire leur rareté (1,70 % des matchs est émaillé de violences, qu'elles soient physiques ou verbales) et leur irrégularité dans l'espace. Je n'avais donc pas mesuré combien ma rencontre avec un objet insaisissable devait m'amener à tant d'hésitations. Je n'avais pas anticipé à quel point la décision de se tenir auprès de faits quasiment inobservables conduit à la fragilité des résultats, au caractère douteux des matériaux et donc à l'adoption d'une démarche ethnographique requérant une attention soutenue.

Si l'article montre ce qu'apporte cette vigilance, il examine surtout en quoi elle représente un facteur de troubles en raison du caractère éprouvant des enquêtes qui l'ont stimulée. Plusieurs raisons expliquent pourquoi l'enquête de longue durée sur laquelle s'appuie mon propos a été éprouvante. Il y a l'option consistant en une vision ascendante de l'enquête, la rencontre avec un objet de

recherche impossible à observer de façon continue, un rythme de découvertes imprévu, la fragilité des résultats donc, et un rapport familial me liant au terrain. En effet, je n'avais pas réalisé comment la vigilance fabrique aussi son lot de maladresses et d'erreurs. Comment celles-ci semblent s'amplifier justement en raison des précautions introduites dans mes protocoles. Comment ces derniers évoluent en même temps que l'objet. Comment il m'a semblé perdre le contrôle des opérations. Mais le plus surprenant reste que tout ceci est arrivé malgré la familiarité me liant aux clubs de football amateur et aux débordements violents se déroulant dans et autour des stades. Comment de telles conditions de travail peuvent-elles faire de la vigilance la source de troubles et, du coup, lui attribuer un intérêt ambigu ?

De prime abord la vigilance constitue une richesse, un atout dans le jeu d'un enquêteur : son attention est soutenue depuis le gain du terrain jusqu'à l'interprétation des résultats. Concrètement, on prête par exemple attention aux singularités du terrain, d'un objet, et on multiplie les adaptations. Évidemment, on ne décide pas une fois pour toutes d'être vigilant : on le devient et cela passe par la détermination d'une posture censée produire des connaissances et résoudre, par exemple, le problème du « cercle de l'ethnologue » qui rend illusoire la présence invisible et neutre de l'observateur sur le terrain. Une version canonique de cette manière de faire semble combiner les deux attitudes que dessinent « la perturbation utilisée » et « la perturbation réduite » (Schwartz, 2002, pp. 41-50). Mais, quand il étudie la question des violences dans le sport, l'observateur n'a pas les moyens de se focaliser essentiellement sur les réactions que sa présence produit chez les enquêtés comme il ne peut devenir un familier des lieux enquêtés. Bien qu'ils soient installés dans l'agenda hebdomadaire et repérables spatialement, le club et le match ont une existence éphémère qui n'excède pas plus d'une dizaine d'heures réparties sur une semaine. Comment y enquêter autrement que de manière ponctuelle ? La vigilance ne peut être réduite à une seule forme d'attention soutenue à cause de cette particularité, et d'autres variables dont il sera question dans cet article comme le caractère exceptionnel des passages à l'acte (il n'existe pas un club où les violences se répètent régulièrement). Elle ne renvoie pas exclusivement aux comportements des enquêteurs qu'induisent les deux usages de la perturbation. Être vigilant, c'est aussi être prudent, mesuré, et cela passe par un éloignement des situations au cours desquelles les passages à l'acte violent se réalisent potentiellement. Vue sous cet angle, la vigilance ethnographique devient un facteur de troubles, d'effets non contrôlés par l'enquêteur incapable, en raison des caractéristiques de son objet, de demeurer durablement sur un seul et même terrain. Vue sous cet angle, la vigilance ethnographique ne constitue pas qu'une ressource, et son usage paraît ambigu.

J'entends examiner ici ce caractère en repérant comment il transforme les relations d'enquête, les rapports à un objet, et limite dans une certaine mesure la production de connaissances. Je reviendrai dans un premier temps sur l'origine de mes enquêtes, sur la réalité du phénomène des violences, sur mon rapport particulier au monde du football amateur et sur ma manière d'en arranger maladroitement les premières conséquences fâcheuses. J'exposerai ensuite le déroulement des enquêtes, quelques résultats, des manifestations d'une attitude défensive, et reviendrai sur des matériaux me semblant illustrer une prudence exagérée et peut-être salutaire. En livrant une telle version de mon travail, j'ai l'impression de me rendre à confesse, de donner une pâle image de ma pratique même si j'ai conscience que de nombreux sociologues ont déjà raconté sans fioriture comment se passent leurs enquêtes (Bizeul, 1999), qu'elles soient intensives ou faites d'accumulations (Bourgois, 2001; Masclet, 2003). C'est un coût à supporter si on veut partiellement éviter de faire illusion (dans des articles, lors de communications, quand on mène l'enquête) et, à la longue, d'être soi-même la victime de ses propres tours.

Les racines de la prudence

L'origine des enquêtes

Les enquêtes sur lesquelles je m'appuie ont surtout été effectuées dans la région française la plus septentrionale. Le Nord-Pas-de-Calais (environ 12 000 km²) est très peuplé (plus de 4 millions d'habitants pour une densité trois fois plus élevée que celle de la moyenne nationale) et reste marqué par une précarité économique et sociale (le taux de chômage dépasse les 15 %) en partie héritée d'un passé économique fondé sur les industries du charbon et du textile. Plus de 40 % de la population a moins de 29 ans et un tiers des salariés se compose d'ouvriers et d'employés. Ce territoire correspond à la deuxième ligue régionale en France du point de vue du nombre de footballeurs licenciés (145 000), derrière la ligue d'Île de France (Paris et ses couronnes).

Le travail démarre au début des années 2000 et durera une dizaine d'années grâce au financement de neuf enquêtes, toutes consacrées aux agressions commises *sur* et *autour* des terrains du football amateur. Cette durée, la progression des questionnements d'une enquête à une autre, la production de connaissances ainsi que la diversité des techniques utilisées rendent cohérent le passage d'un travail de comptabilisation des faits à une sociologie du temps sportif et de ses acteurs (Nuytens, 2011), pour aboutir à une analyse des activités arbitrales (Nuytens, 2012). En effet, les travaux du laboratoire Sherpas se centrent depuis quelques années maintenant sur les arbitres et leurs pratiques (Nuytens, Penin, Sallé, Hidri, Chovaux, & Terfous, 2010). Tout a commencé lors d'un colloque qui se tenait à propos du

hooliganisme¹ dans les grands stades. Alors que je terminais ma communication, un inspecteur des services régionaux du ministère des Sports me sollicite à propos des violences commises non pas par des supporters mais par les pratiquants. Je me souviens d'un ton alarmiste et d'une attente, d'une inquiétude liée à une méconnaissance des faits. Il y avait à ce moment peu de travaux sociologiques sur lesquels s'appuyer, les chiffres manquaient et on s'interrogeait sur leur validité. Pourtant, et cet inspecteur tentait de l'attester, les bénévoles des clubs ne cessaient d'alerter les élus des instances sportives ainsi que le personnel du ministère des Sports au sujet d'une inquiétante progression des agressions sur et autour des stades. Quelques jours plus tard, je sortais du bureau d'un inspecteur général du ministère des Sports avec un premier contrat : il fallait quantifier les phénomènes et tenter de proposer une sorte d'étiologie. La rapidité avec laquelle tout cela s'est négocié ne m'a pas rassuré, et l'abandon temporaire (c'est ce que je croyais alors) de mes travaux sur le supporterisme a accentué cette inquiétude. Il ne m'a jamais quitté d'autant que je me suis vite rendu compte des difficultés qui se profilaient, notamment parce qu'à ce stade des travaux, les croyances comme inférences douteuses dominaient (Boudon, 1992). De mon côté, les intuitions et les transferts d'explications propres au hooliganisme structuraient mes pensées, tandis que mes interlocuteurs du moment envisageaient les cas dont ils avaient connaissance comme les preuves d'un élan vers le pire. Je me souviens m'être demandé si je n'allais pas devoir faire de quelques faits divers un objet sociologique. Paradoxalement, dans le même temps, une authentique stimulation me gagnait, et devait toucher aussi les autres membres de notre petite équipe (nous étions trois à l'époque). Un terrain quasiment inexploré se présentait; il fallait s'y rendre, y mener l'enquête et se rapprocher des clubs amateurs puisque l'essentiel des faits enregistrés concerne ce qui se joue au mieux au niveau régional.

Il y a effectivement très peu de violences sur les terrains du football des cinq niveaux nationaux. Par souci de clarté il faut s'entendre sur ce que violences veut dire ici : il s'agit des faits hostiles (non liés à la pratique sportive elle-même comme peuvent l'être les tacles² par exemple) qui se déroulent sur le terrain entre les acteurs du spectacle sportif, mais excluant les supporters et les spectateurs. Au terme de la saison 2012-2013, l'Observatoire des comportements de la Fédération Française de Football a recensé, sur la base d'une consultation hebdomadaire de 123 centres de gestion (une centaine de districts et plus de 20 ligues régionales), 11 477 incidents sur un total de 670 000 rencontres officielles animées chaque week-end par un peu plus de 900 000 personnes 32 semaines par an (soit un peu moins de 2 % de la population française). Une petite moitié de ces faits peut être rangée dans la

catégorie des violences physiques (coups et brutalités, bagarres et échauffourées, bousculades, tentatives de coups, agressions par arme, jet de projectiles), et 70 % de ces enregistrements concernent les matchs joués par des licenciés âgés de 18 ans et plus. On peut noter enfin que l'essentiel de ces violences met aux prises les joueurs entre eux, qu'ils soient adversaires ou de la même équipe (c'est tout de même marginal), pendant que les arbitres sont victimes d'agressions physiques dans 10 % des cas. Certes, ces quelques chiffres devraient être complétés pour dresser un tableau précis de la situation violente dans le football. On pourrait par exemple tenir compte d'un chiffre noir indiscutable, car au moins 300 000 matchs se jouent sans arbitre, c'est-à-dire sans l'instrument permettant l'enregistrement des faits violents. Ils situent néanmoins à la fois l'ampleur du football dans la société française et la place qu'y occupent les violences les plus graves. L'autre moitié des enregistrements concerne principalement des violences verbales, depuis les propos injurieux jusqu'aux menaces.

Un terrain familier qui conduit à l'imprudence

Je crois avoir compris que la mise en œuvre d'une démarche ethnographique implique d'attendre, voire de rechercher un choc culturel lorsqu'on se rend sur le terrain (Bizeul, 1999); je l'ai attendu longtemps. En suivant cette consigne, le chercheur met à mal les croyances et, ce faisant, commence à dépasser les « difficultés subjectives » de l'enquête ethnographique (Mauss, 2002, p. 21-22). Mais comment pouvais-je imaginer vivre un tel choc en décidant d'enquêter dans les associations sportives du monde amateur? Passé la phase du contentement provoqué par le choix d'un terrain d'enquête bien connu, le chercheur glisse lentement dans l'inquiétude : et si je ne pouvais m'empêcher de croire que je sais parce que j'ai vu? Il faut préciser ici effectivement le rapport personnel qui m'a lié au monde du football amateur. J'ai pratiqué durant plusieurs années dans un club de niveau départemental, j'étais un passionné du football du dimanche. Sur le terrain, dans les buvettes, avec les joueurs et mes adversaires, auprès des dirigeants. Le club m'appartenait, ce sport m'appartenait tout entier dans son amateurisme de sorte que j'ai longtemps été convaincu de fort bien le connaître. Ainsi, mes expériences vécues ressemblaient à celles des autres, de tous les autres. Je me sentais un habitué de ce monde, et l'arrêt de ma pratique peu de temps avant le début des enquêtes n'avait pas effacé cette impression. Tout a changé lorsque mes enquêtes ont débuté.

On peut aisément imaginer que ma connaissance du milieu a facilité les échanges avec les bailleurs de fonds, les responsables des instances régionale et nationale du football, les cadres des services déconcentrés du ministère des

Sports. Je devais peut-être donner l'image de quelqu'un qui connaît le terrain et, de surcroît, le problème des comportements violents à cause de mon premier travail consacré aux groupes de supporters *ultras*³ présents dans les grands stades. Mais en finançant mes recherches, en facilitant l'accès aux archives et aux clubs, ces interlocuteurs m'ont donné licence de faire ce que personne finalement n'était en mesure de réaliser de leur point de vue. Je dois dire que ce système censé me faciliter la tâche m'a progressivement desservi; on m'a par exemple fréquemment suspecté de « trop en faire » pour garantir mes activités de recherche. Mais il y a plus. En attendant que je parvienne à énoncer des propositions d'amélioration et en communiquant à ce sujet (auprès de nombreux dirigeants et d'arbitres lors d'assemblées locales, régionales et nationales), ces financeurs m'ont donné un mandat encore plus difficile à légitimer au cours des enquêtes. J'en avais conscience lorsque j'ai visité les premiers clubs et rencontré leurs dirigeants. C'est paradoxalement par prudence que je dévoilais très vite à mes interlocuteurs ce que je venais faire « chez eux », qui j'étais, qui m'envoyait et pourquoi. En avançant à découvert, je comptais contrôler les effets que créerait la présence d'un spécialiste mandaté dans les clubs et, surtout, contrer la mauvaise réputation des élus du mouvement sportif et des cadres du ministère des Sports. Il me suffisait de placer dans les premières rencontres quelques anecdotes à propos de mon parcours de footballeur, d'échanger autour des difficultés de gestion et de reconnaissance de mon « ancien club ». Ce fut une erreur d'agir ainsi dans plusieurs cas. Ainsi, de nombreux entretiens n'ont presque rien donné à cause de précautions qui ont accentué, voire créé, la distance entre les bénévoles des associations et le chercheur. C'est un comble, mais ces ratés ne seraient sans doute pas arrivés sans l'influence de mes croyances, c'est-à-dire des atouts que le poids de l'appartenance au lieu (Rénahy, 2005) a transformés en autant de handicaps sur le terrain des enquêtes. La prudence m'avait amené à combiner mes expériences vécues à mon statut d'enquêteur; j'ai fabriqué de la confusion sans doute. À force de vouloir montrer que « j'en étais » auprès des enquêtés, j'ai fabriqué les attributs qui m'en éloignaient parce que cette attitude renforçait ma proximité avec les élus des instances du football amateur. Or, un peu à la manière des enseignants à qui on concède à contrecœur la définition des principes d'éducation (Hugues, 1996), les élus n'ont pas le mandat pour dire aux dirigeants des clubs comment ils doivent agir.

Ce fait est tellement ancré dans les clubs qu'il peut devenir quasiment impossible de traiter des difficultés (de gestion des licenciés, de prise en charge des défraitements destinés aux arbitres, de respect des procédures administratives, etc.) auprès des bénévoles au cours des entretiens. Même une présentation de soi visant à dégager une forme de proximité entre l'enquêteur et

l'enquête (en indiquant par exemple une socialisation sportive au sein d'un club comparable au club visité), un intérêt (en évoquant un éventuel déblocage de fonds financiers destinés à lutter contre les violences) ou une distance vis-à-vis des instances sportives (par exemple en soulignant l'indépendance du travail) ne règle pas ce problème. J'ai éprouvé ce cas de figure lors de mes toutes premières expériences du terrain. Je me souviens d'un déplacement dans un club situé non loin de Valenciennes, à Orchies précisément. Après avoir explicité ma démarche par téléphone auprès du président du club, j'ai négocié une première visite utile pour cadrer mon travail et détailler la procédure (qui devais-je rencontrer? Où? Dans quelles conditions? Pourquoi?). Tout me semblait prêt, clair : j'avais suffisamment montré que je n'étais ni un élu ni un émissaire des élus ou des antennes locales du ministère des Sports mais que ces acteurs me « finançaient » : j'avais souligné que nous traiterions des comportements agressifs dans le football « chez soi » ou « chez les autres » ; j'avais présenté mon travail et son ampleur en détaillant les futures associations que j'allais visiter. Mon passage dans le club s'est pourtant déroulé de façon surprenante, déroutante même, tant les dirigeants se sont montrés peu coopératifs. Tandis que je devais m'entretenir particulièrement avec trois agents, je n'ai jamais été en mesure d'être totalement en face à face. Le local prévu pour les entretiens n'était plus disponible, le président et les dirigeants se tenaient constamment auprès de moi, les signes d'une offre discursive abondante aperçus lors des premiers contacts étaient un vieux souvenir et, surtout, je distinguais une sorte de suspicion dans le regard de mes interlocuteurs. Je me souviens m'être focalisé là-dessus au point de ne plus être dans la situation d'entretien, de ne plus écouter, de relancer à tort et à travers. En quittant le site, ma voiture se transformait en salle des Martyrs : je ne savais pas faire un entretien, je n'avais même pas été capable de « faire parler » et ce que j'avais recueilli ne ressemblait à rien. Par exemple, l'un des trois enquêtés du jour, l'ancien de l'association prévu pour évoquer de nombreuses traces de comportements violents en raison de son ancienneté dans le football, n'avait quasiment rien dit. On pourrait penser qu'une telle entame, loin de constituer un signe alarmant, représente une belle ressource pour un enquêteur tout droit sorti d'une usine à fabriquer des sociologues nourris aux manuels d'enquête. Je n'ai pas vécu les choses de cette manière, notamment parce que, jusqu'à ce stade de mon travail, ma socialisation sportive ainsi que ma thèse de doctorat consacrée entre autres aux supporters m'avait silencieusement conforté dans une espèce de facilité. Mais rien n'aura été facile au cours de ces enquêtes consacrées aux violences commises au cours des compétitions de football, sans doute aussi en raison de la diversité des éléments étiologiques en situation.

La note de terrain qui suit (voir l'Encadré 1) me semble exemplaire à ce titre, que cela concerne le processus qui conduit à des déviations ou ma manière d'appréhender le terrain à un moment donné. Sans qu'il soit question de violences physiques proprement dites, la rencontre sportive opposant le Football Club d'Abscon à Valenciennes Dutemple réunit deux des ingrédients qui débouchent potentiellement sur des heurts : un événement déterminant modifie le cadre normal de la compétition (l'arbitre officiel est absent), un événement anodin déclenche des tensions (le ballon sort des limites du terrain et les dirigeants s'invectivent).

Il faut s'imaginer le doute qu'introduit un entretien raté tandis que vous avez, semble-t-il donc, réalisé votre travail dans les règles de l'art : la présentation de vous-même, du cadre de la recherche, des commanditaires, des enjeux. La vérité, c'est que la familiarité conduit à une forme de prudence qu'annulent parfois les positions, les rôles et les parcours des enquêtés. On parvient difficilement à mesurer ces variables et leurs effets dans le cadre d'une enquête où le chercheur se place ponctuellement; ceci lui reste même d'autant plus en travers de la gorge qu'il supposait « bien connaître » son terrain. Mais on s'habitue à l'échec, y compris lorsqu'il se renouvelle lors d'enquêtes suivantes. On finit par le comprendre, et par distinguer comment les positions occupées par les acteurs déterminent les rapports qu'ils entretiennent avec l'enquêteur. Comment interpréter autrement que ma présence, mes attitudes et mes demandes aient pu déclencher des réactions si différentes au cours d'une même situation de travail? Si se rendre compte de cette variation finit par modifier la manière d'enquêter (quand le chercheur se présente et expose son travail, quand il élabore ses outils d'observation, etc.), c'est bien parce que l'attention portée aux irrégularités du terrain améliore le déroulement des enquêtes. Ainsi la vigilance permet de « sortir » du cadre préparé d'un protocole de recherche, de le dynamiser. Mais encore faut-il que le chercheur soit capable d'accepter les doutes et les redéfinitions qu'elle génère.

Des certitudes retardées

Déroulement des enquêtes et résultats

Avec le recul qu'implique la rédaction de cet article, il ne m'échappe pas que l'économie générale des enquêtes traduit une prudence peut-être exagérée. Ce n'est pas tant leur nombre que leur forme, et ce que j'en ai fait, qui illustrent ce point de vue. D'ailleurs, cette prudence reste sans doute responsable de ma propension à vouloir vérifier coûte que coûte des résultats, y compris à partir de protocoles conduisant à produire davantage de doutes. Même si cette impression s'est estompée depuis le démarrage du travail de terrain jusqu'à la

Dimanche 28 mars 2004

Le leader se déplace aujourd'hui chez son dauphin : le *Football Club d'Abscon*. Nous sommes à la campagne, à quelques kilomètres d'anciennes cités du charbon, tout près de rares zones industrielles. Je me suis souvent demandé au cours de la semaine comment ce match allait se dérouler; j'ai imaginé des problèmes, des frictions, et ce pour deux raisons : d'une part parce que l'équipe première de ce village tient la route, de l'autre parce que *Dutemple* ne tient pas ses nerfs lorsque les choses sont difficiles. Je parle de deux joueurs, de l'encadrement. Ce qui s'est passé a dépassé mon imagination. Je suis entré dans le stade à quelques minutes du début de la rencontre : il m'a semblé opportun de modifier le protocole, de ne pas biaiser les débats par ma présence. Les Valenciennes m'ont aperçu bien évidemment; nous avons même échangé comme ils m'ont rapidement sollicité. Il n'y a pas d'arbitre officiel, on se demande si les choses sont calculées; on se désole de voir qu'on ne prend pas cette rencontre importante au sérieux. Le hasard permet aux visiteurs d'être arbitrés par l'un des leurs [...]. Rien de grave cependant; pas de quoi expliquer les soucis du jour. [...]. Le ballon sort des limites du terrain, le juge de touche du lieu court le chercher, l'entraîneur valenciennois appelle l'arbitre et lui demande de sanctionner. Le banc d'à côté n'accepte pas et menace : « vous ne ferez pas votre cirque ici »; ça chauffe. Le jeu reprend et les incidents se poursuivent : le meneur de jeu valenciennois répond à une injure d'un spectateur, l'entraîneur *d'Abscon* lève le majeur dans sa direction; ça chauffe. Pendant ce temps, le juge de touche/ramasseur de ballon essuie de cinglantes réflexions, il ne dit rien parce qu'il réalise. Pas loin de deux grammes d'alcool dans le sang selon la formule consacrée. *Dutemple* prend alors l'avantage [...]. On chambre, les locaux insultent l'arbitre, l'entraîneur valenciennois n'accepte pas et saisit le portable. On l'entend très distinctement, il rameute « la galerie », se plaint de devoir supporter un traitement qu'on réserve « aux chiens ». Le quart d'heure passe, « la galerie débarque » [...]. L'entraîneur *d'Abscon* décide de saisir le portable : il appelle sa galerie, c'est-à-dire des agents de la police urbaine. Il est flic ce type, on le dit « cow-boy », « au-dessus ». C'est vrai que son comportement trouble. Nous avons donc deux galeries de plus qu'à l'habitude dans ce stade paisible, autour d'un match plutôt tranquille. C'est surréaliste. La seconde période ne donnera rien : un but supplémentaire fera un compte rond, la galerie valenciennoise ne bronchera pas, l'autre observera. On a mis pied à terre cette fois du côté des services de la Police Urbaine, six agents dont deux femmes. Le match est terminé. Je pars à la rencontre de l'entraîneur/policier, il se méfie comme il m'a vu discuté franchement avec *Mourre* et *Khider* de *Dutemple*. Il répond, ne dit rien de plus, continue d'invectiver le pis-aller : « Quand on

n'est pas capable d'arbitrer on se propose pas. » C'est reparti, dans le vestiaire [...].

Encadré 1. Un match houleux. Notes d'observation en situation.

réalisation d'une sociologie des arbitres, elle n'a cessé d'imprimer mon travail durant la première moitié des enquêtes.

Celle-ci a démarré en 2000 avec un travail mêlant quantification des faits et monographies de clubs pour se terminer cinq ans plus tard par une succession d'observations *in situ*. Tout a commencé par des consultations documentaires. Il fallait exactement chiffrer les faits de violence et, par la même occasion, qualifier la plupart des faits. Un collègue historien et moi avons alors braqué deux banques de données. La première se trouvait au sein des instances régionale et départementale du football, ce que l'on appelle des commissions de discipline. Cinq années d'archives ont été travaillées, qu'il s'agisse des procès-verbaux des séances disciplinaires, des feuilles de matchs renseignées par les arbitres ou des appels formulés par les contrevenants (représentés directement ou indirectement par un ou plusieurs dirigeants). C'est dans ces liasses que se trouvent les traces des faits de violence, des éléments qui autorisent leur repérage sur le territoire ainsi que dans les niveaux de la hiérarchie sportive. C'est par ce biais que nous avons fabriqué un échantillon composé de clubs ayant fréquemment été sanctionnés ou quasiment jamais (en dehors de faits liés au jeu que l'on désigne comme des violences instrumentales). Nous avons ensuite croisé ces résultats avec des consultations d'archives policières, depuis des centres de gendarmerie ou des commissariats de police rattachés aux cités abritant les clubs sanctionnés. Cette étape du travail déterminait la suite des expériences de terrain, notamment le choix des clubs dans lesquels il fallait se rendre pour tester certaines sensibilités (comme l'influence des moyens financiers des clubs sur le nombre de violences, ou des niveaux de jeu).

Mais il n'y avait là rien de rassurant en raison du faible nombre de faits, du caractère aléatoire des endroits concernés et de l'irrégularité des déviations, y compris dans des clubs pouvant être considérés comme problématiques. Bref, à ce stade, la prudence s'imposait et se renforçait même si on tient compte d'un chiffre noir dans l'établissement des violences (tous les matchs ne sont pas arbitrés, certaines situations peuvent être exagérément perçues comme violentes selon la nature des faits, voire l'identité des victimes ou celle des contrevenants...). Nous disposions de chiffres certes, mais ils demeuraient incertains en dépit d'enseignements intéressants. Songeons par exemple à l'augmentation des faits en fonction du niveau des compétitions dans un sens

descendant ou bien encore en fonction des catégories d'âge (la catégorie des seniors est la plus concernée, ce qui, au passage, pose la question du lien entre la pacification des mœurs et la culture sportive). Les monographies qui suivirent devaient ainsi fournir davantage de consistance aux résultats, apporter des suppléments de connaissances à propos du déroulement des faits en partant des découvertes issues de la consultation des archives. De ce point de vue, en effet, les documents archivés n'apportaient qu'une version administrative, parfois bâclée, des processus qui conduisent aux violences. Les résultats des observations par entretien dans les clubs ont ainsi permis de comprendre l'influence positive du contrôle social du groupe sur lui-même, c'est-à-dire la force d'un rapport équilibré entre le groupe d'appartenance et le groupe de référence (Merton, 1997). On a ainsi découvert à quel point des variables présentées officiellement comme discriminantes – je pense au niveau de formation des dirigeants ou au capital économique des clubs – s'avèrent statistiquement moins efficaces que l'ancienneté des entraîneurs et éducateurs au sein d'un même club. Plus encore, en demeurant dans leur club des années durant et en entretenant des relations avec les licenciés en dehors des clubs (au sein d'un groupe scolaire, dans la vie sociale locale, etc.), les dirigeants de clubs modestes et/ou de milieux ruraux parviennent aisément à produire de la conformité par rapport aux normes sportives. Pourtant ces résultats n'ont que partiellement été testés au cours de mes expériences dans les associations, notamment à cause d'une coopération incertaine renseignée plus avant. Je parvenais à mettre certaines variables à jour : je les touchais au cours des entretiens, mais sans jamais parvenir à en préciser justement la portée. Bien sûr je pense avoir amélioré mon gain du terrain au cours des monographies : je ne suis pas resté un martyr incapable de réagir devant cet encombrant mandat donné par des élus indésirables. Mais les choses n'avançaient plus, les discours se répétaient et se remplissaient de stéréotypes, voire de rumeurs constituées par exemple de récits associant tel ou tel club à des lieux où règnerait une insécurité permanente. Il me semblait que chacune de mes visites éloignait mon interlocuteur de ses propres expériences vécues, comme si un autre s'entretenait avec moi. C'est ce qui explique l'extension de l'échantillon à d'autres clubs au cours d'une enquête suivante (qui ne donnera pas davantage de résultats), et la fabrication de deux protocoles différents par la suite.

Le premier a consisté en une succession de rencontres entre trois des catégories d'acteurs présents lors des situations sportives : les dirigeants administratifs, les dirigeants techniques (les entraîneurs) et les arbitres. Il me fallait une organisation d'enquête plus propice à la production de matériaux, un protocole susceptible de « faire parler » sans contraintes, ou du moins sans les contraintes que diffusait ma personne alourdie d'un bien mauvais mandat, des

situations permettant d'accroître la réflexivité des enquêtés (Touraine, 1980). Cela a pris la forme de réunions d'ampleur dans chacun des districts de la ligue régionale étudiée. Soutenu par les élus de ces instances désireux de participer à la lutte contre les violences, je n'ai pas eu de peine à mobiliser les ressources nécessaires et de nombreux bénévoles ont contribué à ces réunions. Sans doute trop d'ailleurs puisque je me suis retrouvé dans l'incapacité d'occuper la place d'enquêteur dans tous les cas (certains regroupements ont mobilisé plus de 100 personnes), ni même de permettre à mes collègues de jouer ce rôle. Il fallait toutefois que les situations se déroulent et, de dépit, nous avons accepté que des conseillers techniques régionaux (CTR) gèrent plusieurs groupes d'enquêtes. Ce fut parfois catastrophique parce que les grilles d'entretien préparées et remises à chacun avaient disparu dans certaines réunions, les CTR leur préférant des discours et des questionnements imprévus. Ainsi, en cherchant à inspirer confiance lorsqu'ils géraient des groupes de dirigeants, certains multipliaient des relances qui avaient pour effet de stigmatiser les arbitres ou bien encore en défendant mécaniquement la cause des bénévoles des clubs. À ce stade des enquêtes, j'avais accumulé des résultats et, par vigilance, j'avais cherché un moyen de les mettre une nouvelle fois à l'épreuve des faits. Mais comment pouvais-je me sentir pleinement satisfait au regard des conditions de certaines enquêtes? Si la norme veut que l'enquêteur soit rassuré en même temps qu'il progresse sur son terrain et combine ses enquêtes, il faut aussi révéler que l'avancement d'un travail empêche les certitudes. Évidemment, cette situation paradoxale motive la poursuite des investigations, notamment en raison d'une posture d'enquête fondée sur un questionnement de recherche progressif. Mais que se passe-t-il lorsque la matière de ce questionnement, c'est-à-dire des éléments de catégorisation, semble fragile aux yeux du chercheur? Que se passe-t-il quand, au lieu de coller au terrain et à ses aspérités, le chercheur se voit à côté, dans le flou et l'incertain, loin des preuves mais dans l'épreuve? Il se passe qu'il décide qu'il est temps d'observer de lui-même les faits, de faire de l'observation la solution.

C'est donc sur le terrain sportif que je me suis ensuite rendu, en essayant de suivre un protocole fait d'observations directes. À ce moment, c'est-à-dire cinq ans après le début de ce travail, notre équipe comptait davantage de membres permanents et il devenait possible de mobiliser ponctuellement les uns et les autres sur certaines enquêtes. Nous avons donc suivi des dizaines de rencontres, à la recherche de situations violentes. En effet, la plupart du temps les rencontres de football ne produisent aucune forme d'hostilité en dehors de celles qui s'immiscent entre adversaires, dans le dos de l'arbitre, à la suite d'un but, voire d'une occasion ratée (au travers d'intimidations verbales et physiques, par exemple). Dans ces cas, les matchs me paraissaient d'une

grande pauvreté, je m'y ennuyais même, et cela indépendamment de ce qui se déroulait sportivement sur le terrain. La note datée du 23 mai 2004 (voir l'Encadré 2) relate d'ailleurs l'un de ces matchs où quasiment rien ne se passe. On y voit cependant les marques de ma présence plus prolongée sur le terrain : je connais tous les joueurs et ils me reconnaissent, je semble habitué aux attitudes qui me surprenaient originellement et j'ai le sentiment du coup de maîtriser davantage les situations observées. Ainsi, tout s'est déroulé comme si la répétition des observations réalisées auprès d'une même équipe avait construit une compétence d'observateur. La répétition entraînant une meilleure connaissance des acteurs, je me sentais plus disponible, capable de saisir davantage de détails et d'informations sans être pris au piège du déroulement des événements (qui empêche de porter un regard panoramique lors des observations, accentuant ainsi la réduction du champ observé). Sans assimiler cette répétition à une présence prolongée sur le terrain, je peux néanmoins comprendre comment elle aménage le terrain de manière à y installer une vigilance accrue : indiscutablement, la connaissance superficielle d'un terrain accentue l'ambiguïté de l'usage d'une attention soutenue.

Cette étape de l'enquête ayant apporté son lot de connaissances à propos des processus qui conduisent aux violences, il a été décidé de passer à la seconde phase des enquêtes. Un collègue et moi avons ainsi cherché à mettre à l'épreuve des faits certaines propriétés des situations violentes en les confrontant à d'autres contextes sportifs : une comparaison a donc été réalisée avec des compétitions de handball et de basket-ball pendant que se poursuivait l'exercice de la monographie auprès d'un nouvel échantillon de clubs de football. La comparaison a donné lieu à de nombreuses hésitations de notre part, notamment en raison de la variété des appareils de sanctions d'une pratique à l'autre, des volumes différenciés de pratiquants et de l'état hétérogène des faits de violence. Il a fallu alors prêter une attention particulière aux significations des désignations repérées dans les discours collectés, comprendre que la place de la violence se distingue d'un monde sportif à l'autre. Ce travail fut pourtant d'un grand intérêt pour comprendre ce qui, dans l'organisation même de la pratique footballistique, constitue un élément central de l'étiologie des violences : chaque match concentre une superposition de cadres d'activités (du joueur, des joueurs, des adversaires, de l'arbitre) plus ou moins étanches et les capacités de distanciation sont inégalement réparties durant l'épreuve sportive. En le découvrant, nous n'avons pas seulement pointé l'importance de l'état de fatigue des acteurs, des enjeux sportifs, des rivalités culturelles et du nombre de licenciés dans une pratique (la démographie sportive vaudrait à elle seule des centaines d'heures de travail si on souhaitait en mesurer les influences); nous avons surtout souligné le rôle primordial, et

Dimanche 23 mai 2004

Ce match, c'est le dernier de la saison. Pour les Valenciennes, pour moi. C'est aussi le plus court de mes déplacements. « Mon » équipe rend visite aux Cambrésiens [...]. C'est la fête chez les Valenciennes. Un bus de la ville a amené une bonne cinquantaine de supporters, un tambour et des trompettes. Comme j'arrive on m'appelle : « Eh le journaliste tu prends des photos aujourd'hui! ». Je salue tout le monde, soit une dizaine d'hommes déjà bien ronds. D'ailleurs *Jean-Claude* liquide une 33 [une bière] en hurlant. Je passe voir l'arbitre, il m'attendait mais je lui dis qu'on règlera nos affaires au repos. Il est d'accord ce grand gaillard. Pas loin de 1,90 m pour un léger quintal. Impressionnant. Un bon arbitrage, quelques dialogues. Un jaune. Il ne s'est rien passé [...]. Tout ça se joue sur le terrain d'honneur. J'ai surpris deux femmes, des bénévoles, raconter que le président avait souhaité faire plaisir en accordant cette faveur. Bien sûr l'entraîneur cambrésien a accepté, tout en reconnaissant que face à *Dutemple* ce ne serait qu'un « cadeau empoisonné » [...]. Joueur pendant plus de 15 ans, natif du *Cambrai* mais débutant dans le sifflet, l'arbitre me raconte un récent match. Difficile. C'est toujours difficile du côté de *Busigny*, dans cette profonde campagne calée entre *Caudry* et *Saint-Quentin* dans l'Aisne. Il n'a jamais arbitré *Dutemple*, il ne connaît rien de ce club et me fait remarquer que le match aller lui a été retiré « deux jours avant ». Curieux n'est-ce pas? Un débutant. Aurait-on eu peur de le voir perdre la face devant l'observateur? On ne le saura pas [...].

Encadré 2. Un match tranquille. Notes d'observation en situation.

inefficace, du tiers arbitral dans les activités de régulation des situations. En disposant du monopole de l'usage de la sanction sur le terrain et en se situant au carrefour des divers cadres, l'arbitre devient l'un des éléments majeurs que le sociologue peut travailler pour saisir la consistance des processus qui amènent aux heurts. C'est cela qui explique pourquoi les enquêtes menées ensuite se sont focalisées sur le groupe des arbitres. Il a été montré que ces acteurs ressemblent à bien des égards aux joueurs en situation, c'est-à-dire qu'ils vivent dans un cadre des plus étanche en dépit d'un statut qui leur impose de s'en détacher au risque de déréguler les rencontres sportives.

Des manifestations d'une attitude défensive

Le fait d'attendre cinq ans avant d'enclencher une observation directe des situations sportives potentiellement violentes pourrait suffire pour illustrer la prudence discutée ici. Si on se souvient en outre du caractère ascendant que j'ai souhaité installer dans ma démarche et de ma volonté de me tenir au plus près

des faits, on peine à comprendre le déroulement des enquêtes. Cette phase de mon travail mérite pourtant d'être examinée parce qu'elle concentre les deux faces de la vigilance, décidée et subie en quelque sorte, ainsi que les formes différenciées d'usage qu'elles induisent.

Deux catégories d'observations *in situ* ont été menées tout au long d'une saison sportive, de l'avant-match jusqu'à l'issue des rencontres et au départ des arbitres (soit une durée moyenne de quatre heures). La première correspond à des compétitions choisies de façon aléatoire, inscrites aux niveaux régional et départemental de la hiérarchie de la ligue du Nord-Pas-de-Calais. La seconde série d'observations a été réalisée autour d'un seul club situé dans la banlieue de Valenciennes, à domicile et à l'extérieur (voir les Encadrés 1 et 2 pour situer le cadre). Je m'appuierai spécialement sur cette catégorie car les enquêtes effectuées au cours de l'aléatoire n'ont presque rien donné. Le club de Valenciennes, le Football Club de Dutemple (FCD), représentait en 2004-2005 ce qui se faisait de plus violent pour nombre d'élus et de dirigeants des clubs amateurs. Unique club régional dont l'équipe première a été sanctionnée de deux rétrogradations pour violences au cours des saisons précédentes, il concentrait la plupart des attributs du lieu à éviter; trois arbitres y avaient été agressés physiquement, comme plusieurs joueurs, de nombreuses menaces et intimidations avaient été signalées, etc. La consultation des archives ayant confirmé les raisons d'un tel statut, j'avais trouvé l'endroit ou plutôt l'équipe à suivre au plus près. Bien que conscient de la rareté des violences potentielles et certain du caractère exagéré des étiquetages, je ne parvenais pas à envisager froidement mes futures observations. Impossible de me défaire de cette idée durant les semaines qui précédèrent ma première rencontre avec l'un des dirigeants. En arrivant sur les lieux, cela se renforçait même à cause des bâtiments défraîchis qui jouxtaient le stade, d'un foyer (*club-house*) et de vestiaires en préfabriqués de récupération, des fenêtres murées aperçues ici ou là. C'est la vigilance qui m'avait amené ici après cinq années d'enquêtes à encercler mon objet, à le travailler statistiquement, à le situer à partir d'entretiens accomplis auprès de licenciés issus de clubs très variés. Est-ce à cause de toute cette préparation que je ne me sentais pas à ma place, trop visible, brillant au milieu de tous ces gamins qui jouaient à l'entrée du stade? J'avais fabriqué de la distance certes (par exemple en me remémorant les exagérations présentes dans plusieurs entretiens, en échangeant avec mon collègue à propos des discours confondant un lieu au club résident, etc.), et il en fallait pour me dégager des stéréotypes, distinguer les catégorisations de violence et différencier la description de la qualification, le récit du témoin direct ou du témoin fantasmé. J'avais avancé progressivement à cause des propriétés de mon objet et de mon rapport familial au monde du football,

j'avais repoussé le moment de la description par prudence et voilà qu'au moment de me tenir au plus près je doutais. En fait, je crois surtout qu'il s'agissait d'un choc culturel vécu, et non pas d'une conséquence désastreuse liée à une approche ethnographique du terrain physique bâclée : ce club ne ressemblait à aucun de ceux que je connaissais sur la base de mon expérience de joueur, ou plutôt devrais-je dire que j'imaginai connaître. On m'a parlé très fort dès le départ en me répétant souvent deux ou trois fois les choses, et à ces moments d'emphase quasiment s'en succédaient d'autres où je n'existais pas lorsque je ne me trouvais pas en interaction avec des locaux : on m'a surnommé presque immédiatement « le policier » (le pseudonymat m'a semblé constituer une règle de vie en ces lieux). Le premier dimanche s'est déroulé ainsi tandis que j'avais négocié ma présence derrière le banc des dirigeants valenciennois. Ce jour-là je n'ai rien vu, ma note de terrain rédigée le soir même ne contenait que la traduction de mes émotions, de ma surprise.

Le dimanche suivant un autre match m'attendait. Je savais bien que mes premières impressions allaient évoluer, que je me débrouillerais pour quitter mes doutes et surtout m'émanciper de ma différence. J'aurais sans doute raté ces objectifs si je m'étais comporté comme lors de mon entrée dans les clubs quelques années plus tôt, c'est-à-dire en me faisant « l'otage d'un engagement de confiance réciproque » (Bizeul, 2003, p. 47) grâce à la divulgation de mon passé de joueur par exemple. Je n'ai pas agi de la sorte. J'ai passé du temps, c'est-à-dire des dimanches entiers avant et après le match et jusqu'à la moitié de la saison, à raconter mes enquêtes dans les clubs et qui j'étais auprès des principaux dirigeants du FCD. Je vivais par ailleurs le match en compagnie d'une espèce de soigneur, sur le banc, à côté des remplaçants, près du terrain, à quelques mètres seulement de la plupart des interactions mêlant les joueurs et l'arbitre. Mon occupation ne correspondait donc en rien à ce que j'avais prévu : je n'observais pas les situations et bien des tensions sur le terrain m'échappaient principalement à cause des discussions que je menais avec tel ou tel spectateur ou dirigeant. Et pourtant cette attitude, prudente et subie en quelque sorte, m'a beaucoup apporté, s'apparentant à une forme d'imprégnation (Olivier De Sardan, 1995). C'est là, de façon indirecte et implicite, que j'ai appris à connaître les joueurs et leurs histoires. Personnelles, sportives et footballistiques. Avec les arbitres. Avec les sanctions. C'est là aussi que j'ai compris combien il me fallait travailler davantage le corps arbitral, ses interactions avec les joueurs, parce que la plupart des tensions auxquelles j'ai assisté relevait de la place centrale qu'occupe l'arbitre. Mais cela je le dois aussi à la posture situationnelle qui aura été la mienne pour décrire les violences, confirmant ainsi combien les théorisations restent dépendantes des méthodes d'enquêtes même quand l'objet est insaisissable

(Lavergne & Perdoncin, 2010). Le fait est que j'en suis arrivé là à cause du double mouvement qu'induit la vigilance telle qu'elle se présente dans cet article : subie, elle m'a conduit à la prudence et à me préoccuper de l'environnement des rencontres à observer et à m'en imprégner, ce qui, en retour, a conditionné l'adoption d'une vigilance décidée me contraignant à me focaliser sur la place du tiers arbitral dans les interactions. En définitive, c'est bien mon attitude défensive qui m'a permis d'améliorer, certes au bout de plusieurs années d'enquêtes, mon travail d'observation en le faisant passer de diffus à analytique (Chapoulie, 2000).

Conclusion

Plusieurs points restent à discuter au terme de cet examen. Premièrement, à qui peut bien servir une telle version du fait d'enquêter? Je pense qu'elle peut s'avérer utile aux étudiants. Dans nos facultés, du moins celles que je crois connaître pour en discuter avec plusieurs de mes collègues de la filière des sciences et techniques des activités physiques et sportives, on donne souvent une version unifiée et angélique de l'activité du sociologue sur le terrain auprès des étudiants. On vante les plaisirs du terrain, on parle d'authenticité, d'autonomie, sans jamais se départir du fait que cela produit des connaissances. Je pense qu'en agissant de la sorte on produit un leurre, un tour de passe-passe en quelque sorte. Il en ressort que les étudiants entrent sur le terrain la fleur au fusil, sans « se prendre la tête », même si j'ai conscience qu'agir ainsi facilite le démarrage d'une socialisation à la recherche à moins que cela ne soit un stratagème destiné à draguer des apprentis devenus si rares. Cela crée en outre une forme d'illusion, ou plutôt de négligence, justement parce qu'on ne fait pas suffisamment mention des précautions et de l'attention soutenue qu'exige un travail d'enquête prétendant coller aux aspérités du terrain. Je me souviens avoir été victime de cela moi aussi quand j'ai étudié les jeux d'argent et de hasard, ou bien encore la gallomachie. J'allais et venais dans les troquets pour rencontrer et observer des joueurs, dans les gallodromes et les fermes pour côtoyer des éleveurs de coqs. Je maintenais ma présence sur le terrain pour collecter des données, c'est-à-dire le plus souvent les significations que les acteurs associaient à leurs activités, et je terminais le travail en les ordonnant peu ou prou. J'aimerais que cet article dise aussi à sa manière que le terrain reste une épreuve qui implique des capacités d'adaptation, d'ajustement et d'engagement parfois (Demazière, Horn, & Zune, 2011).

Deuxièmement, en quoi cet article améliore-t-il l'exercice de la démarche ethnographique? Si j'ose poser cette question ambitieuse, c'est d'abord parce que je m'y projette. Pour déstabilisant qu'il soit ce retour réflexif a accentué certains de mes défauts, notamment celui qui me positionne la

plupart du temps sur la défensive. Bien sûr je ne changerai pas fondamentalement ma pratique, néanmoins je crois pouvoir dire qu'il ne faut pas abuser de prudence quand on enquête, y compris au cours d'un travail où la présence prolongée sur un même terrain reste impossible. Concrètement cela signifie qu'il ne faut pas craindre d'accéder plus rapidement aux situations. L'éloignement n'offre pas toutes les garanties de réussite d'une attention accrue, par exemple quand on veut faire parler les statistiques pour théoriser ou bien encore quand il s'agit d'objectiver des occurrences, des irrégularités ou des corrélations. Après tout, une démarche ethnographique pousse forcément le chercheur à se demander de quoi ses cas sont le cas, mais cela ne signifie pas pour autant que ses enquêtes n'apportent rien étant entendu que les théories locales sont aussi heuristiques pour peu qu'on questionne les singularités des situations observées (Hamidi, 2012). Pour ce qui me concerne, je crois surtout à l'influence négative de ma posture de départ intégrant les deux faces de la vigilance. Ainsi, en voulant faire du questionnement progressif et de l'éloignement des situations le moteur de mon travail, je me suis obligé à produire une quantité conséquente de matériaux et de résultats qu'il me fallait, par la suite, de nouveau mettre à l'épreuve des faits. J'ai sans doute consacré trop de temps et d'énergie dans cette entreprise ce qui, en retour, a réduit le périmètre de mes enquêtes *in situ*. C'est ici que l'usage de la prudence risque de devenir démesuré. Mais pourquoi? Parce que vous n'avez pas suffisamment confiance en vos résultats, dans votre protocole, et qu'il y a une incapacité à se convaincre de la certification des résultats. Mais d'où viennent ces doutes sinon de l'absence d'une présence prolongée sur un seul et même terrain, comme j'ai pu le laisser entendre? Et comment les éviter lorsque toute une démarche s'inscrit dans une version ascendante de l'enquête et repose sur des études de cas qu'il fallait pouvoir au préalable repérer?

On regrette parfois de ne pas avoir à seulement mettre telle ou telle théorie à l'épreuve des faits quand on enquête ou de ne pas travailler un objet moins insaisissable rendant réalisable une démarche de recherche plus intensive. Je pense toutefois être parvenu à comprendre certaines choses dans ce travail : j'ai obtenu des résultats, notamment à propos de l'influence du contrôle social relativisant ainsi l'usage excessif de la répression dans le contexte sportif. J'ai montré également les effets pervers associés à une segmentation incontrôlée des rôles dans la pratique, qu'il s'agisse des joueurs, mais surtout des dirigeants et des arbitres, car ces figures peuvent plus facilement être régulées comme corps. Enfin et évidemment, une prudence exagérée a un coût. Je paie très cher mon manque de systématisation dans la conduite de nombreux entretiens, et cela se manifeste à travers l'accumulation de stéréotypes et de paroles incertaines dans mon sac de matériaux (comme

celles qui assimilent les pratiquants d'origine nord-africaine aux licenciés potentiellement, et effectivement, violents). Pourtant, sur le terrain, les conséquences fâcheuses de cette prudence ne m'ont finalement pas vraiment handicapé, je veux dire pour ce qui concerne la nature des relations que j'entretiens encore avec quelques-uns des enquêtés du côté de Valenciennes Dutemple. J'y suis aujourd'hui accepté et bien accueilli lorsque je m'y rends occasionnellement. Peut-être parce que depuis le démarrage de mes observations, la vétusté des infrastructures a laissé la place à des équipements neufs et entretenus, comme si mon travail dénonçant la stigmatisation et la précarité de ce club avait contribué aux financements (municipaux, régionaux, etc.) en sa faveur.

À l'arrivée de cette réflexion, une ultime interrogation doit être posée. Elle concerne la relation qui unit peut-être le rapport étroit du chercheur à un monde social et l'usage qu'il peut faire de la prudence lorsqu'il décide d'en faire un terrain d'enquêtes. La course à la mesure, qu'elle soit contrôlée ou incontrôlée, ne correspond-elle pas à un moyen de trouver une forme de neutralité au demeurant impossible (Jounin, 2009)? Cette question anodine mériterait d'être travaillée parce que, en sociologie du sport, il est bien rare de voir un chercheur arpenter un autre terrain que celui de sa passion.

Notes

¹ Le *hooliganisme* désigne l'ensemble des pratiques violentes des supporters de football présents, pour l'essentiel, dans les stades où évoluent les équipes de professionnels. Ces violences peuvent être commises dans les tribunes, aux abords des stades, lors des déplacements des groupes qui « soutiennent » leur équipe, etc.

² Le tacle consiste en une glissade, au ras du sol, permettant de récupérer le ballon (dans les pieds d'un adversaire, dans une zone libre du terrain, etc.). Il arrive que le tacle soit sanctionné par l'arbitre lorsque les deux pieds sont décollés du sol, lorsque le mouvement s'opère dans le dos de l'adversaire possédant le ballon, etc.

³ Les supporters *ultras*, comme les *hooligans*, se constituent en groupe(s) dont la reconnaissance par les clubs est variable. Ils se distinguent la plupart du temps des supporters officiels, adoptent un mode d'engagement mêlant des pratiques hérités d'Italie.

Références

- Bizeul, D. (1999). Faire avec les déconvenues. Une enquête en milieu nomade. *Sociétés contemporaines*, 33-34, 111-137.
- Bizeul, D. (2003). *Avec ceux du FN. Un sociologue au front national*. Paris : La Découverte.
- Boudon, R. (1992). *L'art de se persuader. Des idées douteuses, fragiles ou fausses*. Paris : Fayard.
- Bourgois, P. (2001). *En quête de respect. Le crack à New York*. Paris : Seuil.
- Chapoulie, J.- M. (2000). Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie. *Sociétés contemporaines*, 40, 5-27.
- Demazière, D., Horn, F., & Zune, M. (2011). Ethnographie de terrain et relation d'enquête. Observer les communautés de logiciels libres. *Sociologie*, 2(2), 165-183.
- Elias, N., & Dunning, E. (1986). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris : Fayard.
- Grafmeyer, Y., & Joseph, I. (1990). *L'école de Chicago*. Paris : Aubier.
- Hamidi, C. (2012). De quoi un cas est-il le cas? Penser les cas limites. *Politix*, 4(100), 85-98.
- Hugues, E. C. (1996). *Le regard sociologique. Essais choisis*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Jounin, N. (2009). *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*. Paris : La Découverte.
- Laplantine, F. (2000). *La description ethnographique*. Paris : Nathan.
- Lavergne, C., & Perdoncin, A. (2010). Éditorial. La violence à l'épreuve de la description. *Tracé*, 19(2), 5-25. Repéré à <http://traces.revues.org/4878>
- Masclat, O. (2003). *La gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*. Paris : La Dispute.
- Mauss, M. (2002). *Manuel d'ethnographie*. Paris : Payot.
- Merton, R. K. (1997). *Eléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris : Armand Colin.
- Nuytens, W. (2011). *L'épreuve du terrain. Violences des tribunes, violences des stades*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

- Nuytens, W. (Éd.). (2012). *L'efficiencia dans l'agir éducatif: les cas de la violence dans le football amateur et de l'éducation physique et sportive* [Rapport de recherche]. Nord-Pas-de-Calais : ARCIR/Conseil régional du Nord-Pas-de-Calais/France.
- Nuytens, W., Penin, N., Sallé, L., Hidri, O., Chovaux, O., & Terfous, F. (2010). *Plus près des faits, plus près des gestes. Enquêtes dans l'arbitrage et retour sur trois ligues*. [Rapport de recherche]. Fédération Française de Football.
- Olivier De Sardan, J.- P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête, 1*, 71-109.
- Rénahy, N. (2005). *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris : La Découverte.
- Schwartz, O. (2002). *Le monde privé des ouvriers*. Paris : Presses universitaires de France.
- Touraine, A. (1980). *La prophétie antinucléaire*. Paris : Seuil.

Williams Nuytens est professeur à l'Université d'Artois. Après une thèse de sociologie consacrée aux supporters de football et réalisée sous la direction de Jean-Pierre Lavaud, il développe des recherches à propos des violences commises dans le sport des amateurs. Il les systématisera dans une habilitation à diriger des recherches placée sous la responsabilité de Didier Demazière. Ses travaux actuels questionnent les processus de régulation des déviances et des normes.

Itinéraire ethnographique d'une doctorante : dialogue autour de la (dé)construction de l'objet de recherche

Marjorie Vidal, Doctorante

Université de Montréal

Joëlle Morrissette, Ph.D.

Université de Montréal

Résumé

Cet article rend compte des manières dont la vigilance ethnographique a permis de composer avec les obstacles qu'une doctorante – ethnographe en herbe – a rencontrés dans la construction de son objet de recherche. La réflexion proposée ici s'appuie ainsi sur sa recherche doctorale qui porte sur les processus relationnels mobilisés par des élèves de milieux défavorisés pour « s'en sortir ». La trame narrative prend la forme d'une conversation entre la doctorante et sa codirectrice et permet de retracer les différentes épreuves, hésitations et négociations qui se sont soldées en transformations successives de l'objet ethnographique. Nous montrerons ainsi qu'au fil de rencontres, la vigilance ethnographique permet de se détacher des cadres formels prescrits, théoriques et méthodologiques, et d'exploiter les contraintes du terrain en ressources au profit de la construction ancrée de l'objet.

Mots clés

PERSPECTIVE INTERACTIONNISTE, ETHNOGRAPHIE, RÉSEAU MUTUEL D'INFLUENCES, CONSTRUCTION PROGRESSIVE DE L'OBJET

Introduction

En quoi la vigilance ethnographique permet-elle de négocier les obstacles que l'ethnographe rencontre dans la construction de son objet de recherche? Pour répondre à cette question, nous proposons dans cet article une « incursion ethnographique » qui prend la forme d'une randonnée sans boussole, remplie de pertes de sens épistémologiques, de glissements de terrain théoriques, d'impasses et de bifurcations méthodologiques. Pourtant, nous prétendons que c'est au contact de ces « aspérités » que s'affine la vigilance de

l'ethnologue. L'objectif de cet article est donc de théoriser ces phénomènes ou processus qui participent de la définition de l'objet ethnographique à partir de l'éclairage de la notion de vigilance. La définition de la vigilance que nous proposons correspond donc à cette idée d'itinéraire chaotique en terre inconnue. Elle se manifeste quand l'ethnologue rencontre des embûches sur son terrain et lui permet d'appréhender les obstacles non plus comme des contraintes, mais comme des ressources qui vont transformer successivement l'objet de recherche. Confronté à ces difficultés, l'ethnologue vigilant doit accepter de perdre le nord pour mieux se réorienter et redéfinir ses perspectives théoriques et méthodologiques.

Les différentes étapes de cet itinéraire ethnographique sont illustrées à partir d'une recherche doctorale (Vidal, en cours), dont la démarche repose sur une ethnographie scolaire qui a débuté en 2009 et a duré trois ans. Elle s'est déroulée dans une école secondaire d'un quartier de Montréal à forte concentration multiethnique et recouvre plusieurs méthodes de collecte : analyse de documents officiels, observation participante, questionnaires, entretiens et analyses de groupe. Les participants sont des élèves âgés de 13 à 17 ans. L'hypothèse de départ de cette recherche est une idée relativement répandue, notamment en milieu « défavorisé »¹ : l'idée que les relations sociales « comptent », c'est-à-dire qu'elles peuvent jouer un rôle compensatoire et permettre à certains élèves d'accéder à des ressources dont ils sont initialement dépourvus.

L'école permet à l'élève d'entrer en relation avec différents acteurs (enseignants, professionnels, administrateurs) qui peuvent l'aider quand il rencontre des difficultés dans son parcours éducatif. Or, certains élèves ne semblent pas mobiliser ces relations de la manière prévue par l'école. Cette recherche vise donc à mettre à jour les processus relationnels que les élèves mobilisent pour « s'en sortir » au cours de leur trajectoire d'élève. Nous privilégions en effet l'idée de « s'en sortir » qui dépasse la notion de réussite scolaire, car celle-ci est restreinte à la perspective normative de l'institution, à l'idée de performance scolaire (nous y revenons dans la section *Déviations*, lorsque nous abordons la rencontre avec les acteurs du terrain). Cette ethnographie est adossée à une perspective interactionniste (Morrisette, Guignon, & Demazière, 2011); elle appréhende le fait de « s'en sortir » comme le résultat de multiples interactions entre l'élève et son environnement social.

Cet itinéraire s'ouvre sur une rencontre : les chemins d'une doctorante et d'une professeure se croisent autour de ce qui deviendra vite une préoccupation commune, soit les méthodes qualitatives en général et l'ethnographie en particulier. La définition de la vigilance que nous proposons

est ainsi étroitement liée à cette idée de rencontre. Elle s'inspire en particulier des travaux d'Howard Becker en ce que nous appréhendons cette notion à partir des interactions et des réseaux d'influences mutuelles. C'est à l'instar de Chapoulie (2001) que nous conduisons l'argumentation dans cet article. Cet auteur retrace l'histoire de la tradition de Chicago à partir des influences entre professeurs et étudiants au département de sociologie de l'Université de Chicago, rejetant ainsi l'idée d'une école de pensée unique autour d'un certain cadre théorique.

Pour remonter la trame de ces interactions (Demazière, 2008; Morrissette, Guignon, & Demazière, 2011) – et des errances ethnographiques –, nous choisissons une présentation sur le mode de la discussion. Fortin et Houssa (2012) ont déjà eu recours à ce type de trame narrative à travers une fiction en quatre actes sur des questions d'ordre théorique relatives à l'ethnographie. Dans une visée de théorisation progressive de l'objet de recherche qui s'appuie davantage sur la confrontation avec le terrain, le présent article propose plutôt de reconstituer *a posteriori* les principaux échanges entre la doctorante et la professeure qui ont porté sur les obstacles et errances ethnographiques. Il vise à théoriser les phénomènes qui ont affecté progressivement l'objet de recherche. À travers cette argumentation duale, nous donnons à voir notre conceptualisation de l'idée de vigilance en reconstituant ses différentes expressions : nous mettons ainsi en évidence les obstacles théoriques et empiriques ainsi que la manière dont l'argumentation duale a permis de les négocier. De fait, de nouvelles perspectives ont émergé au fur et à mesure. Elles se sont modifiées au contact du terrain et se sont traduites en transformations successives de l'objet de recherche. Et, parallèlement, le fait que l'objet se transforme a consolidé de nouvelles perspectives.

Le plan de l'argumentation suit la courbe de l'itinéraire. Aussi, après avoir problématisé la difficulté de développer la vigilance pour tout doctorant, nous proposons au lecteur de s'attarder sur trois des grandes étapes qui correspondent en fait à trois rencontres et transformations successives qui ont affecté l'objet de recherche. Nous concluons enfin sur la façon dont ces différentes rencontres permettent une construction théorique de la notion de vigilance.

Problématique : de la difficulté à développer la vigilance pour une ethnographe en herbe

Il existe pour tout ethnographe en herbe deux temps² : le temps de l'institution, qui correspond au temps des unités de rattachement universitaire qui encadrent le cheminement doctoral, et le temps de l'ethnographie, qui est le temps du terrain. Or ces deux temps, réunis dans une même démarche ethnographique, ne

procèdent pas de la même logique et tendent à être contradictoires, ce qui vient complexifier la démarche d'un étudiant au doctorat. C'est ce que nous proposons de discuter dans la partie suivante.

Le temps de l'institution

Marjorie : Quand j'ai commencé mon doctorat en 2009, j'ai rapidement compris que l'étudiant au doctorat en sciences de l'éducation au Québec doit être efficace et surtout efficient : il doit produire en fonction d'un cadre institutionnel et d'un cheminement qui lui est imposé dès son entrée dans les cycles supérieurs. De fait, il dispose d'un temps limité (deux ans) à travers lequel il doit passer par des étapes obligatoires et ordonnées (cours et séminaires), sanctionnées par des examens convenus par chacun des départements. Ces différentes étapes constituent l'avancement des chapitres et correspondent d'ailleurs à la structure classique de la présentation d'une thèse doctorale (la recension des écrits sur le domaine et sur l'objet; le cadre théorique; la méthodologie; l'analyse des données; l'interprétation des résultats). De nombreux enjeux économiques permettent d'expliquer cet encadrement strict de la gestion du temps. En outre, le système de bourses mis en place aux cycles d'enseignement supérieur encourage un cheminement rapide, qui ne s'étire pas. Il impose un certain rythme scolaire indépendamment des contextes des étudiants. À titre d'exemple, je reproduis dans le Tableau 1 un extrait d'échéancier que j'ai fourni, conformément aux exigences administratives, à la Faculté des études supérieures et postdoctorales (FESP) en 2011 dans le cadre d'un concours pour les bourses d'excellence.

Joëlle : Comme on peut le voir à travers ton échéancier, les exigences académiques se succèdent dans le cheminement de l'étudiant au doctorat et ces balises, qui circonscrivent dans le temps la collecte des données, exigent une productivité constante. Les contingences universitaires standardisent une certaine conception du temps qui doit être exploité selon les différentes exigences des unités académiques et optimisé en référence à un parcours standard d'un étudiant au doctorat (quatre ans). De fait, ces contingences s'accommodent mal de temps perdu et la période d'immersion de l'ethnographe se retrouve souvent réduite à la portion congrue : de septembre à décembre, si l'on tient compte de ton échéancier. D'ailleurs, cet échéancier sur lequel nous sommes revenues à plusieurs reprises et que l'on qualifiait d'« engrenage contraignant », il semble que tu ne l'aies finalement pas respecté...

Marjorie : C'est vrai, de nombreux obstacles administratifs se sont dressés sur ma trajectoire et ont affecté les échéances de manière substantielle, de sorte qu'ils ont quelque peu allongé le calendrier. Tu dois probablement te rappeler les difficultés rencontrées lors de la réalisation du dossier pour le

Tableau 1
Échéancier (FESP, 2011)

09/09-12/09	Définition de l'objet d'étude Choix du directeur de thèse Sélection de la documentation	<u>Objectifs du cours</u> ETA 7001
01/10-04/10	Maîtrise des concepts, approches, modèles théoriques. Formulation des questions préliminaires et des objectifs	ETA 7002
05/10	<i>Examen de synthèse</i>	
09/10-12/10	Rédaction de la partie cadre théorique avec commentaires	ETA 7000
01/11-04/11	Reprise et correction de la partie cadre théorique Choix et conception de la méthode de collecte de données	ETA 7000 ETA 6507
05/11	<i>Rédaction et dépôt du certificat d'éthique</i>	
06/11-08/11	Recherches du terrain et prises de contact avec les gens du milieu Sélection des participants Approbation des parents d'élèves	
09/11-12/11	Collecte de données	
01/12-03/12	Analyse des données	
05/12-08/12	Rédaction et dépôt de la thèse	
	<i>Soutenance</i>	

Comité d'éthique, qui est devenue un véritable parcours du combattant puisque la forme institutionnelle des documents éthiques (lettres de consentement des parents d'élèves mineurs, de présentation du projet) a rebuté la majorité des parents dont il me fallait obtenir le consentement. Je rappelle ici que mon ethnographie s'est déroulée dans une école secondaire de milieu « défavorisé » et à forte concentration multiethnique. Plusieurs parents étaient analphabètes, ne parlaient pas bien le français, n'étaient pas en règle avec leur visa de séjour au Canada ou enfin ne comprenaient pas ce qu'on attendait d'eux et de leurs enfants. Coulon (1997) dirait qu'ils faisaient l'expérience de l'« étrangeté culturelle ».

Cette différence de culture entre la rigidité, les balises du milieu universitaire et la souplesse induite par mon terrain de recherche est le premier obstacle qu'il m'a fallu franchir pour avoir le droit d'interviewer les participants. Becker (2011) y fait écho quand il met l'accent sur les obstacles administratifs auxquels se heurtent les chercheurs. Il critique notamment

l'institutionnalisation des règles d'éthique et la normalisation des exigences institutionnelles que l'étudiant finit par appréhender comme un passage obligatoire dans sa scolarité. Dans mon cas et en dépit de ces exigences administratives, le Comité d'éthique s'est montré conciliant et a finalement accepté d'autres modes de validation plus appropriés. J'ai ainsi pu valider les questionnaires par téléphone avec les parents en présence de l'élève, d'un adulte et parfois d'un traducteur.

Joëlle : Cause ou conséquence de ces exigences administratives strictes de l'université que, pour certaines, tu as détaillées, la culture ethnographique n'est pas très développée en sciences de l'éducation au Québec, contrairement à certaines disciplines comme l'anthropologie ou la sociologie qui ne remettent en question ni son intérêt ni sa rigueur méthodologique. Dans le domaine de l'éducation, on est encore confronté à une certaine forme de méconnaissance quant à la contribution de l'ethnographie et à de nombreuses réticences concernant sa mise en œuvre. Les apports de l'ethnographie au corpus de la recherche scientifique contemporaine sont pourtant indéniables : elle a notamment permis de renouveler les interprétations et de comprendre des problématiques actuelles complexes et confère une place privilégiée aux acteurs sociaux. Déjà en 1987, Derouet et Henriot évoquaient la pertinence d'instruments de connaissances à échelle d'action des acteurs sociaux. Cette même voie est empruntée par Woods (1990) dans son *Ethnographie de l'école* lorsqu'il analyse comment les enseignants comprennent et construisent leurs pratiques dans l'interaction.

Marjorie : Je me souviens de la présentation d'un invité dans ton cours : sans remettre en cause la fécondité de la démarche ethnographique, Poupart (2011)³ avait expliqué ses réticences à laisser partir ses étudiants sur leur terrain sans préparation au préalable. Ces réticences, je les ai souvent ressenties chez d'autres chercheurs. Elles seraient peut-être attribuables au fait que l'ethnographie réclame un encadrement exigeant et appelle une certaine capacité à pouvoir vivre avec l'incertitude du parcours. Pour certains, ce choix méthodologique est chronophage, une « mode de hippie ». Pour d'autres, l'induction de la démarche reviendrait à rejeter le corpus théorique déjà existant. Bref, pour reprendre une expression de Vienne (2005), l'ethnographie « fait peur ».

Le temps de l'ethnographie

Joëlle : De fait, cette rationalisation du temps et ce cadrage universitaire strict vont à l'encontre de la démarche ethnographique qui vit mal les restrictions temporelles à horizon prédéfini. Comme nous tendons à le démontrer, les errances et errements sont primordiaux pour développer la vigilance et la

réflexivité méthodologiques de l'étudiant. Ainsi, ce temps perdu du point de vue de la rentabilité institutionnelle, cette étape de créativité non instrumentalisée, bref ce que l'on peut appeler le temps ethnographique a été nécessaire pour que tu puisses développer ta « sensibilité au terrain » (Becker, 1982/2006). Et c'est cette sensibilité qui va permettre à l'ethnographe d'être attentif aux « impondérables de la vie authentique », dirait Malinowski (1922, pp. 75-76).

Marjorie : Aujourd'hui, je me rends compte de la fécondité de cette période, de ce temps perdu à traîner çà et là dans les couloirs de l'école au cours de mes observations, à approcher les acteurs de mon terrain de recherche, à apprivoiser le contexte et m'imprégner des lieux. J'étais, pour reprendre la métaphore de Soukup (2012), « l'ethnographe-flâneur » de Baudelaire et Walter Benjamin. Et c'est notamment au cours de cette flânerie, en partie orchestrée, que se sont révélées les prémices de ma recherche. Dans mes pérégrinations, je retrouvais une idée de manière relativement répandue : les relations sociales comptent, c'est-à-dire qu'elles peuvent jouer un rôle compensatoire et favoriser la réussite des élèves qui présentent des conditions initiales défavorables.

Je me souviens avoir plusieurs fois parlé avec toi du fait que quand on commence une ethnographie, c'est comme si le regard n'était pas « armé », c'est-à-dire pas instruit théoriquement. Parallèlement à mon terrain, il a donc fallu que je développe une connaissance générale des écrits sur les inégalités sociales et scolaires. Je me suis donc intéressée aux différents courants théoriques qui permettent d'appréhender ce phénomène, des approches déterministes comme celles des fonctionnalistes (Parsons, 1959) ou des marxistes (Baudelot & Establet, 1971) et des structuralistes (Bourdieu & Passeron, 1970), jusqu'aux approches qui ciblent davantage l'individu et son pouvoir d'action comme l'individualisme méthodologique (Boudon, 1973) et l'interactionnisme symbolique (Barakett & Cleghorn 2008). Je retrouvais également cette idée des relations compensatoires chez certains canons du domaine tels que Zhang, DeBlois, Kamanzi et Deniger (2008) qui soulignent l'importance des relations sociales dans la réussite des élèves de milieux défavorisés.

Joëlle : Et cette connaissance *a priori* n'a pas formaté ton objet de recherche. Sans pour autant tomber dans une démarche d'induction pure, la *tabula rasa* préconisée par Glaser et Strauss (1967) où tout part du terrain, l'ethnographe jongle effectivement en permanence avec la théorie et ce qu'il découvre sur le terrain. Comme le souligne Blumer (1969), les concepts se construisent et se transforment progressivement, avec le temps; ils sont susceptibles d'être modifiés dans l'acte de recherche, car inscrits dans des processus qui les font évoluer. L'instruction théorique doit donc passer par une

théorisation progressive de l'objet sur le terrain; l'ethnographe a beau échafauder des objets de recherche, plusieurs d'entre eux seront invalidés par le terrain (Tillard, 2011). La théorie ne doit pas verrouiller les choix méthodologiques par avance et l'ethnographe a avantage à garder une ouverture pour la redéfinition de son objet de recherche. Ici, la vigilance est primordiale et requiert d'être attentive à des changements infinitésimaux. C'est ainsi que ton objet de recherche a subi dans le temps plusieurs modifications.

Appel à la vigilance sur la route ethnographique

En conclusion de cette première partie, nous proposons un premier pas vers notre acception théorique de la vigilance. Celle-ci s'acquiert et s'aiguise donc au fil du temps, avec l'immersion, au contact du terrain (mais sans négliger les lectures), donc en « vivant » son ethnographie. En dépit des obstacles, cette vigilance s'est particulièrement manifestée – jusqu'à devenir une nécessité – lors des moments critiques et a été rendue possible grâce à différentes rencontres qui ont jalonné le cheminement doctoral. Comme nous l'avons déjà dit, la définition de la vigilance que nous proposons dans cet article est étroitement liée à ces rencontres et à l'idée de réseaux mutuels d'influence (Becker, 1982/2006). La vigilance, c'est donc se balader – et accepter de « se faire balader » –, mais c'est également savoir remettre en question les *a priori* sur l'objet pour pouvoir intégrer de nouvelles perspectives. C'est ce que nous développons dans la partie suivante.

Les rencontres

Nous proposons une discussion autour de trois grandes étapes de ce parcours un peu chaotique qui correspondent à trois rencontres qui ont affecté le processus de définition de l'objet de recherche par l'intégration de nouvelles perspectives épistémologiques/théoriques et méthodologiques. Les trois plus marquantes sont retenues : la première est la rencontre avec une des auteures de cet article – qui allait devenir la codirectrice de recherche –, qui s'est traduite par une transformation de l'objet théorique; la deuxième est la rencontre avec les acteurs du terrain, qui a entraîné une modification de l'objet empirique; la troisième est la rencontre avec soi-même (en tant qu'ethnographe) et avec les participants de la recherche, qui a conduit à une distanciation par rapport au scénario méthodologique initial.

Dans la prolongation de la métaphore filée, chaque partie se présente de la même manière : la section *À rebrousse-chemin* conduit vers les obstacles théoriques et empiriques qui se sont dressés sur le parcours de l'étudiante, tandis que *L'Aire de repos et de réflexion* restitue les échanges entre la doctorante et la professeure qui ont permis de négocier ces obstacles. La *Déviaton* retrace l'exploitation des nouvelles perspectives qui se sont traduites *in fine* en

transformations successives de l'objet de recherche. Enfin, *L'Appel à la vigilance sur la route ethnographique* reprend le propos sous l'éclairage de la vigilance.

La rencontre avec la codirectrice

En cours de route, la doctorante est partie suivre, par curiosité et un peu par hasard, un cours de méthodologies qualitatives donné par la coauteure de cet article (ETA6507, *Démarches d'investigation des pratiques*), devenue par la suite codirectrice de ses études. Leur rencontre est le premier jalon du parcours de l'ethnographe en devenir. Cette rencontre s'est soldée par un bouleversement de perspectives théoriques qui a affecté l'objet de recherche initial (les relations sociales) jusqu'à ce qu'il se modifie (les processus relationnels).

À rebrousse-chemin

Marjorie : Quand j'ai commencé ton cours, je portais un regard naïf sur mon terrain en accord avec la démarche qu'on m'avait jusqu'alors enseignée dans mes autres cours universitaires. Ma grille de lecture était préstructurée, c'est-à-dire que mon objet de recherche initial (les relations sociales) était déjà formaté en fonction des grandes catégories issues de travaux de recherche. Dans cette optique, et en conformité avec un parcours professionnel plus économique et statistique, mes perspectives épistémologiques s'ancraient dans une approche quantitative et hypothético-déductive. J'envisageais de « tester » une hypothèse préétablie : les liens entre les relations sociales (variables dépendantes) et la réussite scolaire (variable indépendante). J'avais pour objectif de mesurer l'importance de certaines relations sociales dans la réussite (scolaire) des élèves, notamment à partir de questionnaires sur les réseaux sociaux. À cette époque, j'appréhendais l'ethnographie comme un prétexte, une étape préliminaire à ma collecte pour pouvoir approcher les élèves. Le concept de capital social me permettait de catégoriser les relations entre les différents acteurs, à savoir les parents, l'école et la communauté. Yan (1999), Dika et Singh (2002) ou encore Coleman (1988), des auteurs-clés du domaine, font état d'une liste de relations entre les différents acteurs, certaines plus significatives que d'autres. Je m'apprêtais donc à valider ou infirmer ces différentes relations causales dans le cadre de ma propre recherche.

Joëlle : Je me souviens qu'au tout début du cours, tu pensais qu'il n'y avait qu'une seule manière de faire la recherche; je m'étais alors donné pour mission d'ébranler un peu tes certitudes! Dans mon cours, tu t'es ouverte à d'autres perspectives, découvrant tout un pan de la recherche que tu ne connaissais pas jusque-là : l'apport des méthodes qualitatives et leur versant interprétatif. En levant le voile sur cette autre façon de poser les problèmes de recherche, ce cours a, d'une certaine manière, renversé tes perspectives

épistémologiques et, alors que tu arpentais ton terrain, tu t'es progressivement rendu compte des limites de ton cadre théorique (le capital social) pour appréhender ton objet, les relations sociales. Mais cette transformation n'a pas été radicale et je me souviens avoir semé sur ton parcours ce qu'un professeur – membre de mon propre comité de thèse il y a quelques années – appelait des « petits obstacles sympathiques », c'est-à-dire des embûches qui obligent à se questionner, à développer une réflexivité critique sur le processus de production de connaissances. Au fil des séances, je t'ai ainsi vue t'interroger, être déstabilisée, interpellée, etc.

Aire de repos et de réflexion

Marjorie : En effet, à mesure que j'intégrais des nouvelles perspectives épistémologiques/théoriques proposées, j'avais un peu l'impression que mon projet me conduisait à « faire entrer des carrés dans des ronds », si je puis dire, ou, pour reprendre l'image de Blumer (1969), forçait les données émergentes à entrer dans un moule théorique préétabli. Le terrain me faisait l'effet d'être réfractaire et j'étais confrontée à des données « résistantes », « rebelles ». Pour donner un exemple, alors que Yan (1999) et Coleman (1988) insistent sur l'importance de la relation entre l'enseignant et les parents pour la réussite des élèves, mes observations m'amenaient plutôt à comprendre que lorsque le parent rencontrait l'enseignant, c'était généralement synonyme de punition ou de pression sur l'élève⁴, et donc loin de contribuer à sa réussite.

Bref, le terrain présentait ainsi une vision beaucoup plus complexe et dynamique qu'elle s'était offerte à moi dans un premier temps. Je me suis retrouvée dans une impasse avec mon terrain. Mes perspectives commençaient à ralentir ma progression. Elles perdaient du sens par rapport à la posture plus respectueuse du terrain que je développais, inspirée par la démarche des auteurs associés à la tradition de Chicago, qui s'approprient, interprètent et traduisent une perspective interactionniste dans des opérations de recherche et des espaces disciplinaires variés. Mon cadre théorique était devenu un fardeau. J'étais donc un peu perdue, et c'est à ce moment-là que tu m'as introduite à de nouveaux appuis théoriques.

Joëlle : Un peu comme un professeur m'avait fait cadeau de Becker, je t'ai alors présentée à Giddens (1984), comme une suggestion de lecture « innocente », comme on lance un ver à l'eau en espérant que le poisson saute dessus pour le dévorer... Je voyais la fécondité des liens à faire entre sa théorie de la structuration et ton objet de recherche, et l'intérêt de reconnaître, à sa suite, le caractère réflexif et orienté des actions, soit exactement ce que tu me rapportais après chacune de tes explorations sur le terrain. En fait, tu découvrais des élèves beaucoup moins passifs et victimes du milieu socioculturel défavorisé

que tes premiers appuis théoriques t'invitaient à considérer. En d'autres mots, ces jeunes que tu apprenais à connaître sur le terrain de ta recherche, et dont tu me parlais, me semblaient être « compétents », au sens où l'entend Giddens, c'est-à-dire qu'ils jouaient de leur marge de manœuvre, disposaient de ressources pour agir et se montraient réflexifs par rapport à cet agir lorsque tu les sollicitais dans cette perspective.

Déviaton

Marjorie : Je me suis trouvée rapidement des affinités intellectuelles avec Giddens, notamment en raison de la souplesse de son cadre théorique qui se veut plus une vision générale du monde social, une perspective pour appréhender mon objet, qu'un modèle structuré par des concepts articulés entre eux, telles des boîtes qui l'auraient fragmenté en dimensions. Dans cette optique, sa théorie me semblait mieux convenir à une démarche ethnographique progressive. Elle se démarque des approches structuralistes d'auteurs comme Coleman (1988) ou Bourdieu et Passeron (1970), qui limitent en quelque sorte la possibilité d'action des individus et rendent ainsi plus difficile de concevoir que les élèves puissent « s'en sortir ». La théorie de la structuration de Giddens (1984)⁵ m'a également permis d'orienter le regard que je portais sur le terrain de manière non prescriptive et de dépasser la simple opposition entre l'acteur et la structure. En effet, pour van Haecht (1998), Giddens met en relation les conduites orientées des acteurs avec des règles et des ressources qui relèvent d'un contexte plus large que celui de l'interaction immédiate : acteurs et systèmes sont des « doubles en soi ».

Joëlle : C'est donc le regard guidé par ces nouveaux appuis théoriques – dans le sens de sensibilisé et non dans le sens de formaté – que tu as ensuite décidé de quitter les sentiers battus bien tracés à l'avance et sans aspérités issus des théories liées au capital social pour t'engager dans ce qui, à cette époque, avait plus l'air d'un chemin de traverse, voire de ce que Cyrulnik (2003) appellerait « un sentier de chèvre » par opposition à l'idée d'autoroute lisse et balisée. Et c'est à ce moment que tu as commencé à t'intéresser aux « processus relationnels ».

Appel à la vigilance sur la route ethnographique

Dans le cadre de cette première rencontre, la vigilance ethnographique a été d'accepter de perdre le nord, de ne plus se laisser guider par les premières perspectives, mais plutôt de les questionner et d'intégrer de nouveaux éclairages pour que l'objet théorique puisse se transformer à la lumière des découvertes issues des observations. La vigilance ethnographique a ainsi permis de passer d'un objet théorique mesurable, défini, que Latour (1999) qualifierait de « chauve » (les relations sociales à travers le concept de capital social) à un objet

complexe, aux contours brouillés, « échevelé » dirait l'auteur (les processus relationnels).

La rencontre avec les acteurs du terrain

Arpenter un terrain, c'est avant tout faire des rencontres avec des acteurs personnalisés (dans le sens d'incarnés), qui font avancer la recherche au travers d'échanges dont l'importance peut n'apparaître que tardivement. Cette deuxième rencontre concerne cette variété d'acteurs rencontrés, cette pluralité d'épreuves et d'expériences avec ces interlocuteurs privilégiés. Ici, la suspension du discours institutionnel intégré par la plupart des acteurs scolaires (direction, enseignants, spécialistes) a permis d'adopter une perspective compréhensive à l'égard du point de vue d'autres acteurs, afin de pouvoir mieux tenir compte des stratégies mises en place par les élèves quand ils rencontrent des difficultés dans leur parcours éducatif, mais également du sens qu'ils accordent aux différentes situations éducatives.

À rebrousse-chemin

Marjorie : Débarassée de mon cadre théorique trop rigide, je me suis mise à observer les différents processus relationnels qui se tissent entre les élèves et leur environnement. Je me suis notamment rendu compte que l'école mettait en place toutes sortes de ressources pour les élèves quand ils rencontraient des difficultés scolaires (orthopédagogue, infirmier, conseiller en orientation, psychologue, etc.), et que la grande majorité d'entre eux ne les mobilisaient pas. La raison principale invoquée par les enseignants, la direction, les parents (et même les élèves!) était leur absence de motivation. Ainsi, les élèves n'acceptaient pas l'aide de l'enseignant, des animateurs, ne se tournaient pas vers le conseiller en orientation parce que, selon les dires du personnel scolaire, ils n'étaient pas motivés ou engagés ou encore parce qu'ils ne voulaient pas faire d'efforts.

Joëlle : Becker (2002) qui, on le devine, a beaucoup influencé ma façon de faire de la recherche, propose de suspendre les jugements reçus lorsqu'on aborde un terrain. Et derrière l'interprétation psychologique de la motivation ou de l'engagement qui, comme le dirait Mehan (1996), situe l'explication des conduites « sous la peau et entre les oreilles », je t'ai invitée à adopter une autre posture sociologique (ou posture beckerienne) et à aborder l'engagement des élèves sous l'angle de la coordination de leurs activités. Il s'agissait de ne plus voir la motivation comme « encapsulée » dans la tête des élèves, mais de chercher à saisir les projets qu'ils se donnent – et non ceux que l'institution scolaire a définis pour eux – en étant attentive aux interactions qu'ils ont avec le monde dont ils font l'expérience.

*Aire de repos et de réflexion***Marjorie**

La perspective interactionniste m'a permis d'opérer un changement de point de vue et de dépasser ce regard psychologisant qui qualifie les conduites qui s'écartent de la norme (ici la norme scolaire) comme « déviantes » (Becker, 1963/1985). Et, à l'instar de Becker (1982/2006) et Morrissette (2010), j'ai commencé à appréhender les phénomènes comme le résultat d'une action collective impliquant des activités complexes issues d'une chaîne de coopération⁶. J'ai ainsi réalisé que les activités des uns étaient liées et affectaient les activités des autres, et que l'activation des relations sociales par les élèves était le résultat des interactions entre l'ensemble des acteurs scolaires. Les relations entre les élèves et les acteurs scolaires devenaient ainsi plus riches et enchevêtrées que le discours sur la motivation scolaire ne le donnait à voir.

J'ai donc pris mes distances avec le discours dominant et institutionnalisé des principaux acteurs scolaires qui avaient intégré le discours de l'institution. En observant attentivement, j'ai remarqué que beaucoup d'élèves étaient engagés ou s'investissaient dans d'autres formes d'activités que les formes académiques. Certains s'impliquaient dans des sports comme le basketball, d'autres faisaient du bénévolat à la Maison des jeunes, dans les églises. D'aucuns, enfin, aidaient ponctuellement les employés du Café Jeunesse.

Joëlle : Cette coopération que tu décris entre ces différents acteurs est en lien avec les dimensions collectives et dynamique des systèmes de négociation de Becker (1982/2006), qui font référence à différents « mondes » constitués d'un grand nombre d'acteurs qui, interagissant entre eux, structurent les actions de ceux qui y prennent part. Derrière la notion de « conventions », Becker relève l'ensemble des manières de faire qui facilite la coordination des actions au sein d'un monde sur la base de « compréhensions partagées ». C'est à partir de cette vision de la vie sociale qu'il suggère, dans ses ficelles du métier (2002), d'anticiper toutes les personnes qui peuvent être concernées par un objet de recherche, même celles qui en semblent très loin *a priori*, et de remonter chacun de ces liens pour voir en quoi ces personnes sont liées à l'action collective. De même que dans son livre *Les mondes de l'art* (1982/2006) dans lequel il montre comment l'art est collectif et se construit à travers les activités coordonnées d'un ensemble d'acteurs, tu voyais bien que les jeunes sur ton terrain de recherche développaient des stratégies dans leurs échanges avec différents acteurs qui gravitaient autour de l'école. Ils avaient leur propre manière d'interagir, en fonction de leurs enjeux et intérêts propres, en ne mettant pas (nécessairement) les pieds dans les sentiers que l'on avait tracés pour eux. C'est à ce moment que tu as commencé à regarder comment les élèves eux-mêmes définissaient la

situation et que tu as franchi une étape cruciale dans ton cheminement doctoral en t'intéressant (finalement!) à leur propre idée de la « réussite ».

Déviation

Marjorie : J'ai en effet compris que les élèves composaient leur propre « définition de la situation » (Thomas, 1923), c'est-à-dire leur propre engagement subjectif dans leurs actions et leur définition de cet engagement. Tout d'abord, j'ai réalisé que les élèves négociaient le sens dans leur interaction et pouvaient ainsi prêter à certains acteurs des rôles et des fonctions qui ne leur étaient pas initialement dévolus. Par exemple, un élève s'adressait à un intervenant pour faire son curriculum vitae alors que cela faisait partie des rôles du conseiller en orientation; un autre demandait à un animateur de le conseiller dans la dispute juridique qui opposait ses parents. Ainsi, ils activaient des relations parallèles, en substitution à celles offertes par l'école, d'autres fois en complémentarité. Enfin, certains élèves utilisaient ces ressources pour mieux cerner celles offertes par l'école. Cette nouvelle perspective non déficitaire du point de vue des élèves, dans la mesure où ils étaient capables d'activer leurs relations sociales selon leurs propres projets, m'a ainsi conduite sur un chemin secondaire : les stratégies parallèles que les élèves développaient quand ils rencontraient des difficultés dans leur parcours.

Au fil de la route, j'ai réalisé que cette négociation de sens ne se limitait pas aux seuls rôles et fonctions des acteurs, mais que les élèves avaient également des définitions différentes sur l'ensemble des situations scolaires. Ainsi, la « réussite » scolaire, au sens entendu par l'école, prenait des formes différentes selon les élèves : un élève parlait du fait de ne pas avoir de casier judiciaire, un autre de ne pas finir comme itinérant. C'est donc le choix de m'intéresser aux significations subjectives derrière les conduites qui m'a amenée à privilégier la notion de « s'en sortir » à la notion de réussite scolaire, laquelle véhicule la vision de l'institution et restreint l'idée de dépasser les obstacles à la performance scolaire.

Appel à la vigilance sur la route ethnographique

Au cours de cette deuxième rencontre, la vigilance ethnographique a consisté à prêter attention aux contradictions, à remettre en question et suspendre les jugements reçus, pour voir les choses autrement. Il a fallu aller au-delà des acteurs qui (re)produisent le discours institutionnel, en vue de s'ouvrir à d'autres logiques, d'autres processus, et intégrer ces nouvelles perspectives pour que l'objet empirique se construise à travers cette contradiction. Cette vigilance a ainsi permis de passer d'un objet abordé dans une perspective normative et déterminée (la motivation et l'engagement des élèves) qui repose sur un modèle d'acteur plus ou moins passif, à un objet abordé dans une perspective

compréhensive et interactionniste (la négociation des processus relationnels) qui repose sur un modèle d'acteur compétent, engagé dans des projets particuliers variés.

La rencontre avec soi comme ethnographe et avec les participants à la recherche

Le parcours s'achève sur cette dernière rencontre, celle qui est la plus complexe et la plus évolutive : la rencontre avec soi en tant qu'ethnographe, mais également avec les participants comme acteurs de la recherche. La distanciation avec les postures prescrites a laissé place à une négociation des rôles au plan des postures du chercheur, mais aussi, et surtout, des participants à la recherche. Cette avancée dans l'indétermination des rôles a permis de mieux saisir les opportunités du terrain.

À rebrousse-chemin

Marjorie : Comme nous l'avons déjà mentionné, on devient ethnographe en « vivant » son terrain selon une démarche incertaine. Or, quand j'ai commencé à arpenter mon terrain, mon réflexe premier a été de chercher des directives, des règles de conduite (à cause d'une forme de candeur dans le regard). Je me suis donc raccrochée aux canons de l'ethnographie et aux différents guides méthodologiques comme celui de Beaud et Weber (2003) ou encore au manuel d'ethnographie de Mauss (1926). J'ai notamment compris qu'il existe plusieurs postures d'observation auxquelles la grande majorité des auteurs se réfèrent en lien avec la typologie classique des rôles d'Adler et Adler (1987).

Joëlle : Selon cette typologie, l'ethnographe peut ainsi endosser plusieurs rôles qui correspondent, selon Lapassade (n.d.), à l'appartenance au terrain, soit les différentes formes de rapport que le chercheur y entretient. Il s'agit en fait des divers degrés de révélation (observation masquée ou ouverte), de distanciation (observation participante périphérique, active ou complète) et de compréhension (observation non participante ou observation participante) du terrain. Si je me rappelle bien, et comme tu t'y étais engagée dans ton échéancier avant même ton entrée officielle sur le terrain, tu avais retenu une certaine posture en lien avec les « outils » de collecte sélectionnés : une posture d'observation périphérique, selon laquelle le chercheur participe aux actions comme « membre » sans être au centre des activités et n'endosse pas ainsi de rôle significatif dans la situation à l'étude (Lapassade, n.d.).

Aire de repos et de réflexion

Marjorie : D'emblée j'ai pris conscience que cette posture d'observateur périphérique ne collait pas avec mon terrain. Cela créait une certaine distance avec certains élèves, ceux-là mêmes qui n'arrivaient pas à me catégoriser, qui ne

comprenaient pas l'intérêt d'une recherche doctorale ou encore qui essayaient de me coller une étiquette d'enseignante, de bénévole, d'intervenante, voire « d'espionne », se méfiant de moi. À cela s'ajoute le fait que cette posture m'empêchait de saisir certaines opportunités qui se présentaient puisque je restais une observatrice externe à l'action. De fait, je ne pouvais pas prendre part aux activités qui sollicitaient une observation participante active ou centrale (coach de hockey, surveillante, accompagnatrice de l'aide aux devoirs) et les fonctions inhérentes à ces activités ne cadraient plus avec la posture d'observateur périphérique prescrite.

Joëlle : Cette question a d'ailleurs constitué le premier pas d'une réflexion sur l'aspect quelque peu figé des postures d'observation prescrites par Adler et Adler (1987). Un peu à l'instar d'Hopwood (2007), tu t'es rendu compte que la posture de l'ethnographe n'était pas définitive, que les choix méthodologiques n'étaient pas arrêtés, mais, au contraire, qu'ils pouvaient se modifier à tout instant, en fonction des interactions avec les acteurs du terrain. Tu as donc commencé à te détacher de ton cadre méthodologique initial afin de pouvoir davantage coller au terrain et en saisir les opportunités. Pour le dire autrement, ton degré d'implication dans la recherche n'était plus scénarisé. Cela t'a conduit à un questionnement plus global et j'ai été témoin de tes interrogations sur les différents rôles que l'on attribue au chercheur. L'institution formule des attentes en demandant au chercheur de réfléchir à son engagement sur le terrain et de se projeter (ce que tu montrais dans ton échéancier), mais les participants d'une recherche manifestent eux aussi des attentes en essayant de ranger le chercheur dans des catégories.

Déviation

Marjorie : J'ai donc opté pour ce qu'Adler et Adler (1987) de même que Lapassade (n.d.) nomment « observation complète par opportunité », selon laquelle le chercheur exploite les circonstances, misant sur son statut déjà acquis. Dans mon cas, je dirais qu'il s'agissait davantage d'une observation par opportunité négociée avec le terrain. Cette posture tout en flexibilité m'a permis de changer les rôles au cours de mon ethnographie et de varier les points de vue sur mon objet de recherche. J'ai ainsi pu prendre part à des observations de manière externe (observer les élèves lors de mes balades dans les couloirs de l'école ou de mes tours de surveillance dans les couloirs, surveiller les comités d'élèves) ou interne (observatrice aux rencontres des comités). Je me suis également impliquée de manière périphérique (participante aux ateliers, aux différents jeux), active (j'ai mis en place l'aide aux devoirs) et parfois complète (quand certains élèves ne savaient pas que je faisais une recherche). D'observatrice, je suis devenue moi-même, par moments, un objet de ma

recherche puisque les jeunes sollicitaient également mon aide. De fait, il a fallu que je m'analyse moi-même comme une ressource que les élèves mobilisaient ou non, et que j'essaie de comprendre le sens qu'ils accordaient à cette relation parmi d'autres.

Joëlle : Et cette négociation des rôles concernait également les élèves puisqu'il s'agit d'une interaction (on est interactionniste ou on ne l'est pas!). Ici, ton questionnement de départ a évolué autour de la notion de réflexivité des acteurs en situation (Morrissette & Guignon, 2006). D'autant plus que le recours à Giddens (1984) te permettait d'appréhender l'élève comme un acteur compétent (capable d'activer ses relations sociales) et réflexif (capable de rendre compte de cette activation) en interaction avec son environnement. Il est effectivement inconcevable d'occulter le point de vue des acteurs si l'on veut comprendre leur expérience, bien qu'il faille retenir la nuance apportée par Giddens, pour qui la réflexivité des acteurs présente des limites en raison des conséquences non intentionnelles qu'entraînent leurs actions.

Marjorie : C'est vrai! Et les traditions participatives ont infléchi ma conception de l'implication des acteurs. Il s'agissait dès lors de mettre à profit leurs compétences parfois énoncées sous la forme de critères de rigueur chez Savoie-Zajc (2001), notamment le critère de respect des valeurs et des principes démocratiques (ou respect du monde empirique, chez Woods, 1992). Je développais un attrait pour ces recherches qui affirment que les chercheurs travaillent non plus *sur*, mais *avec* les acteurs, et favorisent l'implication des participants à la recherche (Morrissette & Guignon, 2006; Savoie-Zajc, 2001). Du rôle de simples participants, les élèves sont progressivement devenus des acteurs de ma recherche. Les entretiens de groupe ont pris la forme d'analyses de groupe qui sollicitent la réflexivité des personnes concernées par le problème étudié (Van Campenhoud, Franssen, & Cantelli, 2009). J'ai donc commencé à soumettre aux élèves les résultats de mes premières analyses pour qu'ils puissent exprimer leurs interprétations sur les processus relationnels en œuvre. En appréhendant ainsi les élèves comme des acteurs sociaux, je pouvais désormais confronter nos analyses respectives et développer, en filigrane, cette idée de rapprochement, de négociation entre nos deux mondes.

Appel à la vigilance sur la route ethnographique

Cette posture flexible et négociée avec le terrain ouvrait une route moins balisée que celle proposée par les méthodes de recherche plus conventionnelles qui invitent à retenir et privilégier une posture d'observation sur un temps précis, figeant en quelque sorte la relation du chercheur avec le terrain. Dans ce cas, faire preuve de vigilance ethnographique, c'était accepter de se départir de ces orientations méthodologiques fixées, voire réifiées, et de se fier au sens de

l'orientation, à cette boussole qui se constituait au fur et à mesure des avancées – et parfois des reculs! – sur le terrain afin de renégocier les rôles du chercheur et des participants. Une fois acceptée la distanciation avec le scénario méthodologique initial, les événements, les rencontres et surtout l'ajustement continu avec le terrain ont ensuite balisé les formes de l'implication de part et d'autre.

Conclusion : vers une construction théorique de la vigilance ethnographique

Dans cet article, nous avons théorisé l'idée de vigilance par analogie avec l'idée d'itinéraire chaotique, une errance temporelle théorique et empirique, jalonnée de rencontres imprévisibles et influentes, de discussions imprévues qui ont conduit une doctorante à renégocier ses choix initiaux. La vigilance s'est ainsi définie à travers plusieurs manifestations, entre le renoncement de la voie toute balisée à l'acceptation de prendre des chemins de traverse, de se perdre, de se réorienter et de redéfinir la trajectoire. La vigilance ethnographique, c'est donc être attentif à ce qui se passe quand on saute vers l'inconnu, mais c'est aussi (et surtout) savoir composer avec les obstacles qui se présentent. À l'instar de Giddens, il s'agit de ne plus les voir comme des contraintes, mais davantage comme des ressources pour l'action. Chacun de ces obstacles recouvre des tâtonnements successifs, telle une composition perpétuelle avec le terrain qui permet d'intégrer de nouvelles perspectives théoriques/épistémologiques afin que l'objet se construise et se (trans)forme.

En tant qu'ethnographe en herbe, il a pourtant fallu s'entêter à créer les conditions de cette négociation, car les exigences universitaires, orientées vers l'efficacité, ne laissent que peu de place à l'errance ethnographique. Confronté à un cadre universitaire québécois contraignant, l'étudiant en science de l'éducation qui privilégie l'ethnographie doit se créer une marge de manœuvre en repoussant ou contournant certaines exigences officielles de son institution. À l'image du métier d'élève tel qu'envisagé par Perrenoud (2004), le doctorant en vient à infléchir les règles pour survivre à un contexte trop contraignant pour l'ethnographie; cette méthode d'enquête requiert souplesse et flexibilité et également un rapport différent au terrain et aux acteurs sociaux afin de laisser l'objet se (re)construire au fil de l'épreuve empirique des conceptualisations.

Reste la question de savoir comment rendre compte d'une telle démarche, marquée par ces changements de direction. Au passage difficile entre l'institution et le terrain succède un passage de retour vers l'institution tout aussi délicat à négocier. Une des questions de l'appel de textes était de savoir « comment produire la preuve » ethnographique. En d'autres termes, il s'agissait de s'interroger sur les façons de rendre compte de cette démarche non linéaire

alors que les normes dominantes dans la communauté scientifique privilégient un mode scriptural linéaire au langage et au monde, et que l'ethnographie met l'accent sur la transparence et le processus de recherche. À juste titre, Demazière (2008) déplore que les propos méthodologiques des recherches soient trop aplatis, finis, lisses, et mettent de l'avant un produit bien emballé qui ne reflète pas les aspérités du terrain. À l'opposé, on peut se demander jusqu'où aller pour rendre compte des tâtonnements successifs. Quelle place doit-on accorder aux errances ethnographiques? Faut-il retranscrire toutes les pistes, même celles qui ne se sont pas révélées fécondes? Ces questions se posent avec d'autant plus d'acuité que le format de thèse est particulièrement standardisé et avalisé par l'institution. Dans le cadre de cette recherche, on peut par exemple se demander si et comment témoigner du cadre théorique initial, forgé autour du capital social, sachant le rôle qu'il peut avoir joué quelque part dans la recherche, telle une tache aveugle (von Foerster, 1988).

Si la réflexion sur ce plan est encore à poursuivre, un premier pas vers la réponse peut être franchi grâce à Degand (2012). L'auteure propose une structure de thèse moins formatée par les exigences académiques et plus respectueuse du terrain. Il nous semble en effet que commencer une thèse par la méthodologie permet de respecter la démarche ethnographique, telle qu'elle a eu lieu. La problématique peut ainsi se construire au travers du récit méthodologique, en fonction du processus de construction de l'objet sur le terrain. Finalement, cela confère une visibilité et une légitimité accrues aux tâtonnements successifs et aux errances ininterrompues afin de rendre *in fine* le ballottage favorable à l'ethnographe.

Notes

¹ L'usage des guillemets souligne une distance prise avec l'utilisation du terme *défavorisé* tel qu'employé dans la littérature sur les inégalités sociales. Ce terme renvoie à des inégalités économiques, culturelles et symboliques.

² Tillard (2011) propose une division de l'ethnographie selon deux autres temps : le temps de l'observation et le temps de l'écriture. Cependant, dans le cadre de cet article, nous considérons que ces deux temps font partie du temps ethnographique que nous appréhendons en comparaison avec le temps de l'institution.

³ Poupart, J. (2011, Février). *La tradition de Chicago*. Conférence donnée dans le cadre du cours ETA-6507, Démarches d'investigation des pratiques professionnelles (responsable J. Morrissette), Faculté des sciences de l'éducation, Université de Montréal, Montréal.

⁴ Pour illustrer le propos, les élèves haïtiens utilisaient une expression récurrente : *manger du bâton*, qui signifie que l'élève allait « se faire gronder vigoureusement, voire frapper » une fois rentré chez lui.

⁵ Cet article ne peut présenter de manière exhaustive la théorie de Giddens. Les lecteurs se référeront à son ouvrage (1984) ou à ceux d'autres auteurs qui en traitent tels que van Haecht (1998).

⁶ Comme le précisent de Queiroz et Ziolkowski (1997), la notion de coopération n'est pas employée ici dans un sens moral, mais renvoie aux divers modes d'interaction négociés pris en compte dans l'interactionnisme symbolique (confrontation, participation, résistance, etc.).

Références

- Adler, P., & Adler, P. (1987). *Active membership. Membership roles in field research*. London : Sage.
- Barakett, J., & Cleghorn, A. (2008). *Sociology of education : an introductory view from Canada* (2^e éd.). Toronto : Pearson.
- Baudelot, C., & Establet, R. (1971). *L'école capitaliste en France*. Paris : Maspero.
- Beaud, S., & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Becker, H. S. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris: A.-M. Métailié. (Ouvrage original publié en 1963).
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier*. Paris : La Découverte.
- Becker, H. S. (2006). *Les mondes de l'art*. Paris : Flammarion. (Ouvrage original publié en 1982).
- Becker, H. S. (2011, Mars). Quand les chercheurs n'osent plus chercher. *Le monde diplomatique*, 14-15.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism : perspective and method*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Boudon, R. (1973). *L'inégalité des chances; la mobilité sociale dans les sociétés industrielles*. Paris : Armand Colin.
- Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris : Minuit.
- Chapoulie, J. M. (2001). *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*. Paris : Seuil.

- Coleman, J. S. (1988). Social capital in the creation of human capital. *The American Journal of Sociology*, 94(1), 95-120.
- Coulon, A. (1997). *Le métier d'étudiant. L'entrée dans la vie universitaire*. Paris : Presses universitaires de France.
- Cyrułnik, B. (2003). Les sentiers de chèvres et l'autoroute. Dans V. Duclert (Éd.), *Quel avenir pour la recherche* (pp. 70-79). Paris : Flammarion.
- Degand, A. (2012). *Le journalisme face au web : reconfiguration des pratiques et des représentations professionnelles* (Thèse de doctorat inédite). Université Catholique de Louvain, Belgique.
- Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction. Négociations, contre-interprétations, ajustement de sens. *Langage et société*, 123, 15-35.
- Derouet, J. L., & Henriot, A. (1987). Approches ethnographiques en sociologie de l'éducation : l'école et la communauté, l'établissement scolaire et la classe. Notes de synthèse. *Revue française de pédagogie*, 78, 73-108.
- Dika, S. L., & Singh, K. (2002). Applications of social capital in educational literature : a critical synthesis. *Review of Educational Research*, 72(1), 31-60.
- Fortin, S., & Houssa, E. (2012). L'ethnographie postmoderne comme posture de recherche : une fiction en quatre actes. *Recherches qualitatives*, 31(2), 52-78.
- Giddens, A. (1984). *The constitution of society. Outline of the theory of structuration*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*. Chicago, IL : Aldine.
- Hopwood, N. (2007). Researcher roles in a school-based ethnography. Dans G. Walford (Éd.), *Studies in educational ethnography : methodological developments in ethnography* (pp. 51-68). Oxford : Elsevier.
- Lapassade, G. (n.d.). La méthode ethnographique : l'observation participante. Repéré à <http://www.vadeker.net/corpus/lapassade/ethngr1.htm>.
- Latour, B. (1999). *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie?* Paris : La Découverte.
- Malinowski, B. (1922). *Les argonautes du pacifique occidental*. Paris : Gallimard.
- Mauss, M. (1926). *Manuel d'ethnographie*. Paris : Payot.

- Mehan, H. (1996). Beneath the skin and between the ears : a case study in the politics of representation. Dans S. Chaiklin, & J. Lave (Éds), *Understanding practice : perspective on activity and context* (pp. 241-268). New York, NY : Cambridge University Press.
- Morrisette, J. (2010). Une perspective interactionniste. *SociologieS*. Repéré à <http://sociologies.revues.org/3028>.
- Morrisette, J., & Guignon, S. (2006). Quand les acteurs mettent en mots leur expérience. *Recherches qualitatives*, 26 (2), 19-38.
- Morrisette, J., Guignon, S., & Demazière, D. (Éds). (2011). De l'usage des perspectives interactionnistes en recherche. *Recherches qualitatives*, 30(1).
- Parsons, T. (1959). The school class as a social system : some of its functions in American society. *Harvard Educational Review*, 29(5), 297-318.
- Perrenoud, P. (2004). *Métier d'élève et sens du travail scolaire*. Paris : Éditions sociales françaises.
- Poupart, J. (2011, Février). *La tradition de Chicago*. Communication présentée dans le cadre du cours ETA-6507-Démarches d'investigation des pratiques professionnelles. Faculté des sciences de l'éducation. Université de Montréal, Montréal.
- Queiroz, J.- M., & Ziolkowski, M. (1997). *L'interactionnisme symbolique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Savoie-Zajc, L. (2001). La recherche action en éducation : ses cadres épistémologiques, sa pertinence, ses limites. Dans M. Anadón (Éd.), *Nouvelles dynamiques de recherche en éducation* (pp. 15-49). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Soukup, C. (2012). The postmodern ethnographic flaneur and the study of hyper-mediated everyday life. *Journal of Contemporary Ethnography*, 42(2), 226-254.
- Thomas, W. I. (1923). *The unadjusted girl with cases and standpoint for behavior analysis*. Boston, MA : Little Brown Company.
- Tillard, B. (2011). Temps d'observation ethnographique et temps d'écriture. *Les sciences de l'éducation pour l'ère nouvelle*, 44, 33-47.
- Van Campenhoudt, L., Franssen, A., & Cantelli, F. (2009). La méthode d'analyse en groupe. *SociologieS*. Repéré à <http://sociologies.revues.org/2968>
- Van Haecht, A. (1998). *L'école à l'épreuve de la sociologie. Questions à la sociologie de l'éducation* (2^e éd.). Bruxelles : De Boeck.

- Vienne, P. (2005). Mais qui a peur de l'ethnographie scolaire? *Éducation et sociétés*, 16, 177-192.
- Von Foerster, H. (1988). La construction d'une réalité. Dans P. Watzlawick (Éd.), *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme* (pp. 45-69). Paris : Seuil.
- Woods, P. (1990). *Ethnographie de l'école*. Paris : Armand Collin.
- Woods, P. (1992). Symbolic interactionism : theory and method. Dans M. D. Le Compte, W. L. Millroy, & J. Preissle (Éds), *The handbook of qualitative research in education* (pp. 337-404). New York, NY : Academic Press.
- Yan, W. (1999). Successful African American students : the role of parental involvement. *Journal of Negro Education*, 68(1), 5-22.
- Zhang, X. Y., DeBlois, L., Kamanzi, C., & Deniger, M.- A. (2008). A theory of success for disadvantaged children : re-conceptualisation of social capital in the light of resilience. *Alberta Journal of Educational Research*, 54(1), 97-112.

Marjorie Vidal est doctorante en sciences de l'éducation à l'Université de Montréal. L'exclusion sociale et le décrochage scolaire sont au cœur des thématiques qui l'intéressent. Dans sa thèse, elle appréhende les relations sociales comme des leviers que les élèves mobilisent pour « s'en sortir » quand ils rencontrent des difficultés dans leurs parcours éducatifs. Son cheminement l'a conduite à s'intéresser à l'ethnographie et à l'interactionnisme symbolique pour leurs apports à l'approche d'intervention et de justice sociale.

Joëlle Morrissette est professeure adjointe à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Elle s'investit particulièrement en recherche méthodologique, selon une perspective interactionniste qui conduit à saisir, de manière compréhensive, les significations des pratiques professionnelles pour ceux et celles qui les mettent en œuvre, et à repérer les processus d'ajustement et de négociation au principe de leur régulation. Ses enseignements aux 2^e et 3^e cycles sont centrés sur différentes traditions de recherche qualitative.

Les implications d'une posture de participation multisituée sur le terrain des maraudes parisiennes

Caroline Arnal, Doctorante

Université de Versailles Saint Quentin, Laboratoire PRINTEMPS

Résumé

À partir d'une enquête ethnographique menée au sein des maraudes à Paris, cet article interroge la place du chercheur sur ce terrain afin d'en apprécier les implications sur les connaissances produites. Dans le cas particulier de cette activité, nous analysons comment le choix d'une posture multisituée – qui a consisté ici à occuper un poste de bénévole dans trois associations différentes – a entraîné la transgression d'une norme implicite du milieu étudié : celle de la fidélité associative. Nous montrons alors comment certaines épreuves de l'enquête se sont révélées propices au dévoilement des enjeux relatifs au maintien des engagements au sein de cette activité mobilisant une diversité d'opérateurs aux statuts différenciés. Ce récit critique et objectivant de notre expérience d'enquête nous amènera plus généralement à exposer la manière dont se fabrique la vigilance ethnographique au gré des contingences et des singularités du terrain investi.

Mots clés

OBSERVATION PARTICIPANTE, TRAVAIL SOCIAL, BÉNÉVOLAT, FIDÉLITÉ ASSOCIATIVE, MARCHÉ ASSOCIATIF

Introduction

Classiquement, lorsqu'un(e) chercheur(se) s'engage dans une démarche ethnographique, se pose la question de la conciliation entre son immersion nécessaire dans le milieu étudié et l'indispensable distanciation exigée par son métier. Lorsque le monde investi est celui des associations, et plus encore celles œuvrant à des actions de solidarité, la question se pose avec acuité

Note de l'auteure : Je tiens à remercier l'ensemble du comité éditorial de la revue ainsi que les deux évaluateurs anonymes pour leurs relectures attentives de versions préalables de ce texte. Je remercie également Sandrine Nicourd pour ses remarques qui m'ont aidée à en améliorer le contenu.

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 33(1), pp. 109-131.
VIGILANCE ETHNOGRAPHIQUE ET RÉFLEXIVITÉ MÉTHODOLOGIQUE
ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
© 2014 Association pour la recherche qualitative

puisque des valeurs d'engagement et d'adhésion à une cause y sont promues et le plus souvent défendues au sein de collectifs liés par une sociabilité forte. Dès lors, la recherche d'un juste dosage entre proximité personnelle et distance propre à la démarche sociologique, entre implication et déprise, ne cesse de se poser à l'enquêteur investi dans une recherche au long cours. Pour espérer tirer profit de ces paradoxes, à défaut de les résoudre, l'ethnographie s'est depuis longtemps dotée de garde-fous aux premiers rangs desquels la réflexivité méthodologique apparaît comme un principe incontesté. Cette réflexivité consiste à produire « une analyse critique, raisonnée et systématique des conditions d'enquête menée aux différents stades de la recherche afin de développer des savoirs rigoureusement construits » (Buscatto, 2010, p. 11).

Je propose dans cet article de souscrire à cette exigence à partir du récit d'une enquête au sein des maraudes auprès des sans-abri, menée dans le cadre d'un travail de thèse. Les maraudes désignent l'activité d'équipes mobiles composées de salariés – parmi lesquels de nombreux travailleurs sociaux – et/ou de bénévoles venant en aide aux personnes démunies directement dans la rue. Arpentant les rues, les maraudeurs repèrent les personnes sans domicile, vont à leur rencontre, leur apportent parfois des soins, des repas, les orientent vers des structures d'hébergement ou leur proposent un suivi social. Ce mode d'intervention s'est généralisé en France à partir du début des années 90 à la faveur de ce que Julien Damon a appelé un « tournant assistanciel » (Damon, 2002). Entamé 20 ans plus tôt, ce virage marque le passage d'un traitement répressif de la présence des sans-abri dans l'espace public à une considération de ces derniers en termes de victimes (de l'exclusion, de la pauvreté, etc.) appelant une réponse tournée vers l'action sociale. À Paris, cette activité est aujourd'hui assurée par une pluralité d'opérateurs publics et privés¹. Aux côtés des associations humanitaires et caritatives, numériquement majoritaires (Croix Rouge, Emmaüs, Secours Catholique, Restos du Cœur, pour n'en citer que quelques-unes), agissent des équipes affiliées aux antennes sociales d'entreprises de transport (Recueil social de la RATP), de la police (Brigade d'assistance aux Personnes Sans-Abri), d'institutions publiques (Unité d'assistance aux Sans-Abri de la Mairie de Paris) ou parapubliques (SAMU Social). La coprésence de ces opérateurs, réunis sur le même territoire et œuvrant auprès d'une même population, a entraîné dès les années 2000 le déploiement de plusieurs dispositifs destinés à « assurer une meilleure coordination du service rendu »². Pilotés par les instances publiques, ces dispositifs visaient en particulier à limiter l'intrication jugée trop complexe des interventions et à encadrer davantage l'exercice des maraudes. À titre d'exemple, l'établissement d'une cartographie et d'une labellisation des

équipes furent parmi les outils créés pour instaurer « un véritable service public des maraudes » par ailleurs largement assuré par le monde associatif. Ainsi,

contrairement au poncif selon lequel la délégation des activités de service public aux associations s'inscrit dans le cadre de l'inéluctable « désengagement de l'État » [...] [celui-ci] continue de jouer un rôle central dans la régulation de l'espace associatif (Loison-Leruste & Hély, 2013, p. 191-192).

Dans le cas des maraudes, ce rôle s'incarnait en particulier dans une injonction combinée au partenariat et à la professionnalisation des équipes.

Dans ce contexte, la vigilance ethnographique du chercheur – entendue ici comme l'exercice de sa « conscience et de [sa] réflexion critico-méthodologique » (Schwartz, 1993, p. 265), se doit d'être attisée pour permettre de trouver un angle de vue favorable à l'analyse des configurations relationnelles structurant ce monde social encadré et régulé par l'État. Comment, dès lors, se construit cette vigilance sur ce terrain particulier? Quelles formes prend-elle au gré des « épreuves ethnographiques » rencontrées (Fassin & Bensa, 2008), notamment des mises en jeu de dimensions subjectives liées à la place du chercheur dans l'enquête?

Pour répondre à ces questions, je présenterai d'abord les orientations méthodologiques de cette recherche, en m'attardant sur le choix de multiplier les organisations à enquêter, ce qui en constitue l'originalité. L'essentiel des matériaux mobilisés est effectivement issu de l'observation participante des maraudes, réalisée à partir d'un rôle de bénévole tenu successivement (et parfois simultanément) dans trois associations de solidarité que je nommerai *Solidarue*, *Sans Toit Ni Voix* et *Paris Entraide* dans la suite du texte³. Le récit des conditions d'entrée et de maintien dans ces trois organisations alimentera ensuite la réflexion sur les évolutions de la relation d'enquête et leurs effets sur le système des rôles qui m'ont été attribués par les enquêtés. Puis je montrerai comment cette posture multisituée, en s'avérant une entorse à la norme de fidélité associative de ce milieu, a finalement permis l'identification de jeux de positionnements des organisations associatives sur un marché de services. Ainsi sera défendue l'idée que c'est par l'objectivation des conditions d'enquête, et notamment des relations nouées avec les enquêtés, qu'on parvient à éclairer certaines logiques sociales endogènes du milieu étudié (Bizeul, 1998).

Saisir empiriquement le partage d'une activité

Lors de mon entrée sur le terrain des maraudes en 2008, je n'avais qu'une connaissance partielle de cette activité et de son organisation. L'image que je me faisais des équipes mobiles était nourrie de la médiatisation dont elles

faisaient régulièrement l'objet, notamment l'hiver venu. Les orientations méthodologiques de ce travail ont donc été forgées à partir de la découverte progressive des singularités de cet objet. Si l'observation directe est rapidement apparue comme le moyen privilégié d'accéder à une connaissance plus fine des pratiques, la participation a ensuite répondu à la valorisation de la proximité comme condition de rencontre avec les sans-abri. De la même manière, la multiplication des inscriptions-participations a pris sens au cours de l'enquête afin de tenir compte de la diversité des acteurs collectifs, tout en renonçant à l'exhaustivité. C'est donc sur cette série de choix et de renoncements successifs qu'il s'agit à présent de revenir.

Observer les maraudes en situation

Une des préoccupations premières de la thèse était d'interroger la variété des pratiques, des logiques d'action et des positions dans l'espace social. Les premiers pas dans l'enquête avaient permis de révéler la fragilité de la structure formelle de régulation de l'activité des maraudes. En effet, malgré les tentatives de structuration de l'activité mises en place par les pouvoirs publics (cahier des charges, charte éthique, référentiel d'action, etc.), les modalités de l'action collective semblaient en grande partie échapper à cette formalisation. Nombre de règles semblaient effectivement négociées en situation, dans les interactions entre les équipes. Ces éléments concouraient alors à interroger directement l'activité en allant observer le travail des maraudeurs et les liens tissés au cours de leurs pratiques concrètes (Arborio, Cohen, Fournier, Hatzfeld, Lomba, & Muller, 2008). Comment s'organise la cohabitation des différentes équipes de maraudeurs aux inscriptions associatives par ailleurs variées? Comment sont divisés et distribués les tâches, les missions et les territoires d'intervention? Telles étaient les questions destinées à stimuler l'enquête. Dans la droite ligne des travaux interactionnistes américains sur le travail et les professions (Becker, 1985; Hughes, 1996; Strauss, 1992), l'ethnographie m'est apparue comme une démarche particulièrement appropriée pour saisir et comprendre « les manières dont se définissent, s'articulent, se confrontent ou s'opposent dans l'action et dans l'interaction les différentes rationalités ou logiques d'action des acteurs évoluant dans les systèmes sociaux étudiés » (Buscatto, 2010, p. 6). L'observation prolongée du travail rendue possible par cette démarche devait notamment permettre d'accéder à des phénomènes interorganisationnels, saisissables particulièrement dans les moments de rencontre, le plus souvent fortuits, entre les équipes. L'imprévisibilité de ces occasions de croisement rendait d'ailleurs peu pertinente une observation seulement occasionnelle.

Par ailleurs, le recueil, lors des premiers contacts avec les acteurs de terrain, de discours louant le mode d'entrée en relation directe avec les sans-abri, et globalement considéré comme propre à la maraude, a notamment participé à orienter le choix d'une posture de participation. Les propos de Coralie, éducatrice spécialisée au sein de *Paris Entraide*, témoignent de cette spécificité revendiquée :

Moi ce qui m'a plu au départ dans les maraudes c'est qu'on est au plus proche des gens. J'avais déjà travaillé dans un accueil de jour donc je connaissais bien le public sans-abri, mais j'avais le sentiment qu'il me manquait quelque chose. Je ne connais pas d'autres formes de travail social où tu vois les intervenants mettre des bottes en caoutchouc pour aller rencontrer des gens dans les bois. Après, moi, j'attends de voir si quelqu'un trouve une autre manière de faire mais je reste persuadée que d'aller les voir directement c'est le meilleur moyen de les accrocher (Entretien avec Coralie, 6 avril 2010).

On le constate ici, la maraude se nourrit bel et bien d'une éthique de la proximité, proclamée comme valeur de référence pour approcher un public considéré comme difficile à atteindre. Loin d'être partagé par les seuls salariés, ce registre du proche irrigue également les discours bénévoles, fonctionnant comme un moteur puissant de l'engagement dans cette activité associative vécue comme singulière par les enquêtés. Se présentant comme des « intervenants de première ligne », les maraudeurs font ainsi valoir le travail patient et laborieux nécessaire à « l'aide au maintien de soi » apportée aux grands exclus (Breviglieri, 2005, p. 225). Si la proximité fait figure de « ciment symbolique » (Strauss, 1992, p. 95) entre la diversité des acteurs investis, c'est aussi parce qu'elle participe d'une sacralisation du contact direct. Partant de ces considérations, il semblait inopportun d'adopter une posture d'observation trop distante, en recul dans l'enquête. Ces discours avaient également contribué à aiguïser ma curiosité pour éprouver cet engagement dans une logique d'ethnopraxie. Aussi le choix de la participation s'est-il rapidement imposé, de manière à répondre à cette particularité du terrain. J'ai donc entrepris de faire l'expérience des maraudes en me faisant recruter comme bénévole. Je trouvais intéressant d'approcher par cette voie les dimensions informelles de l'apprentissage de la maraude. Cette posture me permettait d'étudier comment les règles me seraient transmises, comment mon comportement serait encadré, voire contrôlé.

Multiplier les points de vue : le choix risqué d'une posture multisituée

Si l'observation semblait gagner à être participante, la multiplication des inscriptions organisationnelles apparaissait plus déterminante encore pour espérer accéder à des points de vue transversaux et opposables. En effet, le dispositif d'observation me semblait devoir permettre de mieux saisir et comprendre les logiques d'action des acteurs collectifs des maraudes en postulant leurs différences selon des variables que l'enquête aurait pour ambition d'identifier. La restriction à une seule monographie organisationnelle aurait masqué ou, du moins, rendue plus difficile l'observation de ces phénomènes. Dans cette optique, la posture multisituée et son dévoilement portaient cependant en elle le risque d'ébranler certains usages du monde étudié – peu de maraudeurs circulent entre les associations – et de susciter davantage de méfiance, les organisations se sachant implicitement comparées. Malgré tout, considérant que j'évoluais dans un milieu d'interconnaissance, qui plus est sur un territoire restreint, j'ai préféré effectuer mon observation à découvert, c'est-à-dire en divulguant mon intention de recherche et ma volonté de varier les inscriptions-participations dans différents collectifs de maraudeurs.

À partir de ces considérations préalables, je me suis donc portée volontaire à l'occupation d'un poste de maraudeuse bénévole dans trois associations de solidarité ayant fait des maraudes une dimension centrale de leur action en faveur des personnes sans-abri. Le choix de ces trois organisations a surtout suivi les opportunités de l'enquête. Ne sachant pas au départ quel accueil serait fait à ma demande, j'avais envisagé de faire valoir mes connaissances territoriales en prenant prioritairement contact avec des structures agissant dans les arrondissements parisiens que je connaissais le mieux. Les premiers contacts furent donc pris avec l'association *Solidarue*. À l'heure de fêter ses deux ans d'existence, cette association comptait alors une trentaine de bénévoles actifs se relayant pour assurer trois maraudes hebdomadaires dans trois arrondissements du Nord-est parisien. Ma requête d'intégrer les maraudes fut reçue favorablement, à la condition de présenter en quelques mots ma recherche lors de la prochaine réunion mensuelle de l'association. Mon insertion progressive dans le collectif me donna accès aux maraudes, mais aussi aux réunions internes de l'association et aux diverses opérations de récolte de fonds (brocantes, dîners solidaires, collectes alimentaires, etc.).

C'est ensuite par *Solidarue* que je pris contact avec *Sans Toit Ni Voix*. D'envergure nationale, cette association est organisée en sections locales au sein desquelles il existe une offre plurielle de services, dont les maraudes.

L'antenne parisienne des maraudes comptait alors une centaine de membres, là encore tous bénévoles. Chaque soir, deux équipes mobiles véhiculées assurent les tournées, l'une au Nord et l'autre au Sud de la ville. Les chauffeurs décident d'un arrondissement à couvrir en fonction des secteurs déjà arpentés par les équipes précédentes. Le territoire d'intervention concerne alors l'ensemble du territoire parisien. Chaque camion est équipé de matériel destiné à transporter un nombre limité de repas qui sont ensuite distribués au gré des arrêts. Lors de ma première visite, le responsable des maraudes qui me reçoit, me sachant habitante d'un arrondissement couvert par une maraude pédestre m'y recrute en plus des tournées véhiculées.

L'insertion dans l'association *Paris Entraide*, troisième et dernière structure investie, survient après que j'ai pris contact avec le pôle chargé du placement des bénévoles. Je suis orientée vers une maraude agissant dans un bois limitrophe de Paris. Après un entretien avec le chef de service, j'intègre l'équipe composée de quatre salariés permanents assistés de trois bénévoles intervenant à tour de rôle au minimum une fois par semaine. Cette maraude relève depuis 2009 d'une convention signée entre la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales (DASS) de Paris, la ville de Paris et les communes qui jouxtent le territoire concerné. Par cette convention, l'association s'est vu confier la mission de proposer des solutions d'hébergement et de logement aux personnes installées dans ce bois. Elle bénéficie pour cela de subventions publiques et du prêt d'un local. En tant que bénévole, j'ai participé aux maraudes, mais aussi à l'accueil des personnes sans-abri au local. Plus occasionnellement, il m'a été proposé d'accompagner des bénéficiaires lors de déplacements nécessaires à leurs démarches d'insertion.

Au final, cette variété d'implications associatives répondait en premier lieu au souci de côtoyer des salariés et des bénévoles dans l'exercice de leurs fonctions et d'éprouver leurs pratiques dans une entreprise comparative. Ces trois associations offraient en effet une relative diversité de taille, de visibilité publique et de ressources financières (subventions publiques, donations privées, mécénat d'entreprises, etc.). Elles entretenaient également des rapports différenciés aux pouvoirs publics entre logique d'autonomie et logique d'alliance (Nicourd, 2009).

On le voit ici, la mise en œuvre d'une observation multisituée a nécessité des parcours différenciés pour accéder à l'activité. Dans le même mouvement, la multiplication des inscriptions-participations a entraîné des configurations différenciées de la relation d'enquête sur lesquelles je propose à présent de porter attention.

Proximité et distance dans la relation d'enquête

L'ethnographie, en provoquant une rencontre prolongée entre un chercheur et des personnes enquêtées, impose d'interroger la relation d'enquête et d'en apprécier les effets sur les données produites. La présence de l'ethnographe est un évènement parmi d'autres, mais dont la perception par les enquêtés peut constituer pour l'observateur un indice du système de normes et de valeurs du milieu. Ainsi, les façons pour l'ethnographe de se présenter et de présenter l'enquête influencent la relation d'enquête et par là même les conditions d'insertion dans les collectifs. De fait, cette relation n'est jamais donnée par avance et reste largement imprévisible et évolutive. Elle prend par conséquent des formes variées qu'il s'agit à présent de décrire et d'analyser dans le souci de mieux comprendre le fonctionnement des groupes investis.

Homologie sociale et générationnelle

Dans le cas étudié, la relation d'enquête s'est trouvée irrémédiablement déclinée en fonction des associations, de leurs modes d'organisation et d'abord des caractéristiques sociales de leurs membres. Mon insertion n'a donc pas pris les mêmes contours dans les trois organisations investies.

L'entrée dans l'association *Solidarue* fut de loin la plus facilitée et ceci pour deux raisons au moins. La première, commune à toutes les autres, était que ma demande, au moment de l'enquête, répondait à un déficit plus ou moins important de main-d'œuvre, notamment bénévole, afin d'assurer les services proposés. Je devais alors rapidement me rendre compte de la difficulté des responsables associatifs à remplir les calendriers de maraudes. Au cours de l'enquête, un nombre significatif de tournées ont d'ailleurs été annulées sur le motif d'équipes incomplètes, plus particulièrement dans les structures fonctionnant avec le concours exclusif de bénévoles (*Solidarue* et *Sans Toit Ni Voix*). Ma volonté d'engagement, y compris pour des motifs universitaires, recevait donc un accueil favorable, à *Solidarue* comme ailleurs. Mais surtout, certaines de mes caractéristiques personnelles faisaient de moi une candidate relativement proche du profil des membres de *Solidarue* (Broqua, 2009). Âgée de 28 ans au moment de mon entrée dans ce collectif, je partageais avec les maraudeurs de cette association une inscription générationnelle sensiblement identique. En effet, la majorité des bénévoles avaient entre 20 et 30 ans. De la même manière, suivant des études supérieures à l'université, je côtoyais dans cette organisation d'autres étudiants et de jeunes diplômés d'écoles d'ingénieurs. De plus, les origines sociales des équipiers semblaient relativement homogènes, nombre d'entre eux ayant des parents issus des classes moyennes supérieures – ce qui s'est confirmé à la suite d'entretiens biographiques subséquents. Fille d'un père ingénieur agronome et d'une mère

enseignante, j'avais donc également en commun ce milieu social d'origine. Ces multiples facteurs de rapprochement ont logiquement facilité mon incorporation dans le collectif et permis une familiarité plus rapidement acquise.

Si j'ai retrouvé une proximité sociale et générationnelle semblable au sein de la petite équipe de *Paris Entraide*, la différenciation statutaire – bénévole/salarié en atténuait cependant les effets. Dans cette association au centre des politiques publiques en faveur des sans-abri, les rôles bénévoles étaient davantage construits, de manière à prendre place dans la division interne du travail (Simonet, 2010). À l'intérieur de *Sans Toit Ni Voix* enfin, l'écart entre mes propres caractéristiques et celles des bénévoles de l'association était un peu plus marqué. Cet écart s'explique en partie par les mécanismes de recrutement des membres de l'association. En effet, les bénévoles y sont plus souvent retraités et sont parfois d'anciens bénéficiaires soucieux de rendre, par leur engagement, l'aide fournie par l'association. Malgré tout, la population des maraudeurs, filtrée par la cooptation des candidats sur les sites fixes de distribution alimentaire, et par la nature même de l'activité exigeant de bonnes conditions physiques, semblait plus jeune que dans les autres activités de l'association.

De « la sociologue de service » à « l'une des nôtres »

Au-delà des variations organisationnelles, la relation d'enquête a également connu des évolutions dans le temps, mais dans un mouvement sensiblement identique dans les trois associations. À *Solidarue*, la divulgation de mon statut de chercheur et des objectifs de ma recherche lors d'une réunion de l'association a entraîné, dans les premiers temps de l'enquête, une identification comme « la sociologue de service ». À titre d'exemple, lors de ma première maraude au sein de cette association, le véhicule est tombé plusieurs fois en panne, nous obligeant à le pousser et finalement à l'abandonner. Les équipiers déploraient alors ironiquement que cela se produise en ma présence et m'invitaient à témoigner de leurs moyens limités et donc, en écho, de leur plus grand mérite. En outre, nombre de maraudeurs de cette association, sensibilisés aux sciences sociales dans leurs études, m'ont « testée » allant jusqu'à provoquer des discussions à propos du déterminisme social. L'attribution similaire d'une identité initiale liée au monde universitaire eut cours au sein de *Sans Toit Ni Voix*, mais à travers un recours à l'image plus évasive de « l'étudiante ». Au départ, donc, les maraudeurs anticipaient régulièrement mon intérêt pour tel ou tel phénomène considéré comme « intéressant ». Pour autant, la connaissance de mon statut de chercheur était moins largement détenue par les maraudeurs. En effet, je l'avais notifié aux

quelques maraudeurs présents lors de mon entretien avec le coordinateur des maraudes, l'information ayant ensuite été différemment transmise. Je n'étais donc pas à découvert pour tous, même si je répondais aux questions sur les motifs de mon adhésion à l'association lorsqu'on me les posait.

Partant de là, j'ai cherché par divers moyens à me détacher de cette image, la pensant incompatible avec l'ambition immersive de l'enquête valorisée dans les manuels d'ethnographie par la propension du chercheur « à se faire oublier » (Beaud & Weber, 2003). Jouant de mon ignorance du fonctionnement des maraudes, j'ai tâché de maintenir une implication ni trop intense, ni trop distante, m'efforçant de rester discrète. Si j'ai accepté de m'investir activement, allant jusqu'à dépanner au dernier moment des maraudes menacées d'être annulées, j'ai cependant refusé toute prise de responsabilité qui aurait compromis l'objectif de comparaison. Par exemple, je me suis interdite de représenter les associations investies lors des réunions de coordination organisées à l'échelle des mairies d'arrondissement. Ces réunions rassemblent les « acteurs de la précarité » sur un territoire donné. Elles sont souvent pilotées par la FNARS (Fédération nationale des associations d'accueil et de réinsertion sociale), qui s'est vu confier en 2008 une mission de mise en réseau des acteurs, de manière à faciliter les parcours d'insertion des personnes précaires. Lorsque j'y ai assisté, toujours accompagnée d'un maraudeur, je n'ai jamais pris la parole et je me suis cantonnée à prendre des notes. En effet, endosser un rôle de porte-parole aurait pu avoir pour effet d'être prioritairement identifiée à une association rendant dès lors plus difficile l'inscription dans une autre. Au fur et à mesure de l'enquête, si mon statut de chercheur n'a jamais été complètement oublié, l'identification aux différents groupes s'est considérablement renforcée. Je participais aux maraudes, mais aussi aux activités connexes (réunions, formations, collectes, accompagnements, etc.) et notamment celles destinées à entretenir la sociabilité (pots après maraude, soirées, repas, etc.). Au final, j'ai fini par être davantage considérée comme une « maraudeuse investie » que comme une « étudiante en sociologie ». Cette nouvelle attribution a rendu plus difficile la sortie du terrain, certains maraudeurs espérant parfois ma conversion dans un rôle exclusif de maraudeuse au sein de leur association. Plus tard, ma première identification en tant que sociologue fut réactivée à l'occasion des entretiens biographiques qui ont suivi l'observation. Ces entretiens avaient pour ambition de relier les pratiques observées à des conceptions de l'activité, mais aussi et surtout aux parcours individuels des maraudeurs. En sollicitant les maraudeurs pour réaliser ces entretiens, je rappelais ma posture initiale à leurs bons souvenirs, me servant de cela pour sortir progressivement des terrains investis. L'échange précédant mon entretien avec Baptiste, bénévole à *Solidarue* depuis un an et

demi, illustre bien l'évolution de la relation ethnographique « d'un état de distance initiale à celui de familiarité et d'appropriation » (Demazière, Horn, & Zune, 2011, p. 172).

Baptiste me reçoit chez lui au cours de sa pause déjeuner. Alors qu'il prépare à manger, je lui rappelle les objectifs de l'entretien ainsi que les garanties d'anonymat et de confidentialité. « Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié, moi, que tu étais sociologue. C'est quand tu m'as demandé pour l'entretien que j'ai tilté. Mais c'était quand que tu avais parlé de ça déjà? » Je lui rappelle la réunion interne à l'association au cours de laquelle j'ai présenté ma recherche 7 mois plus tôt. « Maintenant que tu le dis, oui, j'étais là, t'étais pleine d'entrain à l'idée de commencer les maraudes. Ça nous avait fait sourire. » Il poursuit, raillant ma position de chercheur. « Et c'est permis ça dans votre code, de se faire inviter à déjeuner chez les gens que tu interviewes? Ça me paraît pas très orthodoxe! » Je poursuis dans l'ironie : « C'est interdit quand je sais que ça va pas être bon! » Il reprend son sérieux : « En tout cas, moi si j'avais un peu zappé cette histoire de sociologue, c'est parce que, des fois, je t'ai vue, tu étais plus dans l'affaire des maraudes que dans ta recherche. La fois où il y a eu le mec qui a fait mine de se trancher les veines, j'ai bien vu, tu étais à fond dedans. Je suis sûr que, toi-même, tu te sentais parfois bien plus maraudeuse que sociologue. Je me suis même dit "ça y est, elle est des nôtres"! » (Journal de terrain, 19 août 2009).

À travers cet extrait se lisent les tensions entre les différentes désignations identitaires de l'enquêtrice – ici à la fois maraudeuse et sociologue – et les stratégies des enquêtés pour faire reconnaître la primauté de l'une sur l'autre, c'est-à-dire ici insister sur l'implication dans l'action associative. La participation, on le voit, implique un questionnement sur les « réelles motivations » de l'observateur, sur ce qui le fait choisir une activité considérée comme « éprouvante ». En maraude, nombreux sont les moments d'échange – par exemple entre deux interventions – où l'ethnographe peut être, plus ou moins implicitement, interrogé sur ce point. Il m'a dès lors été difficile de ne pas y répondre et j'ai parfois exposé les raisons de mon intérêt pour les maraudes à partir de dispositions biographiques liées à mon parcours personnel et professionnel. Cependant, la divulgation de certains éléments de ma trajectoire avait une résonance particulière dans le milieu. C'est ce que je vais développer ci-après.

Dire ou taire certaines informations

La relation ethnographique impose, on l'a vu, de se maintenir (autant que d'être maintenue) entre deux rôles : ici, celui de sociologue en quête d'éléments utiles à sa recherche, d'une part, et de maraudeuse soucieuse de son intégration au collectif, d'autre part. Mais d'autres attributions identitaires, provoquées ou subies par le chercheur, peuvent entrer en ligne de compte. Pour ma part, il s'agissait de divulguer ou non le fait que je détenais un diplôme d'état d'assistante de service social. En effet, considérant que la maraude, dans son volet salarié, est en grande partie assurée par des travailleurs sociaux, cet élément de mon propre parcours pouvait avoir un poids non négligeable dans l'enquête. J'avais décidé, en début d'enquête, de taire cette information de mon parcours, intégrant *Solidarue* sans la mentionner. Je voulais alors éviter d'être associée à un métier que je connaissais finalement peu, ne l'ayant jamais exercé. Cependant, cette posture évolua au cours de l'enquête. J'y voyais en effet une parade mobilisable à la barrière éventuellement brandie du secret professionnel. Au moment de l'enquête, la promulgation récente du cahier des charges et d'une charte éthique avait entraîné le déclenchement de réflexions sur le partage et la circulation des informations concernant les personnes rencontrées au cours des maraudes, suscitant de fait une posture plus contrôlée notamment du côté des associations de bénévoles. La possession de ce diplôme devenait également un éventuel argument de négociation pour l'accès à certaines scènes qui m'auraient autrement été fermées, par exemple les entretiens de suivi social effectués par les travailleurs sociaux chez *Paris Entraide*. J'ai donc finalement entrepris de lever le voile sur cette information lors de mon entrée chez *Sans Toit Ni Voix*, puis chez *Paris Entraide*. Le fait de communiquer cette information n'eut pas les mêmes effets au sein des deux organisations. Chez *Sans Toit Ni Voix*, elle s'avéra un élément supplémentaire de ma reconnaissance en tant que « maraudeuse expérimentée ». Cette attribution identitaire fut notamment mobilisée lors d'une tournée commune entre l'équipe de *Sans Toit Ni Voix* et deux salariés de *Paris Entraide*. Cette initiative prenait sens dans la mise en œuvre d'une nouvelle sectorisation des maraudes dans laquelle *Paris Entraide* s'était vu confier la mission de coordonner les acteurs dans l'un des secteurs où intervenait habituellement la maraude pédestre de *Sans Toit Ni Voix*. L'extrait de journal de terrain qui suit met donc en scène Léa et Driss, s'étant tous deux présentés comme « des travailleurs sociaux de *Paris Entraide* » et les trois membres de l'équipe pédestre de *Sans Toit Ni Voix* ce jour-là – Olivier, responsable des maraudes, Brigitte, une bénévole depuis 4 ans dans l'association et moi-même.

« On vient juste voir un peu comment vous maraudez. On vous laisse faire », lance Léa avant le départ. Olivier nous présente,

Brigitte et moi. « Bon moi je suis vieux, mais on a des jeunes, vous voyez, et pas des novices en plus. D'ailleurs on va les suivre, hein, parce qu'elles connaissent bien le quartier. » Je fais mention que j'y habite depuis quelques années. « En plus Caroline, elle a un diplôme d'assistante sociale donc c'était bien pour nous, elle savait dans quoi elle s'engageait, elle connaît les problématiques sociales, tout ça. » Léa rebondit sur cette information et me demande où j'ai fait mes études. J'apprends alors qu'elle-même est éducatrice spécialisée. « Mais pourquoi, du coup, t'en as pas fait ton métier des maraudes? Tu pourrais, ils recherchent, surtout si t'es diplômée », me demande-t-elle. Je réponds que je n'ai jamais vraiment exercé et que par conséquent mon expérience est très limitée (Journal de terrain, 24 mars 2010).

À l'instar de Nicolas Jounin interrogeant son incarnation d'un « modèle d'ouvrier que cherchent à embaucher les entreprises (jeune scolarisé, assidu, ponctuel) » dans sa recherche sur le monde du bâtiment (Jounin, 2009, p. 247), le fait de compter un « travailleur social » parmi les bénévoles de l'association semblait ici fonctionner comme un élément de légitimation de l'action bénévole. Cette situation renseigne plus largement sur les luttes de juridictions (Abbott, 1988), attisées par l'injonction à la professionnalisation émanant des pouvoirs publics, auxquelles se livrent les équipes « bénévoles » et celles reconnues comme « professionnelles » pour fixer les limites de leurs interventions respectives. La maraude, parce qu'elle se situe à l'orée du travail social par sa prise en charge encore majoritairement assurée par des non-professionnels, exacerbe la défense, par les travailleurs sociaux, d'une formation axée en particulier sur le travail d'accompagnement social.

Dans ce contexte, on comprend que le dévoilement de mon diplôme puisse constituer un enjeu dont la nature dépend en partie de la composition statutaire des équipes. La transmission de cette information aux membres salariés de l'équipe de *Paris Entraide* a effectivement constitué une stratégie à double tranchant. Si elle a sans doute permis de lever rapidement les appréhensions à l'égard des principes éthiques du travail social (confidentialité, secret, etc.) en me donnant notamment accès aux entretiens individuels de suivi des personnes rencontrées en maraude, elle a également suscité une gêne vis-à-vis des agents ne détenant pas de diplôme de travail social. En effet, la population des maraudeurs, considérant le flou entourant les fonctions associées à cette dénomination, intègre des individus ayant des parcours, des qualifications, des expériences hétéroclites. Au sein de *Paris Entraide*, la détention d'un diplôme de travail social participait en grande partie à une position favorisée dans la hiérarchie du travail y compris en termes salariaux.

Ainsi, le fait d'être diplômé permettait en particulier de se tenir davantage éloigné de l'activité de maraude proprement dite, c'est-à-dire des tournées, en y consacrant une part moindre du temps de travail. Cette situation poussait alors certains maraudeurs à entreprendre des formations de travail social, prioritairement celles d'éducateur spécialisé ou d'assistant social. Ma propre condition de diplômée, même sans être revendiquée, pouvait susciter de l'incompréhension puisqu'il m'aurait été possible d'occuper un poste salarié au sein de l'association. Pour pallier ce risque, j'ai donc entrepris de jouer davantage de mon statut de « novice » concernant les maraudes de manière à me mettre en posture d'apprenante.

On le voit ici, la vigilance ethnographique s'exerce à travers la prudence à l'égard des effets associés aux différentes identités portées par l'enquêteur – sociologue, maraudeuse bénévole et assistante sociale –, qui ne sont pas sans lien avec le contexte local de l'enquête. Mais au-delà de ces dimensions identitaires, la multiplication des participations associatives a également impliqué des réactions sur lesquelles je reviens à présent.

Les « déconvenues » de la posture multisituée

« Déconvenues ». Cette expression, empruntée à Daniel Bizeul (1999), permet à présent d'insister sur les inévitables difficultés rencontrées au cours de l'enquête. En effet, le dispositif méthodologique n'a pas été sans écueil, en particulier concernant la dimension multisituée de l'observation, dont j'ai amorcé l'idée précédemment qu'elle pouvait contrevenir aux usages du milieu associatif et en particulier à l'attente plus ou moins implicite de fidélité. Partant de là, la réflexivité méthodologique intègre l'analyse de cette position de transgression et des moyens mis en œuvre pour maintenir mon insertion dans le milieu d'interconnaissance investigué.

Faire entorse à une norme implicite

Revenons aux premiers pas dans l'enquête, au moment de la négociation de l'entrée en maraude. L'annonce initiale de mon souhait de ne pas me restreindre à une seule organisation lors des entretiens de recrutement n'avait pas suscité de désapprobation de principe de la part des responsables associatifs qui m'ont reçue. Malgré tout, sans jamais être énoncée explicitement, la méfiance à l'égard de cette posture s'est insidieusement manifestée. En témoigne cet extrait de journal de terrain, rendant compte d'une discussion entre Héloïse, une bénévole de l'association *Sans Toit Ni Voix*, Sarah, une formatrice du SAMU Social et moi-même, au cours d'une session de formation transversale donnée par le SAMU Social⁴.

Je me rends à cette formation en tant que bénévole chez *Sans Toit Ni Voix* accompagnée par Héloïse, une autre bénévole de

l'association, depuis 8 ans. À midi, nous déjeunons avec Sarah, la formatrice (pour qui j'observe à couvert). Elle nous interroge sur notre parcours dans l'association. Héloïse relate son itinéraire, d'un centre de distribution fixe aux maraudes où elle retrouve « ses camarades de la distrib' ». Je raconte quant à moi mon insertion plus sinieuse évoquant ma volonté « d'être un électron libre en allant voir dans différentes équipes ». Héloïse rétorque « Oui, mais ça, c'est justement ce qu'on ne voulait pas trop. On essaie de constituer des équipes les plus stables possible avec des gens qui ont l'habitude de marauder ensemble. Bon, Caroline, c'est parce qu'elle avait cet intérêt particulier pour les maraudes et qu'elle avait de l'expérience ailleurs. D'ailleurs, c'est assez exceptionnel comme situation, parce que quand on a quelqu'un qui vient nous voir en disant qu'il était avant dans d'autres structures, on se méfie, on se dit qu'il ne sait pas tenir dans une association. Nous, on mise beaucoup sur la stabilité de nos équipes. C'est aussi plus rassurant pour les personnes qu'on rencontre, elles se sentent soutenues. » (Formation SAMU Social, 6 mars 2010).

Cette discussion, loin d'être seulement anecdotique, illustre effectivement la posture décalée que représente la circulation, non seulement entre les organisations, mais aussi entre les différentes équipes à l'intérieur d'une même association. Derrière l'argument de la stabilité des équipes, appuyé sur le « devoir de non-abandon » des sans-abri³ déployé par Héloïse, peut se lire l'exigence de rester « fidèle » au collectif comme norme d'engagement. La primauté accordée aux propriétés relationnelles, considérées comme déterminantes pour l'approche du public, impose ici de garantir informellement son adhésion à une équipe intégrée à une association. À partir de cet événement, j'ai pu systématiser mes observations et en redécouvrir d'anciennes où ce sens m'avait échappé. Il en est ressorti que, dans les maraudes, la fidélité à la cause semble bien moins attendue que celle qui lie le maraudeur à son organisation. En effet, cette norme, que l'on peut qualifier d'implicite dans la mesure où elle n'est pas contractualisée, s'énonce unanimement dans les univers bénévoles comme salariés. Elle est également entretenue au sein des collectifs comme l'illustre la situation suivante :

À la fin de la tournée, Olivier, le responsable des maraudes de *Sans Toit Ni Voix*, me propose de me joindre à un « repas informel » organisé la semaine suivante par toute l'équipe de la maraude pédestre, « histoire de se retrouver mais aussi de se féliciter pour les bonnes choses produites » [il vient préalablement

d'évoquer la contribution de la maraude à l'accueil d'un bénéficiaire en centre d'hébergement]. « Tu vois c'est des évènements comme ça où faut marquer le coup parce que c'est bien la preuve que ça fonctionne malgré tout et ça fonctionne avec des gens qui s'impliquent jusqu'au bout. Sans ça, c'est sûr qu'on a du mal à garder les gens impliqués. » (Journal de terrain, 3 mars 2010).

Ce dernier extrait de journal illustre les mécanismes de fidélisation déployés par les organisations associatives, qui mettent en place des rites, des évènements destinés à entretenir l'attachement durable des travailleurs à une association particulière. Dans les maraudes, il s'agit par exemple d'organiser des repas, de commémorer la mémoire d'une personnalité fondatrice, de fêter les réussites collectives comme les « sorties de rue ». Dès lors, la posture multisituée constituait bel et bien un manquement à cette norme silencieuse, fragilisant par là même ma posture sur le terrain. Pour espérer poursuivre, il devenait alors impérieux de redoubler de vigilance en trouvant les moyens de garder une place acceptable.

Les jeux identitaires de l'ethnographe

Les représentations qu'ont les enquêtés de la présence de l'ethnographe configurent un système d'identités assignées qui repose sur des caractères immédiatement perceptibles (sexe, âge, etc.) ou qui se révèlent au fil de l'enquête (expérience professionnelle, militantisme, etc.). Si nombre de ces attributions demeurent indépendantes de la volonté du chercheur (Bizeul, 1998), elles peuvent constituer des leviers pour surmonter certaines déconvenues. L'extrait suivant de mon journal de terrain relate une occasion de rencontre fortuite entre les équipes de la forme de celles que je souhaitais initialement observer, mais qui ici, prend une acuité particulière puisqu'il s'agit de deux équipes m'ayant tour à tour accueillie en leur sein. Sa sélection prend donc sens dans le malaise qui s'y exprime puisque ma posture multisituée, bien qu'annoncée, y est ici concrètement révélée.

L'équipe de *Sans Toit Ni Voix* décide de s'arrêter « voir Siam », une personne bien connue des équipes mobiles. Alors que l'équipe discute avec elle et que je suis repartie vers le camion pour lui chercher une soupe, une équipe de *Solidarue* arrive. J'hésite à retourner sur les lieux, craignant le malaise provoqué par mon inscription préalable dans l'association *Solidarue* que j'ai quittée il y a peu. Mais Siam attend sa soupe. Agathe, la chef d'équipe de *Solidarue*, m'aperçoit et me reconnaît aussitôt : « Ah bah tiens, y'a des têtes connues ici! Y'a pas que les rapports de maraude

qu'on s'échange! » (À mon intention) « T'as troqué ton chasuble contre un badge? » Le ton est ironique et je souris un peu gênée en oscillant de la tête. Stéphane, le chauffeur de *Sans Toit Ni Voix*, qui semble bien connaître Agathe, répond à ma place en blaguant : « Tu sais, c'est ça les jeunes d'aujourd'hui, ils zappent comme ils respirent! Et puis on voit les différences de moyens hein, des badges contre des gilets. Tu le diras ça, hein, Caroline, dans ton travail! On n'est pas tous logés à la même enseigne, on a d'autant plus de mérite! (rires) » « Dis donc t'exagères, on est des petits par rapport à vous. On est plus David que Goliath, mais on se défend bien! » (Journal de terrain, 6 octobre 2009).

Les réactions des membres de ces deux équipes témoignent d'une certaine déstabilisation que provoque ma circulation entre les organisations qui s'exprime ici à travers un trait d'ironie. Dans cette interaction particulière, la dissipation de l'inconfort, impulsée par un maraudeur, provient de la manipulation du système de rôles attribués. Mon identification en tant que « jeune », puis la référence faite à mon « travail », réactivent la distance aux groupes m'assurant alors une fonction de témoin. Dans la suite de l'enquête, ce double jeu identitaire a constitué une ressource pour me maintenir sur le terrain dans des conditions favorables. Réactivant le rôle d'« étudiante » ou de « sociologue », au risque de fragiliser une familiarité acquise, je me suis parfois sentie le devoir de réassurer les maraudeurs de mon engagement à anonymiser les informations rassemblées au sein de chaque organisation. Dans le même temps, je réaffirmais ma place de maraudeuse par une participation la plus active possible. Ainsi l'ethnographe, « s'il ne choisit pas les places qu'on lui assigne, peut au moins choisir de "miser" sur l'une, plutôt que l'autre » (Schwartz, 1993, p. 276).

La vigilance ethnographique consiste dès lors pour le chercheur à ménager des espaces de jeux malgré les dissonances de la posture d'enquête initiale. Dans mon cas, il était possible de faire avec l'inobservation relative de la règle de fidélité et donc de ne pas renoncer à la vocation comparative de l'enquête. Reste que si ces déconvenues nous informent sur les écueils inévitables de l'approche ethnographique, leur explicitation n'a de sens que si elles nous apprennent quelque chose du monde étudié. À travers la découverte de la force normative de la fidélité associative, il était de fait intéressant d'interroger sa mise en œuvre, mais aussi ses enjeux dans le monde des maraudeurs. C'est l'objet de la prochaine section que de s'y intéresser.

Les enjeux de la fidélité associative

L'expérience précédemment décrite invite à porter un regard appuyé sur les conditions organisationnelles qui participent de la fabrication de la fidélité associative. La question est, on l'a vu, de savoir comment les associations construisent et parviennent, ou non, à pérenniser l'adhésion des intervenants mais aussi d'identifier quels sont les enjeux du maintien de cette fidélité? Ces questions se posent d'abord aux responsables associatifs en termes de gestion du personnel pour irriguer ensuite plus largement des logiques de légitimation vis-à-vis des injonctions étatiques.

Gérer les ressources humaines

Dans le cas spécifique des maraudes, l'enjeu de fidélisation apparaît d'abord pratique. Il faut, pour les responsables associatifs, pouvoir s'assurer d'effectifs suffisants pour assurer la mission d'intérêt général qui leur a été confiée par les pouvoirs publics – du moins c'est le cas pour les organisations labellisées par la DASS de Paris dont font partie les trois associations investies. Cependant, les organisations, et prioritairement celles œuvrant avec une masse d'intervenants bénévoles, se heurtent dans cette tâche à une dimension pour le moins paradoxale. D'un côté, il faut (re)tenir les maraudeurs en arguant de la nécessité du principe de continuité de la prise en charge. De l'autre, il faut éviter l'« usure » et s'accommoder pour cela d'une structure souple qui tient compte de la relative volatilité des engagements. En témoignent les propos de Lionel, responsable des maraudes véhiculées « du jeudi » à *Sans Toit Ni Voix* :

Moi, c'est vrai que, des fois, j'ai des sueurs froides quand je vois le calendrier pratiquement vide en début de semaine. La difficulté c'est que la maraude, on le sait, c'est vite usant, ça demande de se motiver pour venir le soir, on sait qu'on va se coucher tard tout ça. Mais en même temps, moi, c'est ce que je dis à mes troupes, les gens dans la rue, ils nous attendent et on peut pas faire des promesses et pas les tenir. Après c'est vrai que, bon, les bénévoles, ça va, ça vient. On peut pas exiger des gens qu'ils viennent trop régulièrement parce qu'on sait, pour y être tous passés, que ça demande beaucoup d'énergie. Donc moi, à mon niveau, j'essaie de faire avec tout ça, je dis qu'on a besoin d'eux mais sans leur mettre trop la pression non plus (Entretien avec Lionel, 5 juillet 2010).

La restitution des difficultés éprouvées par Lionel lors de l'organisation des tournées indique l'ambiguïté inhérente à l'encadrement des engagements dans le cadre particulier de cette activité. Ainsi, comme le soulignent Bénédicte Havard-Duclos et Sandrine Nicourd, « dans le monde associatif, ce problème

est commun à toutes les organisations. Il s'agit souvent de limiter le *turn over* » (Havard-Duclos & Nicourd, 2005, p. 71). Mais ce problème se pose avec d'autant plus d'acuité dans le cas des maraudes, tenant compte du contexte de régulation de l'activité et de la situation de coprésence d'une multiplicité d'organisations agissant sur le même territoire, auprès de la même clientèle.

Se situer sur un marché de services

On l'a vu précédemment, les équipes mobiles se rencontrent parfois lors de leurs interventions auprès des sans-abri. Plus régulièrement aussi, elles se croisent « de loin ». L'extrait suivant relate une de ces situations, l'équipe de *Sans Toit Ni Voix* avec laquelle je maraude apercevant une équipe de *Solidarue*. Cet extrait de journal de terrain expose le fait que les maraudeurs s'observent et se définissent en positif ou en négatif vis-à-vis des autres acteurs collectifs.

Aux alentours de minuit, l'équipe (composée de Léon, le chauffeur, Lucie et moi-même) décide de « rentrer au bercail » et donc de signer la fin de la maraude. Nous apercevons au loin le camion de *Solidarue*. Léon m'interroge. « Ah tiens, c'est pas avec eux que tu as déjà fait des maraudes? ». Je confirme. « C'est quand, eux, qu'ils tournent déjà? » Je dispense les informations sollicitées sur les jours et les lieux fixes de tournées de cette association. « Mais quand tu y étais, ils arrêtaient tard? » Je fais une réponse de Normand. « Ça dépendait. Parfois tôt, parfois plus tard selon l'affluence, la disponibilité et la fatigue de l'équipe ». Léon me demande des précisions. « Tard c'était quoi par exemple? » « Je me souviens qu'on m'avait annoncé 2 h du matin comme limite. Mais ça arrivait plutôt le vendredi car y'avait le week-end après. » Léon semble réfléchir. « Bah, nous là, c'est vrai qu'on tourne plus longtemps d'habitude. On rentre parfois aussi à 2 h du matin. Mais là, aujourd'hui, c'est calme. Et sinon ils faisaient la même chose que nous? J'veux dire, ils vont voir les gens comme ça, ils discutent? » Je réponds que oui, précisant cependant qu'ils ont souvent des itinéraires programmés les amenant à revoir les mêmes personnes. « Ah ouais, c'est ça. C'est vrai que nous, on fait plus de la maraude... pure, on sait pas toujours à l'avance qui on va voir. On nous avait dit, je sais plus, à une réunion de la Mairie de Paris, que c'était bien de faire ça, de la maraude pure, parce que sinon, après, ça crée du clientélisme, tu vois. » Je rectifie alors mon propos pour signifier que les équipes

de *Solidarue* fonctionnaient aussi sur des trajectoires plus aléatoires. (Journal de terrain, 7 août 2009).

Léon est ici intrigué par ce que font les autres aux mêmes fonctions et cherche à déceler des points de convergence et surtout de divergence. Un point saillant des observations restituées dans cet article est d'ailleurs qu'elles rendent toutes compte de situations où les maraudeurs agissent sous le regard d'autres intervenants, impliquant souvent des discours de justification. En promouvant l'exercice d'une « maraude pure », c'est-à-dire en laissant toute sa place au travail de repérage et à la découverte d'éventuels nouveaux bénéficiaires, Léon formalise ici ce qu'il pense être une spécificité de l'intervention de son association qui s'inscrit en porte-à-faux vis-à-vis des équipes dont les chemins tracés favoriseraient le filtrage de la population des sans-abri (« nous on va voir vraiment tout le monde »). Il s'agit également de répondre aux attentes formulées par les instances politiques (« la mairie de Paris a dit que c'était bien de faire ça ») dont le pouvoir normatif est ici confirmé. L'inconditionnalité de l'aide – qui est devenue un principe central des politiques d'assistance aux sans-abri – apparaît dès lors garantie et devient un gage de reconnaissance. Plus largement, ces logiques prennent sens dans l'inscription des équipes mobiles dans un univers partagé et marqué par une montée des exigences associées à l'encadrement croissant des pouvoirs publics (démarches de labellisation, création d'un service public des maraudes). Dans ce contexte, le registre de la fidélité répond donc également à des objectifs de mise en valeur et de légitimation de l'action associative. En effet, garantir la stabilité des équipes est en particulier un argument de valorisation déployé par les organisations qui parviennent à maintenir leur masse salariale ou bénévole. Le roulement de personnel trop important des travailleurs, quels que soient leurs statuts (puisque le secteur professionnalisé n'échappe pas à cette tendance), fragilise le positionnement des organisations sur un marché de services. Au souci du maintien des engagements répond alors celui du maintien d'une place reconnue et durable. Les associations agissent dans un monde des maraudes où les places ne sont pas infinies – mais sont limitées par l'action publique – et elles se trouvent de fait mises en concurrence.

Conclusion

Au travers de ce récit d'enquête, la démonstration a été faite de la dimension profondément processuelle et ambivalente de la vigilance ethnographique. Processuelle, puisqu'au départ fondée sur un exercice d'anticipation destiné à construire un rôle acceptable dans le milieu des maraudes, elle s'est orientée ensuite progressivement vers la gestion des « épreuves ethnographiques » rencontrées. La posture transgressive à l'égard de la norme de fidélité

associative a imposé une prudence renforcée pour se maintenir et être maintenue sur un terrain traversé par des luttes d'appropriation de places pérennes et reconnues. Ambivalente, puisque si la vigilance s'exerce en partie sous le contrôle du chercheur – ici par exemple les choix initiaux du mode d'observation –, elle reste cependant largement déterminée par les contingences de l'enquête, elles-mêmes dépendantes des configurations du monde social étudié. En d'autres termes, exercer sa vigilance n'empêche pas d'être confronté à ce qui irrémédiablement lui échappe. Les « calculs du chercheur » (Bizeul, 1998, p. 759) ne peuvent faire oublier « l'impossible quadrature de la relation d'enquête » (Bizeul, 1998, p. 769). Dans cette enquête au sein des maraudes, bien que des précautions aient été prises pour limiter les risques inhérents à la posture multisituée (par exemple le choix d'une observation à découvert et la divulgation de l'intention de varier les inscriptions organisationnelles), la force des normes régissant la sociabilité associative s'est malgré tout exprimée par un jugement rendu finalement défavorable sur la volonté du chercheur de circuler au sein des organisations responsables des maraudes.

Si la relation d'enquête n'est jamais totalement maîtrisée, ses incertitudes et ses renégociations apparaissent ici significatives pour comprendre des processus sociaux propres au monde social étudié. Cet article, en rendant compte des écueils d'une expérience d'observation participante, a montré que ceux-ci peuvent en même temps se révéler des leviers pour l'analyse, dévoilant les conditions organisationnelles qui construisent et encadrent les engagements au sein des maraudes. Finalement, la posture multisituée du chercheur et l'entorse à laquelle elle a donné lieu ont permis de révéler les jeux de positions des organisations sur un marché où l'offre de services est abondante et les acteurs en concurrence.

Notes

¹ C'est d'ailleurs l'exemplarité parisienne de cette diversité d'opérateurs qui a justifié la restriction du territoire d'enquête à la capitale française.

² Cette citation entre guillemets ainsi que la suivante sont extraites du « Cahier des charges relatif à la coordination des maraudes dans Paris », rédigé en 2007 et piloté par la Préfecture et la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales de Paris.

³ Pour des raisons de confidentialité, les noms des organisations associatives sont fictifs. Il en sera de même pour les noms des lieux et des personnes rencontrées au cours de l'enquête, intervenants comme usagers.

⁴ Cette formation prenait place dans les préconisations du cahier des charges précédemment cité.

⁵ Ce devoir est un principe premier de la charte éthique rédigée en 2008 : « La maraude représente l'engagement solidaire de bénévoles et de professionnels [...] qui témoignent au quotidien du devoir de sollicitude et de non-abandon » (p. 2 de la charte « Ethique et maraude »).

Références

- Abbott, A. (1988). *The system of professions. An essay on the division of expert labor*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Arborio, A. M., Cohen, Y., Fournier, P., Hatzfeld, N., Lomba, C., & Muller, S. (Eds). (2008). *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*. Paris : La Découverte.
- Beaud, S., & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Becker, H. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.
- Bizeul, D. (1998). Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause. *Revue française de sociologie*, 39(4), 751-787.
- Bizeul, D. (1999). Faire avec les déconvenues. Une enquête en milieu nomade. *Sociétés contemporaines*, 33-34, 111-137.
- Breviglieri, M. (2005). Bienfaits et méfaits de la proximité dans le travail social. Dans J. Ion (Éd.), *Le travail social en débats* (pp. 219-234). Paris : La Découverte.
- Broqua, C., (2009). L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant. *Genèses*, 75, 109-124.
- Buscatto, M. (2010). *La fabrique de l'ethnologue. Dans les rouages du travail organisé*. Toulouse : Octarès Editions.
- Damon, J. (2002). *La question SDF. Critique d'une action publique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Demazière, D., Horn, F., & Zune, M. (2011). Ethnographie de terrain et relation d'enquête. Observer les « communautés » de logiciels libres. *Sociologie*, 2, 165-183.
- Fassin, D., & Bensa, A. (Eds). (2008). *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*. Paris : La Découverte.

- Havard-Duclos, B., & Nicourd, S. (2005). *Pourquoi s'engager? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité*. Paris : Payot.
- Hughes, E. (1996). *Le regard sociologique. Essais choisis*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Jounin, N., (2009). *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*. Paris : La Découverte.
- Loison-Leruste, M., & Hély, M. (2013). Des entreprises associatives en concurrence : le cas de la lutte contre l'exclusion. Dans M. Hély, & M. Simonet (Eds), *Le travail associatif* (pp. 191-207). Paris : Presses universitaires de Paris Ouest.
- Nicourd, S. (2009). Éducation populaire : organisation du travail associatif et action publique. *Entreprises et histoire*, 56, 62-72.
- Schwartz, O. (1993). L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme? Dans N. Anderson (Éd.), *Le hobo. Sociologie du sans-abri* (pp. 265-305). Paris : Nathan.
- Simonet, M. (2010). *Le travail bénévole. Engagement citoyen ou travail gratuit?* Paris : La Dispute.
- Strauss, A. L. (1992). *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris : L'Harmattan.

Caroline Arnal est doctorante en sociologie et membre du laboratoire PRINTEMPS (CNRS-UVSQ). Elle termine actuellement une thèse sur les dynamiques de l'action associative caritative à partir du cas de l'activité des maraudes à Paris. Fondée sur une démarche ethnographique mêlant en particulier l'observation participante et les entretiens biographiques, son travail explore plus particulièrement les formes d'organisation et de régulation de ce mode d'intervention sociale qui mobilise une diversité d'acteurs collectifs et individuels.

Le travail ethnographique dans des contextes de conflit armé interne : le cas des enclaves de groupes paramilitaires en Colombie

Natalia Suarez Bonilla, Docteur en Sociologie

Institut d'éducation et pédagogie (IEP)

Résumé

L'enquête ethnographique dans un contexte de guerre irrégulière tel que celui de la Colombie présente un intérêt méthodologique et épistémologique non négligeable pour l'enquête elle-même. De même que les habitants de zones contrôlées par les différents acteurs armés, l'enquêteur éprouve la réversibilité de l'ordre social. Cela résulte des épreuves d'altérité qui se posent à lui dans le déroulement de son enquête et qui sont celles auxquelles ses interlocuteurs doivent aussi faire face en permanence. À partir d'un travail de réflexivité mené par la chercheuse sur sa compétence à lire les signes des risques, mais aussi à s'y ajuster, cette contribution se propose de rendre compte de la façon dont les différents enjeux liés aux contextes de guerre irrégulière déterminent, dans une large mesure, le rapport aux acteurs et au terrain.

Mots clés

ETHNOGRAPHIE, GUERRE IRRÉGULIÈRE, COLOMBIE, ÉPREUVES D'ALTÉRITÉ, RÉFLEXIVITÉ

Introduction

Contrairement aux situations de paix dans lesquelles les personnes semblent, aux yeux de l'observateur, relativement intégrées socialement, et présumant comme faisant, en quelque sorte, spontanément société (Boltanski, 2009), les situations extrêmes mettent particulièrement à nu l'indétermination des rapports sociaux et des identités (Lemieux, 2008; Pollak, 1990). C'est le cas des contextes de guerre irrégulière de longue durée, comme celui de la Colombie, affligée depuis 50 ans par des affrontements entre différents acteurs armés, au sujet notamment de ressources politiques et économiques. Certains d'entre eux exercent un contrôle dans différentes zones du pays par l'intermédiaire d'un assujettissement de la population à leur pouvoir de mort. Dans ce contexte soumis à l'arbitraire, la population se voit obligée d'entamer un travail consistant à démontrer en permanence son innocuité en supprimant

tout comportement, volontaire et involontaire, qui pourrait être lu comme étant une menace par les belligérants. Ce travail de contrôle des impressions (Goffman, 1973a, 1973b) témoigne de la construction de nouvelles formes idéologiques dans lesquelles les personnes apprennent leur relation avec l'autre et avec l'espace (Suarez, 2012).

La compréhension des formes de sociabilité qui se construisent en réponse à la menace permanente du recours à la force nécessite un regard ethnographique qui rend compte de la façon dont les personnes gèrent la situation d'incertitude qui traverse la vie sociale. Le travail ethnographique, parce qu'il permet de mettre à jour la pluralité ouverte des manières d'agir et de traiter le monde dont disposent les acteurs (Piette, 1996), permet de montrer les difficultés que rencontrent les acteurs relativement à la gestion de la menace et leur capacité à faire face aux situations de danger. Par la proximité qu'elle engage, l'ethnographie porte un regard attentif sur le travail de définition réalisé par les acteurs eux-mêmes pour décrire ce qu'ils font, la manière dont ils qualifient et définissent leur situation, ainsi que leurs ajustements concrets en cours d'action (Nachi, 2006).

Cependant, cet engagement sur le terrain a des conséquences sur la façon dont le chercheur rend compte de la réalité observée. À l'instar des habitants de zones contrôlées par les différents acteurs armés, l'enquêteur éprouve la réversibilité de l'ordre social, en termes de désorganisation des catégories de perception du monde, des instruments de qualification et des outils cognitifs qui servent à l'identification des autres et à la présentation de soi. Cela n'est pas le résultat d'une stratégie méthodologique répondant à une contrainte de la situation et obligeant le chercheur à s'impliquer activement, personnellement, pour pouvoir enquêter sur la guerre; il ne s'agit pas de jouer un jeu pour apparaître aux enquêtés comme engagé à leurs côtés. Il est plutôt le résultat des épreuves d'altérité qui se posent à lui dans le déroulement de son enquête et qui sont celles auxquelles ses interlocuteurs doivent aussi faire face en permanence. En effet, ce type de terrain sensible (Agier, 1997) oblige le chercheur à apprendre à interagir dans un contexte de danger dont la caractéristique principale est la méfiance radicale. Il s'agit alors de développer des stratégies comportementales et communicationnelles qui, en même temps qu'elles permettent de mener l'enquête, atténuent le soupçon latent qui pèse sur lui et ses interlocuteurs sans forcément le dissiper.

À partir d'un travail de réflexivité que j'ai mené sur ma compétence à lire les signes de risque, mais aussi à m'y ajuster, cette contribution propose de rendre compte de la façon dont les différents enjeux liés aux contextes de guerre irrégulière déterminent, dans une large mesure, le rapport aux acteurs et

au terrain. Mon observation porte sur un bidonville localisé dans la ville de Montería, le centre administratif du département de Cordoba, située au nord-est de la Colombie et connu pour être le berceau du groupe paramilitaire Autodefensas Campesinas de Córdoba y Urabá (« Autodéfenses colombiennes de Cordoba et Uraba », ACCU), responsable des plus grandes atrocités commises dans cette région du pays. Depuis sa fondation en 1988 par les premières vagues de population échappant à la violence paramilitaire, ce bidonville se trouve sous le contrôle exclusif de l'acteur armé. Dans un premier temps, je parle des enjeux liés à la recherche d'un médiateur comme garant de l'accès au terrain ayant un certain degré de sécurité. Dans un deuxième temps, je décris le contexte de surveillance auquel j'ai été exposé et mon rapport avec les différents acteurs. Je conclus ma contribution en décrivant la compétence à mettre en place un espace minimal de confiance qui permet au chercheur de conduire son enquête en même temps qu'il gère la méfiance qui l'entoure.

La configuration du dispositif de surveillance paramilitaire

À partir des années 1960, sous l'influence de la révolution cubaine, la Colombie connaît l'émergence de groupes insurrectionnels (Pizarro, 1996). La plupart d'entre eux ont comme stratégie la mise en place de foyers armés dans les zones rurales qui, par leurs caractéristiques morphologiques et topographiques, se présentent comme favorables à la mise en place du projet révolutionnaire. Leur contrôle exclusif sur ces zones s'est vu cependant bouleversé dès le début des années 1980 avec l'apparition des civils organisés en groupes d'autodéfense qui prennent en charge la refondation de l'ordre sécuritaire national (Rangel, 2005). Le rétablissement de la sécurité répond largement à un projet idéologique venant du haut : il est soutenu matériellement et idéologiquement par l'institution militaire qui, pour faire face à la menace des mouvements de guérilla, n'hésite pas à faire de ces groupes de civils armés leur principal dispositif sécuritaire (García, 2006).

L'ensemble du département de Cordoba, notamment le centre administratif de la ville de Montería, a été le lieu où se manifeste la phase la plus avancée de ce projet s'organisant autour d'une politique de la peur et de la terreur. Ce département, qui fut lors des années 1970 le fief des mouvements de guérilla, est passé progressivement à partir de 1988 sous le contrôle presque total des ACCU, par l'intermédiaire de massacres, de disparitions, d'assassinats sélectifs et de déplacements forcés de populations. Pour ses partisans, cette mobilisation violente est une réponse aux enlèvements, aux extorsions et aux exécutions perpétrées par la guérilla contre la population civile, ainsi qu'à l'absence de mesures efficaces prises par l'État pour combattre les organisations insurrectionnelles (Romero, 2003).

La géographie sécuritaire qui ressort du travail de la « libération » entrepris par les groupes paramilitaires témoigne, désormais, d'un territoire national fragmenté en enclaves sécuritaires dans lesquelles ces groupes remplacent les agents des forces publiques. Cela est notamment évident dans le quartier de Canta Claros, un bidonville où cohabitent entre autres des déplacés par la violence politique, des paramilitaires, des soldats, des tueurs à gage, des jeunes de gangs et des ramasseurs de feuilles de coca. D'une invasion simple composée de milliers de cabanes improvisées en bois et en carton, ce terrain de 80 hectares est devenu, au fil du temps, non seulement un quartier mais une ville à part entière : des commerces de tous genres abondent, des épiceries, des services de communication et de transport, des salons de coiffure, des lieux de divertissement. Malgré cette diversité de services, Canta Claros reste un des quartiers les plus pauvres de la ville. Ses habitants, dont la plupart vivent avec l'équivalent d'un euro par jour, habitent dans des maisons mal construites, en parpaing ou en bois, et dont le sol est, par manque de moyens, en terre battue.

La localisation de ce quartier aux portes de la ville de Montería fait de Canta Claros un point stratégique pour la sécurité de la ville. Ce quartier est, pour tous ceux qui proviennent du sud, le premier espace habité. En conséquence, Canta Carlos est le point d'entrée pour quiconque parvient d'autres territoires. Ce quartier est potentiellement un refuge pour les personnes échappant à une menace, mais aussi une bonne cachette à partir de laquelle les personnes peuvent se déplacer, de l'intérieur, dans d'autres secteurs de la ville sans être à découvert. Par sa position stratégique, ce quartier représente donc pour l'acteur armé un espace stratégique d'observation et de contrôle de l'adversaire.

De façon à assurer leur emprise sur la ville de Montería, les ACCU ont mis en place un dispositif de sécurité dans le quartier de Canta Claros qui vise à garantir la sécurité externe et interne de la ville. La première est garantie par le positionnement de leurs hommes principalement aux sorties et aux entrées du quartier dans le but de détecter et de prévenir les avancées, les mouvements et les stratégies de l'adversaire. Ce dispositif de sécurité dirigé vers l'extérieur va de pair avec la surveillance interne exercée dans la communauté. Il s'agit d'éviter le déplacement et de permettre l'identification de l'ennemi qui aurait pu s'infiltrer dans le quartier. Les organisations d'extrême droite comme celles d'extrême gauche pratiquent, en effet, le même dispositif d'infiltration : envoyer des hommes dans les territoires ennemis dans le but de faire un travail d'intelligence portant sur la collecte des renseignements stratégiques, lesquels permettront, le jour venu, la planification d'une attaque. Cette dernière figure rend plus complexe le travail d'identification de l'ennemi, car si, dans un champ de bataille, il est plus facile de repérer son adversaire à partir des sigles

qu'il porte sur son uniforme, dans les centres urbains, l'ennemi est invisible. Cela répond à une exigence stratégique-militaire qui, pour des questions de sécurité, oblige l'informateur envoyé par l'organisation adverse à prendre les apparences du civil. Il deviendra ainsi un habitant du quartier comme les autres, un membre de la communauté.

La particularité de ce dispositif de surveillance externe et interne est qu'il n'est pas visible : dans ce quartier, on ne verra ni les hommes des ACCU patrouillant en uniforme, ni les aménagements de l'espace qui rendraient compte de son emplacement. Tout au contraire, ce dispositif s'appuie sur un réseau de personnes qui, habillées en civil et se confondant avec le reste des habitants, participent à la surveillance de la zone. Ce réseau est intégré, d'un côté, par les informateurs, les miliciens et les combattants – des personnes rattachées directement à l'organisation armée et qui constituent une de leur principale base d'appui dans le quartier; de l'autre côté, par tous ceux qui maintiennent, d'une façon ou d'une autre, des liens avec cette organisation. C'est le cas des leaders politiques du quartier, des vigiles payés pour surveiller le quartier, des forces militaires institutionnelles et de la police.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce dispositif de sécurité ne s'organise pas autour de l'identification de l'ennemi réel tel que les groupes révolutionnaires, mais sur la figure de l'ennemi objectif. Cette figure n'est jamais une personne dont les pensées dangereuses doivent être provoquées ou dont le passé justifie les soupçons qui pèsent sur lui; c'est un « porteur de tendances » (Arendt, 1972, p. 154), mettant l'ordre paramilitaire en danger. Les paramilitaires ne recherchent donc pas uniquement la neutralisation des actes hostiles, mais aussi toutes les tentatives – quel que soit leur but – qui, par leurs effets, peuvent défier leur contrôle.

Cette idée de l'ennemi trouve sa source dans une conception du pouvoir qui s'affirme avant tout comme pouvoir armé, et dont les fonctions d'ordre ne sont pas entièrement dégagées des fonctions de guerre; c'est pourquoi même la désobéissance est perçue comme un acte d'hostilité, un début de soulèvement. Montrer quelques résistances ou oser questionner ce pouvoir est perçu comme un affrontement. L'acte de punir s'inscrit ainsi dans une économie du visible, car pour les paramilitaires, en plus de dresser la personne, il s'agit de montrer la punition, de la mettre en scène, de façon à rappeler à la population que les paramilitaires dictent la loi.

La mise en spectacle du corps puni ne concerne pas uniquement l'exposition des personnes aux regards des autres lors des punitions. Il en va de même pour la façon dont la mort est donnée. Outre les sévices infligés avant de donner la mort, les personnes sont assassinées, notamment par des coups de

fusil tirés sur la partie occipitale de la tête, défigurant ainsi leur visage. Un dispositif d'autant plus impitoyable dans une société où la coutume lors des funérailles est de voir, pour la dernière fois, le visage du défunt (Losonczy, 2003). Il en va de même pour l'interdiction d'enterrer le mort dans le but de le laisser exposé des jours entiers dans l'espace public. L'odeur nauséabonde de la chair en état de putréfaction accentue encore plus cette exaltation du pouvoir de punir aux mains de l'acteur armé.

La recherche d'un terrain et d'un médiateur

Le fonctionnement du dispositif décrit ainsi que la diversité des personnes qui y participent font que l'acteur armé bénéficie d'un don d'ubiquité. Cette situation de surveillance soutenue exerce de fortes contraintes au moment d'entreprendre un travail de terrain. Dans cette zone, on ne se déplace qu'exclusivement sous la recommandation d'une personne publiquement reconnue, ceci représentant aux yeux des acteurs armés une garantie de fiabilité de leurs réseaux de connaissances. En ce sens, il est impératif pour sa propre sécurité de trouver un intermédiaire qui permet l'entrée dans ces espaces territoriaux, rendant ainsi l'enquête envisageable.

Dans le cas de mon ethnographie, le choix de cet intermédiaire n'est pas allé de soi. L'enjeu était de parvenir à se déplacer de façon autonome, en conservant une position de neutralité, sans forcément passer par l'intermédiaire d'un des acteurs impliqués dans le conflit, que ce soient les groupes irréguliers, les forces institutionnelles ou autres organisations non gouvernementales (ONG). Concernant le refus de travailler avec des groupes irréguliers, il s'agissait d'une question de sécurité, mais surtout d'éthique dans un conflit où l'ennemi n'est pas forcément stabilisé et où chacun est responsable des violences perpétrées contre les civils. Concernant le refus de travailler avec des ONG, il a été motivé par le fait que ces dernières peuvent être instrumentalisées par certains acteurs pour dénoncer les atrocités d'un groupe armé en faveur d'un autre. Dans d'autres cas, elles sont considérées comme des sortes d'espions qui dénoncent la violation des droits de l'homme. Entrer dans un territoire sous l'un de ces drapeaux aurait alors signifié l'altération de l'information. Dans ce sens, l'enquête de terrain n'aurait été qu'un simple écho des points de vue déjà connus de ces organisations, sans arriver à les dépasser.

Il me fallait ainsi trouver un médiateur qui, bien qu'il habite l'enclave, maintienne une certaine distance avec l'acteur armé tout en bénéficiant à ses yeux d'un certain respect. Ce médiateur n'a pas été repéré directement : mon réseau de connaissances familiales, amicales et professionnelles a dû être mis à contribution. C'est par son intermédiaire que j'ai appris l'une des stratégies fondamentales à respecter si je voulais avoir accès aux médiateurs : il fallait

pouvoir justifier à leurs yeux ma présence dans ces enclaves, car les habitants de ces espaces géographiques sont très discrets quant aux sujets qui traitent de l'acteur armé. Il m'a alors été conseillé par les personnes de mon réseau de ne pas dévoiler la vraie problématique de mon enquête mais plutôt d'en parler en termes généraux, par exemple en disant que j'étudiais la situation du pays. Dans cette perspective, mon travail apparaissait moins engagé que ce que pouvaient laisser entendre les mots *paramilitaire*, *guérilla*, *conflit* ou *guerre*; des mots qui, dans ces enclaves, sont volontairement très peu employés. En me cantonnant à cette description générale de mon sujet de recherche, ma présence dans ces enclaves avait ainsi plus de chance d'être acceptée par le médiateur.

Cependant, le besoin de médiateur pour accéder à ces zones a vite mis en évidence la question de sa fiabilité, et notamment de sa capacité à intervenir auprès de l'acteur armé dans les cas où je me serais trouvée en difficulté avec ce dernier. En effet, si le médiateur rassure l'acteur armé sur les étrangers qui entrent dans ces enclaves, cela n'empêche pas que ces derniers puissent être arrêtés dans le but d'effectuer une enquête à leur sujet. La peur dans laquelle vivent ces gens peut ainsi se manifester, dans ce type de situation, par l'abandon de l'étranger à son propre sort. Je me suis ainsi largement renseignée auprès des personnes de mon réseau m'ayant proposé des médiateurs habitant dans ces enclaves, sur la trajectoire de ces derniers et sur leurs influences vis-à-vis de l'acteur armé. Ce travail s'est révélé très difficile, car si les contacts n'ont pas manqué, les informations à leur sujet n'étaient pas en quantité suffisante pour être rassurantes.

Une fois le lien établi avec mon médiateur, j'allais être identifiée dans cette ville comme étant « plus ou moins une amie » et donc comme quelqu'un « plus au moins de confiance ». Cependant, si ce contact m'a permis d'accéder à cette enclave et de me renseigner sur l'étendue et le fonctionnement du contrôle territorial du groupe paramilitaire dans cette zone du pays complètement nouvelle pour moi, il n'a pas été le seul auquel j'ai eu recours pour conduire mon enquête une fois à l'intérieur de ces zones. En effet, je connaissais le risque que représentaient pour l'enquête ces contextes de polarisation idéologique qui caractérisent toute guerre civile. Un risque qui s'accroît davantage encore lorsqu'on se fie à son médiateur comme seule source d'information (Moussaoui, 2001). Aussi, préférant diversifier les sources d'information, mon médiateur n'a été qu'un informateur parmi d'autres, l'objectif étant de tisser des liens avec le plus grand nombre d'habitants de ces enclaves et de me déplacer à mon gré sans avoir toujours à lui rendre des comptes.

Dans cet ordre d'idées, ma première démarche a été alors de contacter l'institution ecclésiastique, dans le but de connaître son travail mené auprès de la population déplacée par la violence et provenant non seulement de Cordoba mais aussi des départements limitrophes. Néanmoins, ayant compris avant de rencontrer les membres de cette institution que le mot *déplacé* pouvait créer quelque rapprochement avec la défense des droits de l'homme, j'ai essayé de me concentrer sur la question plus générale du travail social de l'Église, ce qui a permis d'instaurer un climat de « confiance » avec mes interlocuteurs. Cependant, après quelques renseignements généraux sur le travail de l'Église, très discrètement j'ai tenté de recentrer la discussion sur les déplacés et ai pu constater que cela ne posait pas de problèmes. J'ai donc demandé à être mise en contact avec une paroisse dans un quartier marginal de la ville où il semblait y avoir des programmes spécifiques pour cette catégorie de population. C'est ainsi que pendant deux semaines, j'ai suivi les cours de décoration dispensés par les religieuses d'une paroisse localisée dans un quartier marginal de Montería et dont les participantes étaient censées être, pour la plupart, des femmes déplacées par la violence politique.

Dans ce premier face à face avec mon terrain, j'ai pu tester ce qu'il fallait dire et de quelle manière il fallait aborder mon sujet. Je me suis ainsi posée en simple observatrice, laissant émerger d'elle-même ma problématique lors de ces conversations avec les femmes. L'idée était de saisir comment celles-ci évoquaient l'acteur armé et comment elles faisaient l'expérience de sa présence. J'ai tout de même pu poser des questions concernant la sécurité et la tranquillité de la vie dans ce quartier, en sachant à l'avance que ces deux mots ont une signification bien précise dans cette région du pays. En effet, ils renvoient d'un côté aux différents facteurs de l'insécurité et de l'autre à l'acteur qui maintient l'ordre, c'est-à-dire les ACCU. Cela m'a ainsi permis d'ouvrir le chapitre de la présence des paramilitaires et de la représentation qu'en avaient mes interlocutrices.

Après quelques renseignements sur le terrain, je me suis aperçue de la difficulté d'entrer en profondeur dans mon sujet par le seul intermédiaire de l'église. Il fallait que je me place du côté des habitants du quartier pour les suivre dans le déroulement de leur vie quotidienne. Néanmoins, je n'avais pas de contacts avec les leaders politiques de ce quartier. Et même si cela avait été le cas, comment aurais-je pu justifier auprès de la paroisse, sans créer de méfiance, mon départ avec ces nouveaux acteurs? J'ai donc décidé d'abandonner ce premier terrain et de partir à la recherche d'un autre.

Après quelques rencontres avec un chercheur de la région, celui-ci m'a proposé de participer à une réunion avec des personnes ayant travaillé comme

thérapeutes sociaux, c'est-à-dire des gens formés par une ONG dans le but d'apporter un soutien psychologique immédiat à la population victime du déplacement forcé. Après avoir approché plusieurs de ces thérapeutes, j'ai décidé d'accepter l'invitation de l'un d'entre eux dans son quartier caractérisé par la présence importante de familles déplacées. Cette personne est devenue ainsi mon médiateur dans ce quartier. De façon à approcher les personnes déplacées, j'ai profité de la convocation d'une réunion d'un groupe de femmes avec lesquelles mon nouveau médiateur avait travaillé pendant deux ans. Nous sommes allés ainsi de porte-à-porte, invitant les femmes à se réunir, ce qui m'a servi de prétexte pour entrer en contact avec plus d'une dizaine d'entre elles. Sachant qu'il fallait présenter mon enquête sur des bases très générales, j'ai pensé que la meilleure façon de justifier ma présence sur ce terrain était de leur présenter mon travail comme une reconstruction historique de la formation du quartier au travers du témoignage de ses habitants. Grâce à ces premières approches, j'ai eu l'opportunité de rencontrer d'autres personnes participant à l'organisation de la vie de la communauté et qui, d'une façon ou d'une autre, étaient en contact avec mes interlocuteurs. Ces personnes étaient des leaders communautaires, maîtres d'école, religieuses, prêtres, directeurs d'école et surveillants.

L'enquêtrice sous surveillance

Une des caractéristiques du quartier de Canta Claros est que le contrôle du territoire est loin d'être apparent comme on pourrait l'imaginer. L'acteur armé est présent physiquement, il met en place ses dispositifs de sécurité mais on ne les voit pas. Il n'y a aucune trace matérielle ni de lui, ni de son contrôle. Cette invisibilité est encore plus inquiétante dans la mesure où, dans chaque rue qui configure le quartier de Canta Claros, il y a au moins une personne qui est en rapport direct avec le mouvement armé. Les habitants les connaissent, ils sont leurs voisins, les amis de leurs enfants, leur conjoint, des voisins qu'ils ont vu grandir. Mais aussi, ils peuvent être leurs bourreaux, la cause principale de leur déplacement, ceux qui ont tué, peut-être, leur proche dans d'autres territoires ou dans le même quartier.

Malgré le fait que les habitants sont au courant de la présence de l'acteur armé, ils feignent l'ignorance, agissent comme s'ils ne le voyaient pas, comme s'il n'existait pas. Personne n'en parle ouvertement. Pourtant, les habitants ont conscience de la présence du combattant dans le quartier lorsque celui-ci rentre chez lui en congé, notamment par les différentes manifestations qui se déroulent autour de sa maison. En effet, lors de son séjour toute activité quotidienne est interrompue : les enfants ne vont pas à l'école pendant la permanence de leur père, sa femme reste à ses côtés pour le servir; ils

organisent des fêtes alcoolisées et bruyantes avec leurs amis. Cette attitude face au phénomène paramilitaire est la même qu'adoptent l'acteur armé et tous ceux qui entretiennent des liens directs avec celui-ci. Ils conservent publiquement leur anonymat, ils prétendent aller travailler, tout en sachant qu'ils ne bernent personne. De la même façon, les habitants font semblant de méconnaître la vraie nature de ce « travail ». L'acteur armé, sa famille, les voisins agissent comme si, dans ce quartier, il n'y avait guère de trace de l'organisation paramilitaire.

Face à cette attitude collective d'effacement de l'acteur armé, je me suis interrogée sur la manière de mener cette enquête. Il fallait trouver une méthodologie appropriée pour conduire mon travail dans ce contexte où la parole et les gestes font l'objet d'une surveillance soutenue. Je ne pouvais pas poser de questions directes sur les preneurs d'armes, sur leur pouvoir et leur violence, car les portes se seraient fermées et des vies, la mienne incluse, auraient été mises en péril. Dès les premiers contacts avec les habitants de cette communauté, j'ai appris que dans ce contexte d'assujettissement au pouvoir de mort de l'acteur armé, c'est dans les récits de la vie quotidienne que l'on appréhende sa présence. Cependant, ces récits ont une façon particulière d'être rapportés. En effet, la population les communique sous forme de rumeurs, ce qui rend compte du caractère d'interdit, de secret, mais aussi de la non-convenance du contenu de ce qui est transmis (Shibutani, 1966). Dans ce quartier, on apprend ainsi la présence de l'acteur armé par les rumeurs que produisent, par exemple, les cadavres abandonnés la nuit par des individus anonymes dans des sacs en plastique noir, aux portes de l'église, et qui produisent la colère du prêtre; ou encore par la rumeur qui émane le jour de leurs funérailles. Il en va de même pour les rumeurs qui circulent autour de l'embauche de jeunes dans l'organisation paramilitaire, la durée de leur absence, mais surtout de leur comportement une fois qu'ils rentrent chez eux, de ce qu'ils font et disent lors de moments d'ivresse.

C'est par l'intermédiaire même de ces rumeurs que j'ai compris leur importance pour une meilleure compréhension de la réalité sociale qui se met en place sous la violence des armes. Et cela a été confirmé en observant la façon dont ces rumeurs étaient communiquées. La personne qui va divulguer la rumeur contrôle d'abord qu'il n'y a pas de suspects dans les alentours. Elle tourne la tête d'un côté, puis de l'autre, le tout avec discrétion : elle fait un constat de la situation. Une fois cela vérifié, elle fixe son regard sur l'objet, l'endroit où la personne qui est en relation directe ou indirecte avec ce qu'elle souhaite raconter. L'idée est de désigner à l'interlocuteur, au travers du regard, l'objet de leur énoncé. Si la situation ne le permet pas, l'identification de l'objet, de l'endroit ou de la personne s'effectue en baissant le regard et en

donnant des renseignements très courts, ce qui permet sa localisation dans l'espace. Par exemple : « La personne dont je te parle est celle qui habite la maison à la façade rouge que l'on va croiser » ou bien « c'est à l'angle de cette rue qu'ils racontent que, la nuit, des hommes ont tué un jeune ». Une fois que l'objet de l'énoncé est identifié, la personne baisse la voix, sa bouche est très peu ouverte, le ton plutôt guttural. On a du mal à entendre.

Cette façon qu'ont les personnes de communiquer leur quotidien avec l'acteur armé a ses propres enjeux : la rumeur permet ainsi à la personne qui l'emploie de ne pas se compromettre, de ne pas s'exposer. Elle m'oblige aussi à démontrer une certaine compétence à respecter les règles qui régulent sa diffusion dans l'espace public. En effet, je suis abandonnée à la tâche de déchiffrer ce qu'a voulu dire mon interlocuteur et cela doit se faire en silence, car dans ces enclaves où la surveillance est constante, la compréhension passe par le sous-entendu. Tout reste dans l'implicite. Manifester quelque besoin d'explication, c'est pousser l'autre à s'approcher des sources de la rumeur et l'exposer ainsi à la menace. Mais c'est aussi se mettre soi-même dans une situation similaire. À partir du moment où l'autre se sent interrogé, il va se produire un basculement vers un régime de suspicion et de méfiance, car ne pas comprendre, c'est méconnaître la normativité qui régule les interactions communicationnelles du quartier.

Si j'ai pu utiliser le magnétophone pour collecter les entretiens autour de l'histoire du quartier, ce fut bien entendu impossible pour la collecte des rumeurs. La présence d'un magnétophone aurait produit immédiatement des suspicions et freiné la spontanéité des conversations. J'ai ainsi retranscrit, jour après jour, mes conversations, les scènes et les séquences auxquelles je pouvais assister. Dans la transcription de ce que je voyais ou écoutais sur le terrain, j'ai porté une attention particulière pour conserver le style anecdotique. En effet, il m'a semblé qu'au travers de ce style de narration, la présence de l'acteur armé et la violence dont il pouvait faire preuve vivaient au jour le jour dans les conversations entre les habitants du quartier, dans leurs interactions et dans leurs représentations. La violence politique se présentait à mes yeux comme un ensemble d'anecdotes qui, sous forme de rumeur, étaient racontées lors d'un repas, d'un coucher de soleil ou encore en écoutant de la musique. C'est sous cette forme narrative qu'elle est apprise et mise en circulation. Elle devient par cet intermédiaire un élément d'honneur, de peur, de folklore et de croyances.

Construire la confiance dans un contexte de méfiance radicale

Au fur et à mesure que j'avancais dans l'exploration de mon terrain, j'ai compris que la seule façon pour accéder aux récits des habitants de cette communauté était de partager leur quotidien, en devenant au fil du temps une

amie, une confidente, une consultante pour tous les problèmes qui pouvaient naître pendant ma présence dans cette zone (Beaud & Weber, 2008). C'est seulement de cette façon que je pouvais espérer instaurer un climat de confiance et réussir à poser des questions un peu plus directes sur l'acteur armé, en provoquant des discussions et des situations dont il serait le centre d'attention. Cependant, il ne s'agissait pas uniquement d'apprendre à m'intégrer en respectant les normes et les valeurs qui régissent la vie sociale de ce quartier (Bourdieu, 1978); il s'agissait surtout d'adopter de nouveaux codes de comportement et de langage nécessaires pour assurer ma survie.

Ainsi, dans ce contexte où la violence n'est pas seulement symbolique, les démarches classiques du travail ethnographique deviennent un impératif. C'est encore plus nécessaire quand le chercheur se trouve face à des rapports humains traversés par le sentiment de jalousie. La jalousie peut être suscitée par différents motifs tels que la nouvelle robe que porte la voisine ou bien la nouvelle télé de celui qui habite en face, mais aussi les bons résultats de quelqu'un au plan commercial. Il en va de même pour la beauté d'une fille, du pouvoir de rassemblement d'un ancien fondateur du quartier ou du charisme d'un jeune et prometteur leader politique. Dans ces situations, les personnes adoptent une attitude de profil bas qui consiste à faire les choses discrètement, car réveiller la jalousie des autres, c'est ouvrir la porte à un processus de discrédit.

Cette démarche qui consiste à salir la renommée de son adversaire se met en place à partir du dispositif de la rumeur : les individus choisissent leurs alliés, ils créent des blocs d'adversaires, ils se réunissent entre eux, ils dénigrent l'autre, ils le rabaissent, ils l'accusent. Ce processus de discrédit qui circule de bouche à oreille a la faculté de transformer l'autre, par une série de suppositions, en une cible. Et à l'inverse d'un contexte de paix, ceci ne conduit pas simplement à la mort sociale de la personne objet des rumeurs : il peut conduire à sa mort réelle. Ce phénomène est d'autant plus plausible si cette rumeur arrive aux oreilles de l'acteur armé. Ce qui est le cas, notamment, lorsque ces rumeurs portent sur des initiatives de ceux qui entretiennent une certaine proximité avec les paramilitaires.

À travers l'observation et l'interaction avec mes interlocuteurs, j'ai dû apprendre et adopter la compétence que détiennent les habitants, à savoir survivre (Suarez, 2010), et qui porte sur la capacité à savoir identifier l'action qui convient dans chaque situation et de l'ajuster en permanence. Cette capacité rend possible, malgré la dangerosité du contexte, le fait que les individus ne restent pas dans l'inactivité et l'isolement. Ils dénoncent s'il faut dénoncer, ils se disputent avec les mots ou les armes s'il le faut. Néanmoins, il y a toute une

façon de le faire. Cette compétence s'organise à partir de certaines convenances sociales propres à ce milieu dont la plus significative est celle de la prudence. Être prudent, c'est savoir faire les choses, mener à bien ses projets, ses objectifs, en mesurant la dangerosité des personnes, du milieu et des actions.

J'ai ainsi développé, de même que le faisaient mes interlocuteurs lors de leurs interactions avec moi, des gestes, des phrases, des comportements ayant le pouvoir de me rendre immédiatement identifiable dans le champ ami/ennemi. Ce travail d'influence sur la définition de la situation (Goffman, 1973a, 1973b) m'a permis d'expérimenter la difficulté qu'implique la construction d'un espace minimal de confiance (Quéré, 2002) dans ce type de contexte de crise. Dans ces situations, c'est principalement par le biais de l'émotion que passe la connaissance de l'autre (Paperman, 1995). Cela a été éprouvé lors de mes successives rencontres avec la communauté. Ces rencontres se faisaient tout d'abord autour de ce que les personnes avaient entendu dire à mon propos, mais aussi de ce qu'ils avaient supposé à la suite des rumeurs qui circulaient autour de moi. Ces informations étaient ensuite mises en relation avec mes capacités d'expression lors de nos échanges.

Une fois passée cette première étape de la rencontre, je me voyais passer du rôle d'enquêtrice à celui d'enquêtée. Lors de cette nouvelle étape, l'enjeu était alors de faire attention à ne pas éveiller des soupçons. Pour éviter cela, il m'a fallu savoir répondre tranquillement aux questions posées. En effet, plus je me montrais hésitante, plus la méfiance s'accroissait chez l'autre. C'est le résultat de cet échange qui déterminait le reste de la rencontre. La réussite de l'échange était manifestée par un changement dans le ton de l'interaction conversationnelle; à l'interrogatoire se substituait une conversation prenant la forme de la plaisanterie notamment autour de l'univers masculin et féminin. C'est sur la base des émotions nées de cet échange que s'installait une certaine proximité entre moi et mes interlocuteurs. Néanmoins, je me suis rendu compte que parler de la réalité sur ce ton était bien loin d'être le gage de l'instauration d'un climat de confiance. En effet, elle était en permanence remise en cause.

Les rencontres subséquentes avec les personnes approchées suivaient les mêmes démarches, de façon un peu moins intense au vu des échanges préalables. Il s'agissait pour mes interlocuteurs d'approfondir ma connaissance, en posant des questions plus liées à mon intimité, par exemple mon état civil ou mon lieu d'habitation. La méfiance, cependant, était toujours présente et restait latente. C'est comme si les personnes étaient en attente de tout signe qui, finalement, leur dévoilerait qui j'étais en réalité. Cela aurait pu se produire par des gestes, des mots, des attitudes qui auraient échappé à ma maîtrise, effectués au moment ou à l'endroit qu'il ne fallait pas. Quand cela s'est finalement

produit, notamment lors d'une séance photo dans le quartier, le travail de construction de la confiance que j'avais mis en place avec la communauté s'est immédiatement effacé. La méfiance a pris le dessus et j'ai regagné ma place d'étranger (Simmel, 1908). À ce moment-là, mes contacts m'ont tourné le dos, leurs regards se sont baissés. Personne n'avait plus l'intention de répondre de moi. J'étais désormais abandonnée à mon propre sort.

Cette expérience m'a enseigné que dans ce travail d'apprentissage des règles qui régissent les interactions dans des contextes de guerre, il faut toujours avoir à l'esprit que celles-ci se construisent à la frontière entre la vérité et le mensonge et que, par sa propre forme, cette frontière est précaire et en permanence remise en cause. C'est un jeu d'équilibre entre être et paraître, entre ce que l'autre s'attend à voir et ce que les personnes sont en réalité. Cela se fait dans un calcul permanent de ce que le chercheur dit et de la façon dont il le dit; d'un ajustement de ses comportements et de ses gestes. L'enjeu pour le chercheur est alors d'apprendre à entretenir ce jeu car l'autre est là, attentif comme lui, à toute « anomalie ». L'enquêteur comme ses enquêtés sont pris donc dans le même jeu.

Conclusion

Dans cet article, j'ai souhaité montrer comment l'enquête ethnographique, dans une situation de conflit armé, se voit fortement imprégnée par un climat d'incertitude radicale, lequel détermine, dans une large mesure, le rapport aux acteurs et au terrain. Le monde auquel j'ai été confrontée est un monde dans lequel plus rien ne va de soi, c'est-à-dire un monde où la moindre interaction exige un travail d'interprétation pour agir de façon appropriée, sans mettre en danger son intégrité physique. Cette situation est loin de ressembler aux situations routinières et pacifiques dans lesquelles cette activité interprétative est rarement amenée à prendre un caractère aussi réflexif. Elle est en effet guidée et, en quelque sorte, préformatée par le travail politique (des institutions étatiques) mené en amont, auquel est dévolu la fixation des identités, des modes d'attribution, des procédures de responsabilisation, des hiérarchies et des valeurs.

Or, dans un contexte de guerre, il n'y a aucun repère extérieur, objectif, impersonnel, qui vient soutenir le travail d'interprétation du chercheur. Ce dernier repose presque entièrement sur sa compétence, sur ses capacités à lire une situation, à identifier un interlocuteur, à juger la façon dont d'autres interprètent une action. Ce type de terrain exige donc une vigilance particulièrement aiguisée, permettant d'identifier les épreuves qui lui sont propres et de composer avec celles-ci au fur et à mesure de l'avancement de l'enquête. L'exercice de réflexivité qui oriente ces ajustements aux diverses

situations permet d'innover méthodologiquement face à des contextes continuellement changeants. Mais de celui-ci dépend également la sauvegarde de la vie : l'enjeu du travail interprétatif auquel se trouve confronté le chercheur lui est vital.

Ce travail de réflexivité implique donc de prendre en compte la dimension émotionnelle que ce type d'enquête comporte pour le chercheur. Porter un regard attentif et permanent sur ce que l'enquêteur éprouve sur un tel terrain permet de mettre réellement en évidence les caractéristiques des situations dans lesquelles est remise en jeu l'identité des individus. De même, cela permet d'appréhender la façon dont est gérée l'indétermination sociale qui en découle. L'exercice de vigilance soutenue m'a amenée à suivre dans le détail le travail que doivent mettre en place les habitants en zones de guerre pour empêcher l'éclatement complet de leur moi face au sentiment de menace permanente. Grâce à une réflexion sur les difficultés rencontrées pour me montrer « capable », j'ai pu comprendre la place importante qu'occupent les aptitudes des individus lorsqu'il s'agit de surmonter les contradictions que suscite en eux la multiplicité de leurs engagements, et cela, malgré leur grande vulnérabilité. Ce travail de réflexivité m'a ainsi permis de restituer la dimension de sujets moraux des interlocuteurs, en prenant au sérieux leurs récits et leurs diverses modalités d'expression, variables selon la situation d'énonciation et les soucis du moment.

Cette expérience vécue implique de s'interroger sur le moment de l'interprétation et de l'écriture : pendant cette phase de son travail, le chercheur doit tenir compte des conséquences politiques de son enquête dans un contexte de polarisation croissante. Les résultats peuvent servir à justifier, voire légitimer, certaines pratiques violentes et répressives, mais aussi la mise en place des politiques sécuritaires menaçant gravement l'intégrité physique et psychique des enquêtés. Il s'agit donc d'assumer en amont une responsabilité éthique (Pouliny, 2002) envers le public auquel s'adresse le discours du chercheur, mais aussi les conséquences directes et indirectes que sa recherche pourrait avoir sur ses informateurs. Pour tenter d'empêcher dans une certaine mesure une éventuelle victimisation, l'enquêteur doit mettre en avant le fait que ce type d'enquête présente un haut degré de subjectivité, étant le résultat d'épreuves d'altérité qui se posent à lui en tant que chercheur et lui font éprouver personnellement la réversibilité de l'ordre social.

Références

- Agier, M. (1997). *Anthropologue en danger. L'engagement sur le terrain*. Paris : Jean Michel Place.
- Arendt, H. (1972). *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*. Paris : Seuil.
- Beaud, S., & Weber, F. (2008). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Boltanski, L. (2009). *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*. Paris : Gallimard.
- Bourdieu, P. (1978). Sur l'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 23, 67-69.
- García, P. D. (2006). La relación del estado colombiano con el fenómeno paramilitar : por el esclarecimiento histórico [Le rapport de l'État colombien avec les phénomènes du paramilitarisme : un éclaircissement historique]. *Análisis Político*, 53, 14-26.
- Goffman, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2. Les relations en public*. Paris : Minuit.
- Lemieux, C. (2008). De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire l'expérience concentrationnaire. Dans L. Israël, & D. Voldman (Éds), *Michaël Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles* (pp. 179-205). Paris : Complexe.
- Losonczy, A. M. (2003). Violence sociale et ritualisation de la mort et du deuil en Colombie. *Autrepart*, 26, 187-199.
- Moussaoui, A. (2001). Du danger et du terrain en Algérie. *Ethnologie française*, 2(37), 51-59.
- Nachi, M. (2006). *Introduction à la sociologie pragmatique. Vers un nouveau*. Paris : Armand Colin.
- Paperman, P. (1995). La couleur des pensées, sentiments, émotions, intentions. *Raisons pratiques*, 6, 175-196.
- Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris : Métailié.

- Pizarro, E. (1996) *Insurgencia sin revolución, la guerrilla en Colombia en una perspectiva comparada [L'insurgeance sans révolution, la guérilla en Colombie dans une perspective comparée]*. Bogotá : Tercer Mundo Editores.
- Pollak, M. (1990). *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris : Métailié.
- Pouliny, B. (2002). An ethic of responsibility in practice. *International Social Science Journal*, 174, 529-539.
- Quééré, L. (2002). La structure cognitive et normative de la confiance. *Réseaux*, 108, 126-152.
- Rangel, A. (2005). *El poder paramilitar [Le pouvoir paramilitaire]*. Bogotá : Planeta.
- Romero, M. (2003). *Paramilitares y autodefensas. 1982–2003 [Paramilitaires et autodefenses. 1982-2003]*. Bogotá : Planeta – IEPRI.
- Shibutani, T. (1966). *Improvised news. A sociological study of rumor*. Indianapolis, IN : Bobbs-Merrill educational publishing.
- Simmel, G. (1908). Digressions sur l'étranger. Dans Y. Grafmeyer, & I. Joseph (Éds), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (p. 56). Paris : Champ urbain.
- Suarez, B. N. (2010). La qualification de l'ami et de l'ennemi révolutionnaire. Le cas de la Colombie. Dans M. Klinger, & S. Schehr (Éds), *Lectures du conflit* (pp. 185-199). Strasbourg : Neotheque.
- Suarez, B. N. (2012). Épreuves d'altérité dans les enclaves insurrectionnelles : le cas de la Colombie. Dans R. Bazenguissa-Ganga, & S. Makki (Éds), *Sociétés en guerre. Ethnographie des mobilisations violentes* (pp. 125-138). Paris : Édition Maison des sciences de l'homme.

Natalia Suarez Bonilla est politologue et sociologue, docteur en sociologie à l'EHESS de Paris, professeur assistante à l'Universidad del Valle de Cali – Colombie. Ses recherches portent sur les mobilisations violentes, vulnérabilités et politiques publiques.

Rôle d'un dispositif d'investigation posé *a priori* dans l'exercice d'une réflexivité méthodologique. La petite histoire de l'ethnographie d'une expédition polaire à ski

Géraldine Rix-Lièvre, Maître de conférences

Université Blaise Pascal

Pascal Lièvre, Maître de conférences

Université d'Auvergne

Résumé

Cet article présente la démarche ethnographique mise en œuvre pour investir la vie organisationnelle d'une expédition polaire à ski. Cette démarche s'appuie sur un dispositif d'investigation mobilisant deux chercheurs ayant chacun un objectif, une posture et des outils spécifiques. Ce dispositif met au centre le rapport des chercheurs aux acteurs : l'un est acteur-expert, l'autre suiveuse-novice. Malgré cette formalisation méthodologique, l'ethnographie d'une expédition en Terre de Baffin montre l'inattendu auquel les chercheurs ont fait face. Le récit des aspérités du terrain souligne l'impossibilité de figer une démarche ethnographique dans un dispositif. Il met à jour la manière dont la vigilance des chercheurs s'est exercée : ce qui a suscité une réflexivité et les différentes temporalités dans lesquelles elle s'exerce. Au cours de cette expédition, comme *a posteriori*, le dispositif d'investigation constitue pour les chercheurs une source et une ressource de réflexivité et un outil de vigilance ethnographique.

Mots clés

SITUATIONS EXTRÊMES, OBSERVATION PARTICIPANTE, PARTICIPATION OBSERVANTE, NOVICE-EXPERT, RÉFLEXIVITÉ

Note des auteurs : Nous souhaitons remercier les responsables de ce numéro, Joëlle Morrissette, Didier Demazière et Matthias Pepin, de nous avoir donné l'opportunité d'exercer pleinement notre vigilance en créant un espace pour rendre compte des conditions effectives de notre travail ethnographique.

Introduction

Au sein du programme de recherche « Management des situations extrêmes » (Lièvre, 2013), nous cherchons à étudier l'action collective de s'organiser au sein de projets dans des environnements évolutifs, incertains et risqués (Garel & Lièvre, 2010). Il s'agit d'appréhender ces organisations temporaires, que sont les projets, en abordant non plus l'organisation en tant qu'état mais en tant que processus. Nous investissons l'*organizing*, c'est-à-dire la vie organisationnelle telle qu'elle se déploie singulièrement en situation (Weick, 2003). Les expéditions polaires à ski sont apparues comme des terrains privilégiés pour étudier cette organisation en train de se faire (Garel & Lièvre, 2010). Paradoxalement, ce type de terrain est facilement accessible pour les chercheurs qui veulent investir les projets d'innovation d'exploration où se côtoient l'inconnu, l'incertitude et le risque. Dans des contextes économiques classiques, la recherche bute sur de nombreux problèmes : secret, confidentialité, complication (Midler, 1996). Inversement, l'intégration d'une dimension scientifique dans les projets est d'usage depuis les premières explorations polaires et la recherche ne génère pas les mêmes craintes de la part des acteurs ce qui facilite l'accès des chercheurs à ces organisations. Le caractère privilégié des expéditions polaires à ski tient donc à leur ouverture vis-à-vis de la recherche. Mais il est aussi relatif à la taille du collectif en jeu et à la durée du projet. En effet, les collectifs y sont relativement restreints et la durée des projets, de l'ordre de l'année, est compatible avec la temporalité de la recherche. Le choix des expéditions polaires à ski permet d'étudier l'organisation en train de se faire dans son ensemble – de l'idée du projet à sa réalisation en tenant compte des différents acteurs –, mais aussi de manière approfondie, dans le détail, pour produire une description dense, au sens de Geertz (1973).

L'objectif de notre travail était donc d'étudier la manière dont un collectif s'organise au cours d'une expédition polaire à ski. Pour ce faire, la perspective ethnographique s'est rapidement imposée. Elle permet d'approcher la vie organisationnelle telle qu'elle se déploie effectivement dans des contextes ordinaires (Van Maanen, 2011; Watson, 2011). Intégrant un collectif tout au long de la définition, de la préparation et de la réalisation d'une expédition polaire à ski, les chercheurs peuvent alors appréhender non seulement ce que les acteurs disent de ce qu'il ont fait ou de ce qu'ils font, mais aussi la manière dont ils agissent en situation. Au-delà de « la communication verbale, volontaire et intentionnelle, [...] qui] est spécialement impropre à fournir de l'information sur les aspects non verbaux et involontaires de l'expérience » (Favret-Saada, 2009, p. 159), l'approche ethnographique

confronte les chercheurs « en chair et en os à la réalité qu'il[s] entend[ent] étudier » (Olivier de Sardan, 1995, p. 76). Elle permet de dépasser les discours convenus sur la répartition des tâches, le style de leadership, les relations entre les membres de l'expédition..., ce qu'il faut faire – et ne pas faire – pour s'organiser collectivement au cours d'une expédition polaire et la mener à bien. L'observation des pratiques effectives et la participation des chercheurs à la vie de l'expédition, observation et participation au cœur de l'approche ethnographique (Olivier de Sardan, 1995), fondent la possibilité d'étudier l'organisation en train de se faire en profondeur au-delà des principes explicitement formulés.

Il s'agissait donc d'ethnographier une expédition polaire à ski non pas pour servir une ethnologie, mais pour contribuer à une anthropologie du projet, c'est-à-dire à « une élucidation de la condition humaine lorsque celle-ci se préoccupe du “faire advenir” » (Boutinet, 1996, p. 265). En effet, la démarche ethnographique n'a pas été mise en œuvre pour définir les normes culturelles d'une communauté d'expéditeurs polaires, mais pour comprendre les modalités selon lesquelles des êtres humains s'organisent collectivement dans un environnement évolutif, incertain et risqué afin de mener à bien leur projet, c'est-à-dire imprimer un sens à leur action. Dans la mesure où notre objet tient aux pratiques dans leurs caractères individuel et collectif, nous avons agrémente notre démarche ethnographique d'un dispositif d'investigation plus formalisé. Dans une première partie, nous proposons une description de la construction de ce dispositif, construction notamment basée sur une réflexion sur le rapport des chercheurs aux acteurs et au terrain. Mais comme la démarche ethnographique ne se laisse jamais enfermer dans un protocole à mettre en œuvre, nous racontons dans une seconde partie quelques petites histoires de l'ethnographie d'une expédition polaire à ski en Terre de Baffin. Ces récits mettent en évidence l'inattendu auquel se confrontent les chercheurs et la manière dont il vient remettre en question le dispositif initialement pensé, suscitant en situation l'exercice d'une réflexivité sur le rapport des chercheurs aux acteurs et au terrain. En conclusion, nous présentons ce qui nous semble, *ex post*, avoir guidé l'exercice de notre réflexivité en situation, première étape d'une vigilance ethnographique que l'écriture vient parfaire.

L'élaboration d'un dispositif d'investigation dans une ethnographie organisationnelle « constructiviste » orientée « pratique »

Comme nous l'avons évoqué, l'objet de notre travail est d'étudier l'*organizing* (Weick, 1979, 2003). Karl Weick est un chercheur reconnu en sciences de l'organisation dans le registre des théories de l'apprentissage et de l'action pour ses travaux séminaux sur l'*organizing* et le *sensemaking* (Saussois, 2007). Il

développe une approche interactionniste de l'organisation inspirée de l'interactionnisme symbolique (Koenig, 2003). Dans son ouvrage *The social psychology of organizing*, Weick propose un déplacement majeur dans la théorie des organisations qui se traduit par le passage de la notion d'*organization* à celle d'*organizing*. Il propose d'appréhender l'action collective organisée et s'organisant dans une perspective à la fois sociologique et psychologique. Il s'agit d'observer l'organisation comme un processus en train de se faire en prenant en compte la manière dont les acteurs construisent individuellement et collectivement le sens de leurs actions et la dynamique organisationnelle qui en résulte. Les manières dont les acteurs s'influencent réciproquement dans leurs interprétations et façonnent les processus d'élaboration du sens constituent un point central. Ces processus doivent être appréhendés à l'échelle de l'individu qui confère spontanément une signification à sa situation, mais la mise à jour de l'ensemble des significations ne suffit pas à comprendre le sens de l'action collective : il est nécessaire d'étudier cette dernière de l'extérieur en prenant en charge le collectif comme une entité propre. Deux questions méthodologiques se sont alors posées : 1) celle de la prise en compte des dimensions individuelles et collectives de la dynamique organisationnelle, 2) celle de l'étude des pratiques effectives sans les réduire ni au discours sur l'activité, ni à l'appréhension extrinsèque que procure une observation. Pour relever ces défis, nous avons élaboré un dispositif ancré dans une démarche ethnographique qui s'appuie sur deux chercheurs ayant chacun un objectif, une posture et des outils d'investigation spécifiques (Lièvre & Rix-Lièvre, 2012; Rix-Lièvre & Lièvre, 2010, 2011)¹. Il s'agit de tirer parti de la nécessaire participation des chercheurs à la situation qu'ils étudient. Cette participation, loin d'être un biais, fonde pour nous la possibilité de construire différents matériaux en fonction de la posture de chaque chercheur et de la place qu'il occupe dans le système étudié (Favret-Saada, 1977; Girin, 1990). Ainsi, deux chercheurs participant à une même expédition – de l'idée du projet, en passant par les temps de préparation et la réalisation effective, jusqu'au retour – et intégrés à une même équipe construisent *in fine* deux terrains différents – au sens fort du terme d'intégration progressive et continue d'un chercheur au sein d'un groupe. Dans un premier point, nous présentons la posture permettant à chaque chercheur de documenter, dans son interaction particulière avec les acteurs, une facette particulière de l'*organizing*. Nous montrons ainsi comment nous avons inscrit au cœur du dispositif d'investigation les rapports de chaque chercheur à son terrain et aux acteurs. Dans un second point, nous présentons les différents outils qui, intégrés aux démarches ethnographiques, offrent la possibilité d'étudier les pratiques dans leurs dimensions objectives et subjectives, c'est-à-

dire en prenant en compte tant les comportements observables que le sens que les acteurs confèrent spontanément aux situations qu'ils vivent.

Une expédition, deux terrains pour éclairer différentes facettes de l'organizing

Le travail de Favret-Saada (1977, 2009) sur la sorcellerie dans le Bocage a mis en évidence l'importance de la place du chercheur au sein du système étudié dans la construction des matériaux. Tant qu'elle a été perçue comme une chercheuse du CNRS (Centre national de la recherche scientifique, France), elle ne pouvait accéder qu'aux histoires montrant le caractère ancestral, irrationnel et arriéré de la sorcellerie, à des discours permettant de justifier l'absence de sorcellerie dans le contexte européen de l'époque. Il lui fallait être « prise » pour approcher les pratiques de sorcellerie, c'est-à-dire participer du système étudié : « quand des ensorcelés me racontaient leur histoire, ce n'était jamais parce que j'étais ethnographe, mais parce qu'ils avaient pensé que j'étais "prise" comme eux dans les "sorts" » (Favret-Saada, 2009, p. 10). C'est en étant considérée comme une ensorcelée ou une désorceleuse que Favret-Saada a été en mesure d'accéder aux pratiques de sorcellerie et de construire des matériaux pour comprendre les mécanismes à l'œuvre et la rationalité de ces pratiques. Forts de ce résultat, nous avons examiné et expérimenté les postures qui pourraient nous permettre d'investiguer différentes facettes de l'*organizing* au sein d'une expédition polaire à ski. Partant des caractéristiques singulières de chacun de nous², nous avons mis à jour les places que nous pouvions occuper au sein d'une expédition polaire.

Le second auteur est un praticien expérimenté des expéditions polaires à ski. Réalisant des expéditions polaires depuis plus de 15 ans, il est connu dans le cercle des pratiquants et considéré par ses pairs comme un expert. Il peut donc assumer au sein d'un projet d'expédition le statut d'acteur à part entière. Comme tout autre membre de l'expédition, il est en mesure de prendre en charge certaines responsabilités, par exemple la tente, le réchaud, la sécurité contre les ours, la progression; il agit, intervient et contribue au déroulement de l'expédition. Empruntant à des termes anthropologiques, nous pourrions qualifier cette posture de « participation observante » au sens de Junker (Peretz, 2004) qui souligne que l'observation du chercheur est alors soumise à ses activités de participant³. Cela signifie que les acteurs peuvent attendre du chercheur le même engagement que chacun d'entre eux tant physiquement que moralement. David (2000) parle d'une participation directe pour catégoriser ce type de posture. De plus, la notion de participation observante insiste sur un important niveau d'engagement dans l'activité : une posture d'intervention. En effet, le chercheur ne vise pas une neutralité illusoire, l'observation passive

d'une situation soi-disant « naturelle », mais il assume, dans ce cas, une volonté d'intervention (Berry, 2000; Plane, 2000). Ainsi, non seulement il prend part à l'ensemble des activités et des choix du groupe, mais il met aussi à sa disposition des outils d'élaboration, de suivi et de réajustement du projet⁴, et intervient à tout moment pour son bon déroulement. Cette participation observante permet au chercheur de développer une certaine intériorité tant par rapport au groupe qu'à ses activités. Cette intériorité nous paraît indispensable pour approcher les processus collectifs de prise de décision, de réflexion stratégique, de management de projet. Ainsi, dans le dispositif d'investigation, le second auteur construit son terrain en assumant une posture d'expert et de participant lui permettant d'étudier la vie organisationnelle du point de vue du collectif.

Le second chercheur, première auteure de cet article, construit un tout autre terrain qui vise la compréhension des pratiques spontanées et singulières de chacun des membres de l'équipe en situation⁵. Novice en termes d'expédition polaire à ski, cette chercheuse est également intégrée à l'équipe mais contrairement au chercheur précédent, elle ne l'est pas en tant que coéquipière. En position de naïveté, c'est une personne qui peut solliciter chaque membre de l'expédition pour apprendre de leurs pratiques. Il s'agit d'adopter une posture permettant non seulement d'observer les pratiques de chacun, mais aussi d'approcher le versant subjectif de ces dernières, le vécu de chacun des acteurs, sans que ceux-ci se sentent comparés ou jugés. Même si cette chercheuse suit le groupe dans son itinérance, elle ne prend ni responsabilité, ni décision et adopte une posture de retrait afin d'éviter de prendre position en faveur des idées, propositions, appréciations des uns par rapport à celles des autres. Relativement à la participation observante du premier chercheur, la posture de celle-ci doit plutôt être qualifiée d'observation participante. En effet, elle n'a pas le projet d'intervenir sur les pratiques des acteurs et se consacre avant tout à l'investigation de ces dernières (Peretz, 2004). Si sa participation à l'activité du groupe se réduit à le suivre pour pouvoir appréhender ce qui se passe, ce n'est pas dans l'optique de recouvrir, de manière neutre et exhaustive, une quelconque réalité donnée. L'inversion des termes signifie qu'en situation, cette chercheuse est plutôt suiveuse; pas une spectatrice invisible, mais une apprentie.

Nous avons donc cherché à radicaliser les postures de chacun afin de construire des terrains et des matériaux différents pour documenter le versant collectif de la vie organisationnelle d'un côté, les pratiques individuelles et leurs ressorts cognitifs de l'autre. Pour ce faire, nous avons projeté la place que chaque chercheur pouvait occuper dans le groupe étudié et le rapport aux acteurs qu'il devrait être en mesure de construire. Cette projection comme nous

l'évoquions précédemment dans une note n'est pas pure conjecture; elle est le fruit d'itérations successives appuyées sur nos immersions antérieures respectives sur le terrain des expéditions polaires. Cette tentative de formalisation nous semble importante à double titre. D'une part, elle paraît être une condition pour ne pas « louper » notre objet : ces postures apparaissent comme des possibilités de documenter l'*organizing* et de contribuer à une anthropologie du projet. D'autre part, elle offre des repères pour la construction de deux terrains différents alors même que deux chercheurs sont intégrés au sein de la même expédition; si chemin faisant, ces terrains s'avéraient trop proches, l'intérêt de la présence de deux chercheurs au sein de la même expédition deviendrait nul. Notre tentative de formalisation des postures de chacun constitue un cadre permettant de se coordonner dans une forme d'enquête collective. En effet, la présence de plusieurs chercheurs implique que chacun ne s'organise plus seulement comme bon lui semble mais que des repères collectifs soient construits (Bierschenk & Olivier de Sardan, 1994).

À chaque terrain, ses outils

Si le dispositif d'investigation repose sur la construction de deux terrains, chaque démarche ethnographique mobilise aussi des outils différents pour produire des matériaux. Avant de spécifier ces outils, il est important d'indiquer que dans les deux cas, la démarche d'observation participante et celle de participation observante ne tiennent pas la même place dans l'investigation. Olivier de Sardan (1995) distingue les cas où les informations et connaissances acquises sont consignées par le chercheur et deviennent le corpus travaillé par la suite, et les cas où l'observation participante est plutôt de l'ordre de l'imprégnation. Dans notre dispositif, la participation observante constitue la phase essentielle de construction des matériaux et les outils mis en œuvre servent à consigner ce que le chercheur saisit en situation. Par contre, l'observation participante est plutôt de l'ordre de l'imprégnation. Elle offre à la chercheuse la possibilité d'une familiarisation avec la culture des expéditeurs polaires et d'une première compréhension de leurs pratiques⁶, mais son importance tient aussi à la relation de confiance que la chercheuse peut construire avec chacun des acteurs tout au long de ses interactions avec eux. Elle devient alors le socle indispensable à la mise en œuvre d'outils d'analyse fine de l'activité en situation. Ainsi, les outils développés au sein du dispositif servent dans un cas à construire des traces de ce à quoi le chercheur est confronté au cours de sa participation observante, dans l'autre à étudier les pratiques de chaque membre de l'expédition dans des moments particuliers.

Dans le premier cas, le chercheur qui se place avant tout en position d'acteur doit élaborer des outils d'investigation lui permettant, malgré son

investissement dans l'activité du groupe, d'en construire des traces. Tout au long de l'expédition, c'est-à-dire de son idée, en passant par la constitution de l'équipe, la recherche d'aides financières, le choix du matériel, les moments de préparation, la réalisation effective, jusqu'au retour en France, et quel que soit le moment, il doit être en mesure de constituer et/ou de conserver différents éléments relatant ce qui se passe au sein du collectif. L'outil que nous avons construit pour ce faire est un journal de bord multimédia (JBM). Il en prend en considération les spécificités de ce terrain : 1) le caractère discontinu de l'immersion : les membres de l'expédition ne forment un collectif physiquement réuni que lors des rassemblements de préparation et de la réalisation de l'expédition, le reste du temps ils peuvent se trouver à des centaines de kilomètres de distance; 2) conséquence du premier point, les formes et les modalités d'interaction au sein du collectif sont diverses : rencontres, échanges téléphoniques ou de courriels; 3) la construction de traces doit s'adapter à l'activité réalisée notamment au cours des raids à ski. Le JBM qui compile plusieurs supports et prend différentes formes selon les phases du projet – notes, photos, enregistrements audio et/ou vidéo – permet d'en effectuer un suivi longitudinal. Pendant la phase de constitution de l'équipe, le JBM intègre les courriels échangés entre les différents interlocuteurs; il mêle les prises de notes du chercheur au cours de réunions et les enregistrements audio de ces dernières; il passe aussi par le canal vidéo puisque le chercheur, au cours du raid à ski, doit trouver des manières peu contraignantes de garder une trace de son déroulement quotidien, en particulier de l'organisation du collectif. Combinant différents types de matériaux, le JBM correspond *in fine* au point de vue du chercheur sur ce qui se passe au sein du collectif au fil de la réalisation du projet. C'est à partir de ce journal de bord que le chercheur peut rendre compte des processus collectifs de prise de décision, de réflexion stratégique, de management de projet. Pour ce faire, il produit, sous la forme d'un film et/ou d'un écrit, un récit du déroulement de l'expédition. Ce récit correspond à une mise en cohérence de divers éléments et événements dans une histoire qui reprend les différentes phases de l'expédition en les liant logiquement entre elles (Ricoeur, 1983). Pour que ce récit ne se réduise pas à la manière dont le chercheur a vécu l'expédition, il doit effectuer un travail réflexif. Cette réflexivité est suscitée d'une part par un travail d'explicitation des conditions de production des matériaux et du récit, d'autre part par la confrontation de points de vue entre les deux chercheurs sur le déroulement de l'expédition. Le récit alors produit relate la dynamique organisationnelle de l'expédition. Il est construit de telle sorte qu'il soit acceptable pour l'ensemble des acteurs en considérant leurs éventuelles contradictions/oppositions. Présenté et discuté avec eux, ce récit *in fine* rend compte de la manière dont les acteurs confèrent

collectivement un sens à leurs actions. Il constitue alors le corpus sur lequel le chercheur peut examiner les modes d'organisation du point de vue du management de projet.

Dans le second cas, la chercheuse au cours de son observation participante, construit des matériaux d'observation des pratiques des différents membres de l'équipe. Cependant, pour comprendre ces dernières, il s'agit, au-delà de ce qui est observable, d'approcher le versant implicite, personnel, significatif de l'action, c'est-à-dire la manière dont chaque acteur vit sa situation et agit dans un moment particulier (Gore, Rix-Lièvre, Wathelet, & Cazemajou, 2012; Rix-Lièvre, 2010; Theureau, 1992; Vermersch, 1994). Dans la mesure où, pour chacun, sa manière d'être, de vivre, d'agir dans un contexte singulier est avant tout à l'œuvre et reste largement pré-réfléchi, il est nécessaire d'inciter et d'aider l'acteur à expliciter sa pratique (Vermersch, 1994). Dans cette optique, nous développons une méthodologie particulière : l'entretien en *re situ subjectif* (Rix & Biache, 2004; Rix & Lièvre, 2008; Rix-Lièvre, 2010)⁷. Cet entretien, pour accompagner l'effort d'explicitation de l'acteur, utilise comme support un enregistrement vidéo de sa perspective *subjective située* au cours de sa pratique. Cette perspective est enregistrée de la manière suivante : chaque expéditeur polaire est équipé à son tour d'une caméra à objectif déporté (ø 8 mm) fixée sur ses lunettes de soleil. La perspective enregistrée ne doit pas être confondue avec la perception de l'acteur qui est chargée de significations qu'aucune image ne peut rendre : elle correspond à une perspective physique proche du champ de vision de l'acteur au moment où il agit. Cet enregistrement n'est donc pas analysé pour lui-même, mais utilisé durant un entretien pour aider l'acteur à raconter au plus près ce qu'il vit au fil de sa pratique dans le moment que la vidéo retrace. La vidéo qui se déroule permet à la chercheuse, tout au long de l'entretien, de centrer, accompagner et ramener l'acteur au plus près de la dynamique de ses actions, et de l'aider à expliciter son vécu. Ainsi, ce dispositif tend à une coconstruction et un partage d'expérience entre l'acteur et la chercheuse relativement à un moment particulier⁸. Ces entretiens sont menés à la suite d'une réunion, à la fin d'un rassemblement de préparation, au terme de la réalisation de l'expédition... Tour à tour, les acteurs sont sollicités pour décrire à la chercheuse en position de novice et d'apprentie ce qu'ils vivent personnellement au cours de différents moments de l'expédition. En retrait par rapport au groupe en situation, la chercheuse entre, *a posteriori* et tour à tour, dans le monde de pratique de chacun des acteurs. *In fine*, pour documenter chaque moment investigué, nous disposons à la fois des verbalisations de l'acteur qui renseignent sur la manière dont, subjectivement, il vit sa situation, et de matériaux d'observation issus des enregistrements effectués *in situ*. Ces

différents types de matériaux, d'un côté plutôt subjectifs, de l'autre plutôt objectifs, sont mobilisés de pair afin de comprendre les pratiques singulières et situées des différents membres de l'équipe.

Ce dispositif d'investigation reposant sur la construction de deux terrains s'inscrit dans une optique résolument constructiviste (Albert & Avenier, 2011; Le Moigne, 1995). En effet, si dans une épistémologie positiviste placer deux chercheurs sur un même terrain pour étudier les mêmes acteurs n'aurait aucun sens sinon de fonder la fiabilité de l'observation d'une réalité donnée, la réflexion menée intègre ici l'engagement des chercheurs dans la construction de leur objet et le rapport de chacun d'eux aux acteurs et au terrain. Cette réflexion tente ainsi de contribuer au développement de méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales prenant en charge le genre commun entre le sujet et l'objet, la réciprocité de l'observation et le sens des pratiques étudiées (Mucchielli, 1991). Si ce type de méthode est généralement centré sur les manières de dire (Hlady Rispal, 2002), nous proposons de déplacer sa focalisation vers les pratiques effectives des acteurs en situation (Lièvre & Rix-Lièvre, 2009). C'est ainsi que ce dispositif constitue un cadre pour une ethnographie organisationnelle « constructiviste » orientée « pratique » (Lièvre & Rix-Lièvre, 2012). Ce cadre fonde la possibilité d'une enquête collective qui prend une forme particulière dans la mesure où il ne s'agit pas de construire des repères théoriques et méthodologiques permettant de mener des enquêtes comparables dans des groupes différents, comme ont pu le proposer Bierschenck et Olivier de Sardan (1994), mais de mener des enquêtes complémentaires permettant *in fine* d'étudier un objet à double face – l'*organizing* – en articulant des matériaux de différentes natures. Les modalités d'articulation de ces matériaux documentant d'une part les pratiques de chacun et les significations qui leur sont sous-jacentes, d'autre part l'action collective comme une entité organisée, ont été développées par ailleurs (Lièvre & Rix-Lièvre, 2009). Dans la suite de cet article, nous ne nous centrons donc pas sur les résultats obtenus à partir de ce cadrage méthodologique, mais nous montrons comment ce dernier a présidé à l'investigation d'une expédition à ski en Terre de Baffin; non comme un protocole qui aurait été appliqué à la lettre, mais comme un outil de réflexivité dans la conduite de notre démarche ethnographique.

De la construction d'un dispositif d'investigation à la pratique ethnographique effective : petites histoires d'une expédition en Terre de Baffin

L'expédition *Terre de Baffin* s'est déroulée sur une période d'un peu moins de deux ans de l'idée du projet jusqu'à la phase de clôture des comptes et de

retour d'expérience. L'idée a cheminé pendant quelques mois et la période de préparation a été d'une année. Le raid à ski proprement dit a duré un mois et demi. Le bouclage a été réalisé rapidement dans les deux mois qui ont suivi le retour en France. Les chercheurs ont été intégrés à l'expédition dès l'idée. Le chercheur praticien expérimenté des expéditions polaires à ski a rencontré le chef d'expédition lors d'un événement réunissant une centaine d'auditeurs intéressés par l'arctique. L'intégration du second chercheur à l'équipe s'est faite par l'intermédiaire du premier qui a proposé qu'une autre chercheuse novice puisse participer à l'expédition afin de mener à bien un projet de connaissance intégré au projet d'expédition. Cette intégration d'une seconde personne-chercheuse à l'équipe a été effectivement actée une fois que cette dernière a eu fait la preuve de son autonomie en ski. Sans livrer le récit intégral permettant de rendre compte de l'ensemble du déroulement du terrain et des matériaux construits par chacun des chercheurs, nous proposons quelques petites histoires montrant les aspérités du terrain et la manière dont elles ont été appréhendées par les chercheurs. Chacune de ces histoires institue des moments de l'expédition en événements relevant ce qui dans le cours du terrain constitue pour le ou les chercheurs de l'inattendu et qui vient remettre en question – quelques fois perturber de leur(s) point(s) de vue en situation – le déroulement de la recherche, leurs rapports aux acteurs et au terrain. Nous montrons comment cet inattendu a suscité en situation l'exercice d'une réflexivité et en quoi la formalisation *a priori* des postures de chacun dans un dispositif d'investigation y a contribué.

Être expert mais moins que le chef d'expédition, être novice mais pas tout à fait

Comme nous l'avons évoqué, le travail effectué sur le dispositif d'investigation nous a amenés à formaliser et à radicaliser les postures de chacun des chercheurs par rapport aux acteurs, l'un étant un acteur-expert, l'autre une suiveuse-novice. S'il paraît important de se projeter dans une posture particulière – puisque ce à quoi les chercheurs accèdent dépend de leurs places –, elle n'est pas abstraite et posée dans l'absolu, mais s'ajuste au fil de l'interaction des chercheurs aux acteurs, interaction qui définit *in fine* des positions moins figées et moins archétypales. Ces premières petites histoires montrent comment nos postures se sont ajustées au fil du déroulement de l'expédition et en quoi la formalisation *a priori* des postures de chacun a participé à ces ajustements.

Le choix controversé d'un système de protection contre les ours blancs

Au cours de la phase de préparation, la question du système de protection contre les ours blancs est posée. Tous les membres de l'équipe s'accordent sur

le caractère indispensable du fusil : il permet de faire peur à un ours qui approche et de se défendre en dernier ressort lors d'une attaque en abattant l'animal. Le chef d'expédition a déjà éprouvé plusieurs techniques : tour de garde, système d'alerte autour du camp, chiens... Il a eu à faire face à des ours blancs à de nombreuses reprises. Il propose d'utiliser les chiens qui signalent la présence d'ours. Le chercheur en position d'acteur-expert discute la pertinence de cette solution technique, plusieurs récits d'expédition relatant aussi le fait que les chiens peuvent attirer les ours. Il propose d'envisager une solution basée sur un système à installer tout autour du camp en argumentant que ce système peut à la fois alerter et repousser l'ours au moins pour un temps. Racontant plusieurs expériences lors desquelles il a utilisé l'une et l'autre des protections, le chef d'expédition montre que la solution des chiens est tout aussi efficace, plus plaisante – la présence animale étant agréable dans cet univers blanc – et surtout moins contraignante à mettre en place. Le chercheur n'ayant jamais utilisé les chiens est sceptique. D'autres équipiers expriment aussi leur méconnaissance sur ce point, mais le chef d'expédition est catégorique : c'est la meilleure solution.

Au cœur de la discussion, la question qui se pose au chercheur en position d'intervention est celle du point jusqu'où il peut/doit pousser la contradiction. La contradiction est importante pour mieux comprendre les choix de l'équipe et ses fondements, mais il ne s'agit pas pour le chercheur de mener l'expédition. Autrement dit, comment jouer pleinement un rôle d'équipier sans devenir le chef d'expédition? Tout en occupant une position d'expert intervenant dans le débat, quelle place construire par rapport au chef d'expédition notamment lorsque les deux expertises fondent des pratiques divergentes? Quelle relation entretenir avec lui? Le risque étant d'entrer dans une opposition systématique, un rapport de défiance pouvant conduire au conflit interpersonnel.

Face à la détermination du chef d'expédition et à la discussion exclusive qui l'engageait avec lui, le chercheur va finalement arrêter de discuter la solution proposée par ce dernier sans pour autant être convaincu. Dans son JBM, il consignera l'enregistrement audio de cette réunion, mais aussi sous forme de notes son questionnement sur son rapport au chef d'expédition, les arguments mobilisés par les différents acteurs au cours du débat, la manière dont la décision s'est imposée et les difficultés, de son point de vue, que pouvaient engendrer tant le choix effectué que la manière de l'effectuer collectivement.

Cette petite histoire sur le choix du système de protection contre les ours blancs montre que la formalisation, nécessairement abstraite, d'une posture

d'acteur-expert ne dicte en rien les conduites à tenir dans les situations contingentes auxquelles il est confronté au cours de son travail de terrain. La posture d'acteur-expert oriente les prises de note du chercheur dans son JBM, mais constitue aussi un point de repère dans son questionnement sur son rapport au chef d'expédition et au reste de l'équipe. Il est plus attentif au ton du débat et au fait que la discussion devienne bilatérale; éléments qui suscitent alors une réflexivité en situation et un ajustement de sa posture au moment considéré.

La chute à l'eau d'un coéquipier et son « retour au sec »

Au cours du raid à ski, nous progressons dans le lit d'une rivière gelée. Le groupe s'est arrêté pour boire et manger. Un coéquipier repart tandis que les autres remettent leurs sacs de vivres dans leur pulka⁹. Tout le monde est en marche lorsque la glace se brise sous les pieds de la personne partie devant. Il est à quelques mètres du reste du groupe. Il a de l'eau jusqu'à la taille, sa pulka est restée sur la glace. L'ensemble de l'équipe contourne la zone fragile par le côté, chacun à la hâte enlève son harnais pour se détacher de sa pulka. Un coéquipier lance une corde à la personne dans l'eau qui a elle-même retiré son harnais pour éviter d'entraîner la pulka dans sa chute. Il ne veut pas prendre la corde arguant qu'il risque d'être mouillé plus encore. La chercheuse novice insiste : il doit prendre la corde et se laisser tirer, si la hauteur d'eau devient brutalement plus importante il peut rapidement se noyer. Au bout de quelques minutes, l'équipier est sorti de l'eau tiré par la corde et sa pulka est ramenée sur la rive. Comme il est mouillé, il faut qu'il se déshabille avant que ses vêtements ne gèlent. Lui préférerait marcher un petit moment pour se réchauffer. À nouveau, la chercheuse suiveuse-novice prend le parti de ceux qui insistent pour qu'il se change intégralement. Comme le coéquipier tombé à l'eau n'a qu'une paire de chaussures, la chercheuse suiveuse-novice lui propose ses bottes. Il finit par accepter de se changer et prend les bottes. Le groupe reprend alors sa progression pour une heure afin qu'il se réchauffe complètement avant de dresser le camp.

À ce moment-là, l'urgence de la situation prend le dessus : la chercheuse suiveuse-novice ne se pose aucune question relativement à sa posture. Il s'agit d'aider le groupe à faire face et elle se positionne en faveur des propositions qui lui paraissent en situation spontanément les plus logiques et adaptées : assurer la personne ayant chuté à l'eau avec une corde pour ne pas risquer la noyade, l'amener à glisser à plat ventre sur la glace pour que celle-ci ne se brise pas à nouveau, l'aider à se changer intégralement pour éviter que ses vêtements gèlent sur sa peau. L'immersion dans la situation où le danger physique est, du point de vue de la chercheuse, imminent ne laisse aucune place pour l'exercice

d'une réflexivité concernant son rapport aux acteurs. La réflexivité ne s'exercera que plus tard une fois installée sous la tente en se replongeant dans le cours des événements. Même rétrospectivement, le choix opéré spontanément d'intervenir et de prendre parti n'apparaît pas comme tel. Il semble humainement impossible de regarder un collectif faire face à un problème mettant en danger l'intégrité physique d'autrui et de rester en retrait alors même que l'engagement de la chercheuse peut contribuer à surmonter la situation. Rester en retrait n'est pas une alternative pour la chercheuse, ni en situation – la question ne s'est même pas posée –, ni une fois dans la tente – où la question n'apparaît pas pertinente. Dans ces moments-là, le projet de connaissance devient second, la chercheuse oublie qu'elle est sur le terrain, elle est simplement affectée (Favret-Saada, 2009). Le cadre posé *a priori* ne redevient un outil de réflexivité qu'au moment de l'écriture lorsqu'il faut qualifier la posture, qui n'est plus totalement celle de suiveuse, adoptée par la chercheuse au cours de cet épisode.

Par contre, ce cadre est redevenu un outil pour questionner le rapport de la chercheuse suiveuse-novice aux acteurs lorsque le problème du séchage des affaires mouillées et gelées s'est posé. À la suite de cet événement, même si le danger immédiat était écarté, il fallait trouver un moyen de sécher les affaires du coéquipier, notamment ses chaussures de progression à ski, pour qu'il puisse poursuivre le raid dans de bonnes conditions. Ayant déjà eu des problèmes d'humidité dans ses chaussures, c'est la chercheuse suiveuse-novice qui a proposé une manière de sécher celles du coéquipier. En utilisant du papier et la chaleur du réchaud au moment où il fonctionne pour faire fondre la neige, la chercheuse suiveuse-novice a réussi en trois jours à sécher les chaussures.

Si lors de la chute à l'eau la chercheuse submergée par la situation n'a pas été en mesure d'exercer la moindre vigilance relativement à sa posture vis-à-vis des acteurs en situation, proposer une solution pour résoudre le problème de séchage était inscrit dans une démarche réflexive. Plusieurs éléments étaient importants pour la chercheuse suiveuse-novice dans cette réflexion : 1) elle a dû progresser à différentes occasions avec des chaussures humides et a éprouvé la manière dont le froid saisit le pied et la difficulté à retrouver, même une fois au chaud, toute sa sensibilité; 2) elle venait de prêter ses bottes au coéquipier et ne voulait pas les lui réclamer – le mettant alors directement en difficulté pour progresser; 3) ses propres bottes sont aussi pour elle une manière de se protéger du froid et en les laissant au coéquipier, elle risquait de se trouver elle-même en difficulté au cours de la progression. Si le choix de proposer une solution était délibéré, il semble orienté en fonction du rapport de la chercheuse aux acteurs relativement au projet d'expédition plus qu'au projet de connaissances. Bien que les deux soient imbriqués, les éléments pris en charge par la chercheuse ne

sont pas relatifs au maintien de sa posture de suiveuse-novice, posture liée à la possibilité de mener *ex post* des entretiens où les acteurs sont en mesure de lui livrer ce qu'ils ont effectivement vécu au cours de moments particuliers. Au terme du raid à ski, cette chercheuse a comme prévu mené différents entretiens en *re situ subjectif* avec le coéquipier tombé à l'eau. Malgré les traces vidéo d'activité, il a été difficile d'amener cet acteur à décrire finement son vécu au cours des entretiens. Ses verbalisations relevaient souvent de conseils sur ce qu'il fallait faire et d'appréciations de ce qui avait été fait. Rien ne nous laisse penser que cet acteur ne s'adressait pas à une novice, mais ayant eu des difficultés au cours du raid, la crainte d'être jugé par la chercheuse a pu représenter un frein à l'explicitation.

Cette petite histoire pointe l'impossibilité sur le terrain de rester en retrait en toute situation, notamment lors des situations d'urgence, de danger imminent. Dans ces moments-là, si la vigilance s'exerce ce n'est pas sur le plan de la réflexivité méthodologique. L'acuité de la chercheuse se porte sur la manière dont elle peut agir pour lutter contre le danger. Mais quotidiennement, la chercheuse ne peut pas non plus être spectatrice passive, ni totalement naïve. Les acteurs escomptent que la chercheuse, même novice, soit autonome pour ne pas perturber le groupe dans sa progression et dans son fonctionnement quotidien¹⁰. Une personne n'est d'ailleurs pas novice dans l'absolu : même si elle est novice en termes d'expédition polaire, certaines de ses compétences et connaissances acquises dans d'autres contextes peuvent et doivent être mobilisées. Enfin, si la posture de novice est une posture pour entrer sur le terrain, les acteurs attendent aussi de la chercheuse qu'elle apprenne au fur et à mesure de l'expédition. Ainsi, définir une posture de suiveuse-novice ne peut suffire à rendre compte du rapport de la chercheuse aux acteurs et à son terrain. Par contre, elle constitue un repère – non un idéal à atteindre – dans la démarche réflexive de la chercheuse au moment de l'écriture : ce repère est une porte d'entrée pour mettre à jour son rapport aux acteurs à différents moments de l'expédition. Ce faisant, elle est en mesure de caractériser finement les matériaux de verbalisation issus des entretiens.

La perte des chiens : une expérience mettant en doute la viabilité des postures et la continuité des terrains

Comme nous l'avons évoqué précédemment, l'expédition avait choisi les chiens comme système de protection contre les ours blancs. À la fin de la première semaine du raid, nous progressons dans une vallée, nous franchissons une succession de lacs gelés qui doivent nous mener à un fjord. Sur ces lacs, les chiens ont des difficultés à progresser, ils glissent, tombant fréquemment la gueule au sol, pattes écartées¹¹. Attachés à la pulka, ils déséquilibrent les

coéquipiers qui se chargent d'eux, il faut les tenir en laisse à la main. Comme la progression sur la glace vive devient plus difficile avec la laisse à la main, les personnes responsables des chiens les confient un moment à d'autres. Au bout du lac, une descente stoppe le groupe. Le passage est glacé en dévers et les pulkas ont tendance à se renverser sur le côté. Les personnes ayant la responsabilité des chiens sont descendues en premier. Les chiens sont tenus par deux autres équipiers en haut de la descente. Un des deux s'engage avec un chien mais la pulka tourne. Il lâche le chien tout en indiquant à ceux qui sont en bas de le rattraper. Le chien ne s'arrête pas vers le groupe, il s'éloigne un peu. Personne ne s'en préoccupe. Un des équipiers chargés des chiens indique à celui tenant le deuxième de le lâcher et de le laisser descendre. Le second chien rejoint le premier et après un regard furtif vers le groupe, ils partent tous les deux en courant vers le large. On ne les reverra plus. La gravité de l'événement n'est pas la même pour tous les membres de l'équipe. Les discussions sont vives tant sur l'appréciation de la situation que sur ce qu'il faut faire en l'absence de cette protection contre les ours blancs.

Pour le chercheur acteur-expert, la situation est critique. Nous arrivons dans un fond de fjord, endroit typiquement fréquenté par les phoques et donc des ours. Il exprime ses craintes comme d'autres équipiers; le chef d'expédition est plus serein, le problème n'est pas si grave, ce qui importe vraiment c'est le fusil. La tension monte. Pour le chercheur acteur-expert, la situation devient risquée. Si de l'extérieur l'engagement dans un raid polaire constitue une confrontation à de multiples risques, les expéditeurs polaires en général et le chercheur acteur-expert en particulier, ne vivent pas l'expédition polaire comme une manière de défier les éléments. Au contraire, tout est pensé pour éviter de se trouver en situation risquée; mais la perte des chiens fait que, du point de vue du chercheur acteur-expert, elle le devient. Une question se pose une fois sous la tente, question qu'il pose aussi à l'autre personne-chercheuse : faut-il continuer? Autrement dit, qu'est ce que les chercheurs sont en mesure d'accepter pour mener à bien un projet de connaissance débuté plus d'un an et demi plus tôt?

La chercheuse suiveuse-novice est déconcertée. Elle ne comprend pas comment il est possible d'avoir laissé filer les deux chiens. Elle reste coite malgré une sorte de colère intérieure. Face aux tensions, elle se questionne d'emblée sur la posture à adopter; la possibilité de mener ensuite des entretiens est prégnante. Silencieuse, elle reprend la progression avec le groupe, elle se répète qu'il est important de ne pas exprimer d'avis, de ne pas prendre parti pour pouvoir ensuite retravailler ce moment avec l'ensemble des acteurs. Il est difficile malgré des émotions intenses de rester neutre et en retrait. Elle ne dit rien, paraissant sûrement un peu fermée. Arrivée dans la tente, elle se plonge

dans son carnet de notes écrivant tout ce qu'elle ne s'était pas autorisée à dire auparavant. Le carnet n'est pas ici une manière de consigner des informations, c'est un journal intime, un exutoire, un espace pour évacuer les tensions créées par la nécessité, du point de vue de la chercheuse suiveuse-novice à ce moment-là, de masquer ses émotions. La vigilance exercée s'apparente ici à une tentative de contrôle par la chercheuse de sa posture : malgré l'inattendu qui tend à la déstabiliser, elle tente de rester coûte que coûte dans le cadre fixé. Ici, la formalisation d'une posture *a priori* est centrale dans la manière dont la chercheuse fait face à ce moment critique pour elle. En comparaison avec sa posture lors de la chute à l'eau d'un coéquipier, nous pouvons distinguer les moments où une réflexivité en situation semble possible de ceux où elle ne l'est pas. Si les deux situations sont critiques, contrairement à la chute à l'eau, la perte des chiens ne provoque pas une situation d'urgence. L'urgence vécue du point de vue de la chercheuse la place instantanément dans une situation d'action où la réflexivité par rapport à sa posture n'a plus de place alors qu'elle semble pouvoir ajuster sa posture dans une situation même si celle-ci est critique et émotionnellement forte. Selon ce qui est vécu par la chercheuse comme « critique » et/ou « urgent » sur le terrain, la formalisation *a priori* des postures se révèle un outil de réflexivité mobilisable en situation ou uniquement *a posteriori* dans un travail d'écriture.

Cette dernière petite histoire montre comment la continuité du terrain s'est posée du point de vue des chercheurs. Si l'approche ethnographique confronte le chercheur « en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier » (Olivier de Sardan, 1995, p. 76), la question – toute personnelle – qui va de pair est jusqu'où chaque chercheur accepte-t-il de se mettre en jeu? La réponse à cette question dépend du rapport du chercheur à son objet : certains acceptent pour étudier les mouvements sociaux de vivre pendant 40 jours avec une cellule de l'armée libre syrienne (Huët, 2013), la plupart ne prendraient pas ce risque. Si les acteurs peuvent mettre un terme à un travail de terrain, refusant la présence même d'un chercheur, le sujet chercheur est aussi au centre de la question de la continuité de son terrain. Cette question se pose à deux niveaux : 1) poursuivre ou non le projet de connaissance au regard de la mise en jeu de soi qu'il suppose; 2) conserver une posture compatible avec le projet de connaissance initial ou le transformer. Ainsi, la vigilance des chercheurs engagés dans une démarche ethnographique où ils se mettent toujours en jeu semble à la fois tournée vers leur travail de recherche qui suppose une réflexivité méthodologique – et théorique même si nous n'avons pas traité cette question – et vers eux-mêmes considérant la mise en jeu de leur intégrité physique, ou morale dans d'autres cas.

Conclusion

Les récits que nous avons rapportés et dont nous avons fait l'analyse montrent l'impossibilité de figer dans un dispositif d'investigation une démarche ethnographique, bien que ce dernier soit construit par itérations successives intégrant des travaux de terrain. Ces petites histoires qui ne trouvent que rarement leur place dans des publications scientifiques semblent pourtant incontournables pour rendre compte des rapports effectifs des chercheurs aux acteurs et à leurs terrains. Leur production suscite *ex post* une réflexivité qui permet de mettre à jour les conditions de production de la recherche la rendant plus légitime dans le cadre constructiviste dans lequel nous nous inscrivons (Albert & Avenier, 2011). Mais elles montrent surtout la vigilance exercée par les chercheurs au fil de leur terrain et permettent de discuter ce qui la suscite et sur quoi elle repose.

Dans la mesure où nos histoires montrent comment nous avons fait face à l'inattendu, le risque est de laisser penser que l'inattendu provoque de lui-même une réflexivité de la part des chercheurs. Sans aller à l'encontre de cette idée, nous voulons insister sur le fait que cet inattendu, même s'il est contingent, est aussi construit. La manière dont il est vécu par un chercheur dépend de son expertise dans, et de sa connaissance de, l'activité ainsi que de son rapport à son objet. Mais le cadre que représente le dispositif d'investigation posé *a priori* a lui aussi été source et ressource des démarches réflexives des chercheurs. En effet, même si les postures d'acteur-expert et de suiveur-novice sont abstraites et non suffisantes pour rendre compte du rapport des chercheurs aux acteurs dans les aspérités du terrain, ces deux dimensions – expert-novice et acteur-suiveur – fournissent des repères à la fois dans la réflexivité que peut exercer un chercheur en situation au moment même où il interagit avec les acteurs et dans une démarche réflexive rétrospective visant à rendre compte de ce à quoi il est confronté sur le terrain. La posture d'un chercheur au cours de son travail de terrain ne peut pas être linéaire, elle dépend des situations et des événements non anticipables qu'il va rencontrer. Il faut en rendre compte plus finement qu'en se référant à des postures archétypales. Par contre, ces dernières sont des repères pour se positionner en situation ou *ex post* afin de construire, maintenir ou faire évoluer sa posture de chercheur sur le terrain. La formalisation d'un dispositif d'investigation définissant des postures *a priori* a été une accroche suscitant la réflexivité en situation et permettant un ajustement du rapport de chaque chercheur aux acteurs. Il constitue aussi, lors de l'écriture, un point d'entrée pour expliciter *a posteriori* la posture qui était celle du chercheur en situation, une référence à partir de laquelle il est possible de préciser les choses. Ainsi, la tentative de

formalisation des rapports du chercheur aux acteurs en amont d'un travail de terrain ne vise pas à l'enfermer dans une posture, mais constitue pour nous un outil de vigilance ethnographique par rapport au projet de connaissance. Cet outil semble mobilisable – ou plutôt adaptable – à une diversité de recherches ethnographiques qu'elles soient individuelles ou collectives.

Nos développements nous conduisent également à considérer que la vigilance ethnographique ne se réduit pas à la réflexivité méthodologique. En effet, l'explicitation des logiques qui président à la conduite d'un chercheur au cours de sa démarche ethnographique, notamment dans des situations critiques, voire d'urgence de son point de vue, pointe que son engagement est aussi relatif à ce qui est acceptable pour lui en termes de mise en jeu de son intégrité physique ou morale. Ainsi, la vigilance d'un chercheur engagé dans une démarche ethnographique semble recouvrir tant sa réflexivité vis-à-vis de son projet de connaissance qu'une tension relative à la mise en jeu de soi.

Notes

¹ Ce dispositif d'investigation a fait l'objet de nombreuses réflexions depuis 2003. Mais ces réflexions ne sont pas seulement des conjectures puisque différents travaux de terrain nous ont permis de progressivement formaliser cette démarche.

² En effet, ce n'est jamais le chercheur, au sens générique, qui construit un terrain, mais une personne particulière dont les caractéristiques propres doivent selon nous être prises en compte.

³ Par contre, cela ne suppose pas, comme le sous-entend Junker (Peretz, 2004), que l'observation s'effectue à l'insu des autres membres de l'équipe : les acteurs sont informés des modalités et finalités de l'étude, volontaires pour y participer et dépositaires des rendus.

⁴ Cela est d'autant plus réalisable que le second auteur est non seulement expert du point de vue des expéditions polaires à ski, mais aussi chercheur en sciences de gestion, disposant ainsi de repères dans le management de projet.

⁵ À nouveau, la centration de cette chercheuse sur l'étude des pratiques en situation ne relève pas du hasard. Depuis 2000, elle s'attache à construire des dispositifs permettant d'approcher les fondements cognitifs de l'expérience, c'est-à-dire ce qui conduit l'acteur au moment où il agit à agir comme il agit.

⁶ La participation aux premières réunions de préparation permet de saisir par exemple l'importance des objets techniques – le type de montre, de GPS ou de tente – et le plaisir d'échanger à leur propos ou encore d'appréhender le rapport de chacun au voyage, au monde polaire devant la présentation de quelques photos de voyages passés.

⁷ Cet entretien s'inspire largement de l'autoconfrontation (Theureau, 1992) et de l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994).

⁸ La perspective *subjective située* se révèle particulièrement intéressante dans la mesure où elle contribue à re-placer l'acteur au cœur de sa situation, évitant ainsi les généralisations à propos de l'activité et les évaluations/justifications par l'acteur de ses propres actions.

⁹ Les pulkas sont des traîneaux, de grandes luges, que nous utilisons pour transporter tout ce dont nous avons besoin pendant le raid à ski. Chacun, la chercheuse novice compris, traîne derrière lui sa pulka.

¹⁰ La chercheuse novice a d'ailleurs dû la troisième journée du raid à ski faire la preuve au chef d'expédition de sa capacité à suivre, la progression se transformant en une course de fond initiatique.

¹¹ L'image de Bambi dans le dessin animé de Walt Disney convient bien pour décrire ce qui arrivait aux chiens.

Références

- Albert, M. N., & Avenier, M. J. (2011). Légitimation de savoirs élaborés dans une épistémologie constructiviste à partir de l'expérience de praticiens. *Recherches qualitatives*, 30(2), 22-47.
- Berry, M. (2000). Logique de connaissance et logique d'action. *Cahier de recherche de l'Essca*, 7, 3-58.
- Bierschenck, T., & Olivier de Sardan, J.- P. (1994). ECRIS : enquête collective rapide d'identification des conflits et des groupes stratégiques... *Bulletin de l'APAD*, 7. Repéré à <http://apad.revues.org/2173>
- Boutinet, J. P. (1996). *Anthropologie du projet*. Paris : Presses universitaires de France.
- David, A. (2000). Logique, épistémologie, méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées. Dans A. David, A. Hatchuel, & R. Laufer (Éds), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion* (pp. 83-108). Paris : Vuibert.
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.
- Favret-Saada, J. (2009). *Désorceler*. Paris : Editions de l'Olivier.
- Garel, G., & Lièvre, P. (2010). Polar expedition project and project management. *Project Management Journal*, 41(3), 21-31.
- Geertz, C. (1973). *The interpretation of cultures*. New York, NY : Basic Books.

- Girin, J. (1990). *L'analyse empirique des situations de gestion*. Dans A.- C. Martinet (Éd.), *Epistémologie des sciences de gestion* (pp. 141-182). Paris : Economica.
- Gore, G., Rix-Lièvre, G., Wathelet, O., & Cazemajou, A. (2012). Can the body talk? Interviewing to understand bodily experience. Dans J. Skinner (Éd.), *The interview : an ethnographic approach* (pp. 127-142). London : Berg.
- Hlady Rispal, M. (2002). *La méthode des cas. Application à la recherche en gestion*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Huët, R. (2013, Mai). *Le reportage ethnographique en contexte de conflit armé : restitution d'une expérience de 40 jours au sein d'une cellule de l'armée libre syrienne*. Communication présentée au 81^e congrès de l'ACFAS : L'ethnographie organisationnelle : pratiques émergentes et contributions, Québec, Canada.
- Koenig, G. (2003). L'organisation dans une perspective interactionniste. Dans B. Vidaillet (Éd.), *Le sens de l'action* (pp. 15-34). Paris : Lavoisier.
- Le Moigne, J.- L. (1995). *Les épistémologies constructivistes*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lièvre, P. (2013). Repères pour un management des situations extrêmes. Dans V. Ancy, I. Avelange, & B. Dedieu (Éds), *Agir en situation d'incertitude en agriculture? Regards pluridisciplinaire au Nord et au Sud* (pp. 87-105). Bern : Peter Lang.
- Lièvre, P., & Rix-Lièvre, G. (2009). Mode d'interprétation des matériaux issus d'un observatoire de l'organisant. *Revue internationale de psychosociologie*, XV(35), 161-178.
- Lièvre, P., & Rix-Lièvre, G. (2012, Juillet). *Towards a "constructivist" and "practice-oriented" organizational ethnography*. Communication présentée au 28^e colloque EGOS : New Forms of Organizational Ethnography, Helsinki, Finlande.
- Midler, C. (1996). *L'auto qui n'existait pas*. Paris : Dunod.
- Mucchielli, A. (1991). *Méthodes qualitatives*. Paris : Presses universitaires de France.
- Olivier de Sardan, J.- P. (1995). La politique du terrain. Sur la production de données en anthropologie. *Enquête*, 1, 71-109.
- Peretz, H. (2004). *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris : La Découverte.

- Plane, J.- M. (2000). *Méthode de recherche-intervention en management*. Paris : L'Harmattan.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit. Tome 1. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.
- Rix, G., & Biache, M.- J. (2004). Enregistrement en perspective *subjective située* et entretien en *re situ subjectif* : une méthodologie de constitution de l'expérience. *Intellectica*, 38, 363-396.
- Rix, G., & Lièvre, P. (2008). Towards a codification of practical knowledge. *Knowledge Management Research and Practice*. 6, 225-232.
- Rix-Lièvre, G. (2010). Différents modes de confrontation à des traces de sa propre activité. Entre convergences et spécificités. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(2), 357-376.
- Rix-Lièvre, G., & Lièvre, P. (2010). An innovative observatory of polar expeditions : the organizing's question. *Project Management Journal*, 41(3), 91-98.
- Rix-Lièvre, G., & Lièvre, P. (2011). Une méthodologie d'investigation du déroulement « effectif » d'un projet : une expédition polaire. Dans M. Aubry, & P. Lièvre (Éds), *Gestion de projet et expéditions polaires : que pouvons-nous apprendre?* (pp. 79-93). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Saussois, J.- M. (2007). *Théories des organisations*. Paris : La Découverte.
- Theureau, J. (1992). *Le cours d'action, analyse sémiologique : essais d'une anthropologie cognitive située*. Berne : Peter Lang.
- Van Maanen, J. (2011). Ethnography as work : some rules of engagement. *Journal of Management Studies*, 48(1), 218-234.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.
- Watson, T. J. (2011). Ethnography, reality and truth : the vital need for studies of "how things work" in organisations and management. *Journal of Management Studies*, 48(1), 202-217.
- Weick, K. E. (1979). *The social psychology of organizing*. New York, NY : McGraw-Hill.
- Weick, K. E. (2003). Préface. Dans B. Vidaillet (Éd.), *Le sens de l'action* (pp. 1-3). Paris : Lavoisier.

Géraldine Rix-Lièvre est maître de conférences à l'Université Blaise Pascal et membre du Laboratoire ACTé (EA 4238). Titulaire d'une habilitation à diriger des recherches (HDR) en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, ses travaux s'inscrivent dans une anthropologie des pratiques corporelles qui s'attache plus particulièrement à l'expérience des acteurs en situation. Ses principaux terrains sont l'arbitrage sportif de haut niveau et les expéditions polaires à ski.

Pascal Lièvre est maître de conférences (HDR) en sciences de gestion et directeur de recherche à l'Université d'Auvergne, CRCGM (EA 3849). Il dirige un programme de recherche « Management des Situations Extrêmes » qui regroupe une quinzaine de chercheurs sur des terrains très variés : des expéditions polaires jusqu'aux opérateurs de marché (traders) en passant par les pompiers et l'exploration spatiale. Il développe des outils en matière d'ethnographie organisationnelle.

Le processus d'observation ou de la nécessité d'être « pris(e) au jeu »

Marie-Ève Lapointe, Doctorante

Université du Québec à Montréal

Résumé

L'observation participante est une méthode qui, malgré les principes requis de vigilance épistémologique, présuppose l'implication affective et idéologique du chercheur, alors que la place qu'il occupe dans l'univers social qu'il étudie lui est largement imposée. À quelles conditions faire de cette double difficulté un levier de connaissance? Sur la base d'une enquête menée dans un centre hospitalier, cet article portera sur la fonction d'*aidante à tout faire* qui a structuré l'inscription sociale de la chercheuse au sein de deux unités de soins. On montrera que si cette modalité d'engagement au sein des équipes soignantes fut un levier d'insertion dans un contexte professionnel complexe, et la condition du passage à une observation compréhensive de la relation soignant-soigné, elle fut également une stratégie de survie face à des situations émotionnellement chargées. Ultimement, l'article soulève la question du lien entre posture éthique de recherche et engagement social du chercheur.

Mots clés

OBSERVATION PARTICIPANTE, UNIVERS HOSPITALIER, RELATIONS DE SOINS, SOUFFRANCE DU PATIENT, ENGAGEMENT ÉMOTIONNEL DU CHERCHEUR

*Nous sommes hommes avant d'être
savants et le demeurons encore après
avoir beaucoup oublié*
(Lévinas, 1987, p. 11).

Introduction

L'expérience d'enquête qui est l'objet de cet article s'inscrit dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur les conditions actuelles de l'intervention hospitalière et leurs incidences sur le statut symbolique conféré au patient. La question ultimement posée est celle de la dignité humaine attribuée à la

Note de l'auteure : Cette recherche doctorale a pu être menée grâce au soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada et du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FQRSC).

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 33(1), pp. 172-187.
VIGILANCE ETHNOGRAPHIQUE ET RÉFLEXIVITÉ MÉTHODOLOGIQUE
ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
© 2014 Association pour la recherche qualitative

personne hospitalisée à travers les routines, gestes et paroles du quotidien hospitalier, alors qu'en raison de son expérience de fragilité, le malade devient tributaire de la main qui le soigne et qui, éventuellement, le condamne à un statut sur lequel il n'a plus de prise et qui lui fait revêtir les caractéristiques de l'objet inanimé (Goffman, 1968)¹.

On sait que l'institution hospitalière a longtemps répondu en Occident au principe de la charité chrétienne. Qu'est-il aujourd'hui advenu de cette fonction première de solidarité et d'assistance aux plus vulnérables dans le grand hôpital voué à la médecine scientifique et à ses avancées techniques? Quelles grilles normatives implicites ou explicites sont appliquées par le personnel hospitalier dans le déroulement des prises en charge des patients? À partir de quels critères estime-t-on que celui qui est hospitalisé est un « bon » patient, apte ou digne de bénéficier de traitements de pointe et d'être investi relationnellement et économiquement parlant?

L'observation menée s'est déroulée pendant plus de huit mois à raison de trois jours par semaine, dans deux unités de soins d'un grand centre hospitalier : une unité de courte durée gériatrique et une unité d'hémato-oncologie. L'intérêt présenté par ces deux services tient à leur mission clinique qui se situe respectivement aux deux pôles extrêmes de l'intervention hospitalière :

- d'une part, la gériatrie qui traite des patients âgés dont la vie organique sera progressivement laissée à elle-même, voire pour qui on renoncera à mettre en place des soins à visées curatives, et qui subiront, de ce fait, ce que je nommerai l'*abandon thérapeutico-hospitalier*;
- d'autre part, l'hémato-oncologie qui s'adresse à des patients atteints de maladies complexes et létales, et soumis le plus souvent à des thérapies intensives, une sorte de surinvestissement clinico-scientifique de leur cas, même si c'est au prix d'interventions agressives encore largement expérimentales.

Mon observation s'est effectuée dans l'ensemble des locaux des deux unités (chambres, corridors, lieux de repos, salles de réunion, cuisinettes, bureaux, etc.). Je me suis tenue auprès de tous les professionnels appelés à intervenir dans la prise en charge des patients (médecins, infirmiers, préposés aux bénéficiaires, physiothérapeutes, nutritionnistes, ergothérapeutes, etc.), fixant mon attention sur les situations d'interaction avec la personne malade, ainsi que sur l'ensemble des pratiques qui ont une incidence sur les conditions de l'hospitalisation². J'ai également pris en compte le cadre matériel et organisationnel dans lequel s'inscrivaient ces pratiques (organisation du travail, nombre d'employés, répartition des tâches, dispositifs technologiques, etc.). De

la plus brève note laissée sur une table aux situations de réanimation, j'ai visé à ne négliger aucun des instants hospitaliers, postulant que chaque moment du quotidien de cet univers social singulier, chaque signe et geste, révélait, en dernière instance, le statut attribué au patient.

Difficultés du temps premier de l'immersion

Avec pour seuls justificatifs apparents de ma présence le certificat d'approbation de la direction de l'hôpital, la carte d'identité et le sarrau qu'on m'avait recommandé de porter³, je suis entrée dans ce centre hospitalier comme une étrangère. Non pas que l'univers de l'hôpital m'ait été totalement inconnu. J'avais été préposée aux bénéficiaires dans un centre d'hébergement et de soins de longue durée⁴ et j'avais, en outre, une connaissance théorique de l'histoire et du mode de fonctionnement de cette institution pluriséculaire, et des rationalités qui y sont à l'œuvre. Cependant, le « monde vécu » du grand hôpital et les spécificités de la prise en charge gériatrique et hématologique ne m'étaient aucunement familiers.

À mi-chemin entre la stagiaire et la chercheuse, mon statut était reconnu par l'administration hospitalière, mais la tâche qui était la mienne était inédite, hors de toute description de tâches préexistante. De fait, c'était la première fois que ce centre hospitalier accueillait une sociologue observatrice dans ses services. Située en marge des patients et du personnel hospitalier, j'étais d'entrée de jeu « quelqu'un de pas comme les autres » dont les droits, responsabilités et obligations étaient ambigus. Il s'avéra rapidement que les soignants étaient, plus que les patients, affectés par ma présence et par mon projet « énigmatique ». Je fus l'occasion de projections, de malentendus et de craintes : « Pourquoi avoir choisi notre hôpital et notre unité ? » « Qu'observes-tu ? » Quelques-uns ont semblé redouter que ma tâche porte atteinte à l'intimité des patients ou interfère négativement dans les « relations d'aide ». D'autres ont pu imaginer que j'étais une « taupe » ou une « espionne » mandatée par la direction. Cependant, rarissimes ont été les intervenants (moins de 10) qui ont explicitement refusé que je mène des observations dans le cadre de leur travail. En revanche, aucun patient ou membre de son entourage ne s'y est opposé.

On sait que dans une démarche d'observation, la personne propre du chercheur sera impliquée dans les situations et dans les interactions dont il sera le témoin (Gold, 1958). Je savais, de ce fait, que la qualité de mon observation dépendrait de ma capacité de percevoir et de ressentir ce qui se jouerait d'un point de vue relationnel explicite, implicite, refoulé, voire dénié, entre les soignants et les soignés. Qu'elle dépendrait également de la qualité des liens de confiance et de coopération que je serais en mesure d'établir avec les participants de mon enquête, avec le risque toujours présent de me heurter à des

fins de non-recevoir (Dewalt & Dewalt, 2002). Je savais, par ailleurs, que le principal défi épistémo-méthodologique du projet de connaissance que j'allais accomplir serait de maintenir un double mouvement paradoxal, à la fois de proximité émotionnelle et de distanciation « objectivante » à l'endroit de l'univers social objet de ma recherche. Par contre, je ne pouvais avoir défini *a priori* la posture d'inscription relationnelle à partir de laquelle j'accomplirais ma démarche d'observation. C'est une fois sur le terrain qu'un engagement dans les activités du quotidien hospitalier s'est montré tout à la fois scientifiquement, socialement, et subjectivement indispensable.

Ce qui me saisit au cours des premières séances d'observation en gériatrie fut une sensation de climat quasi chaotique dans lequel travaillait l'équipe de jour réunissant plus d'une vingtaine d'intervenants, auxquels se mêlaient les patients circulant dans le corridor. Je fus happée par ce que je vécus comme un brouhaha ambiant intense, une masse de mouvements et de routines diverses, le tout dans une grande rapidité d'exécution des tâches. Le peu de temps mort qui aurait permis des échanges informels, la densité des activités et l'important roulement du personnel freinaient mon insertion dans l'équipe et contribuaient à ce que ma personne passe presque inaperçue, au point qu'après plusieurs semaines, certains soignants ignoraient encore les raisons de ma présence dans l'unité. Il me fallut un certain temps pour comprendre que cette attitude à mon endroit, en apparence proche de l'indifférence, ne m'était pas personnellement destinée, mais émanait d'une équipe elle-même aux prises avec des difficultés de cohésion. Il était courant que des membres de ce service partagent l'espace commun avec des soignants qui leur étaient inconnus sans leur adresser la parole, ni leur demander les motifs de leur présence. Au même titre qu'il arrivait que des patients soient traités comme des corps sans visage, sans histoire et sans nom, par les soignants mêmes responsables de leur prise en charge. Il m'arrivait d'éprouver la sensation qu'en dépit du principe de l'interdisciplinarité dont se réclamait l'unité, les conditions de son organisation du travail concourent à ce que plusieurs de ceux qui y travaillent soient laissés à eux-mêmes, une impression d'électrons flottants ayant du mal à se mobiliser dans leur mandat clinique.

En hémato-oncologie, je ressentis d'emblée le groupe de soignants très distant à mon endroit. J'eus l'impression brutale d'être face à un microcosme difficilement pénétrable, observation partagée avec plusieurs personnes rattachées ou non à cette unité estimant que celle-ci constituait un « monde à part », une sorte de « bulle », analogue sans doute à la bulle que constituent les chambres stériles des patients en processus de greffe de cellules souches hématopoïétiques. Plusieurs membres du service travaillaient ensemble depuis plusieurs années et se disaient solidaires les uns des autres, avec pour envers

une relative fermeture au contact avec des étrangers, aussi bien soignants que visiteurs. Outre les changements organisationnels profonds qui avaient récemment affecté l'unité et au cours desquels son existence aurait été, selon certains, mise en péril, je compris rapidement que cette solidarité d'équipe trouvait sa source dans les épreuves cliniques et existentielles auxquelles celle-ci était constamment confrontée, et qui justifiait sa posture que je qualifierais de « guerrière ». Unis dans la mission messianique de « sauver des vies » et de « combattre l'ennemi » terrifiant que constituent les hémopathies malignes, les membres de l'équipe donnaient l'impression d'être sur un qui-vive permanent dont une part tenait aux dangers réels encourus par les pathologies graves des patients et par leurs traitements agressifs aux effets parfois létaux. Le sentiment de l'urgence alimentait une attitude de protection extrême des malades, et une méfiance, tout aussi extrême, à l'égard de tout élément extérieur potentiellement dangereux.

Au-delà des particularités qui ont caractérisé mon arrivée dans chacune de ces unités, l'accueil qui m'a été réservé fut globalement similaire : plus ou moins expéditif, sans filet ritualisant et sans bouée pour m'aider. De fait, il m'incomba presque entièrement la responsabilité de créer les conditions d'instauration de liens avec les soignants et avec les malades. Mon immersion dans les deux unités fut une plongée, guère soutenue par les responsables qui avaient préalablement autorisé ma présence dans leur service. Si on pouvait déceler dans cette neutralité de leur part une volonté de non-interférence dans ma démarche, une forme de respect incontestable à l'endroit de ma liberté de chercheuse, on pouvait aussi y voir une indifférence aux conditions réelles de mon insertion dans les équipes.

La difficulté à laquelle j'ai été confrontée s'est traduite immédiatement par un malaise éprouvé dans mon corps que j'ai vécu comme un fardeau et un obstacle. Un « corps en trop » en quelque sorte, que je ne savais où, et comment situer sans occuper une place indue dans un contexte où les espaces de travail sont très restreints. Comme plusieurs de ses homologues, ce centre hospitalier ne disposait pas d'autant d'espace qu'il en aurait nécessité, d'où ces entassements parfois étranges du matériel ou des patients, tels ceux de l'urgence confinés sur des civières disposées dans un espace exigu non voué aux soins, situation qui n'est pas sans soulever la question du processus de chosification subi par les patients, mais aussi par le personnel hospitalier. Manque d'espace, donc, avec lequel tous devaient apprendre à conjuguer et qui interférait dans leurs manières d'être, de penser et d'agir. Il y avait, par exemple, ces préposés aux bénéficiaires qui, n'ayant aucun lieu réservé dans les unités, pouvaient se rassembler dans une petite salle de rangement, dans une cuisinette ou près de l'ascenseur, dos accoté contre le mur. Il n'était pas aussi

rare que des soignants dussent chercher plus ou moins longuement une chaise ou une place à une table afin de consulter des dossiers ou d'y inscrire leurs notes. Pour ma part, le seul endroit qui me semblait *a priori* accessible et le moins intrusif était les corridors, ces non-lieux anonymes qui n'appartiennent à personne. Comment dès lors m'insérer dans une réalité partagée en imposant ma présence, alors que je me retrouvais spatialement et relationnellement isolée et que la majorité des personnes que je côtoyais semblaient ignorer ma personne ou s'en distancier? Comment surmonter le clivage existant entre les intervenants et les patients, et ne pas être confinée à l'un ou l'autre de ces deux pôles? Comment favoriser un rapprochement, sans que cela ne soit vécu comme une menace aussi bien au sein des équipes, que chez les patients surexposés dans leur intimité corporelle?

Mon malaise exprimait mon insécurité, ma crainte d'être rejetée, ainsi que la solitude intrinsèque à ce type d'expérience qui s'apparente à un parcours initiatique (Caratini, 2004). Il reflétait les tensions entre le double champ expérientiel que j'essayais d'unifier, d'une part, ma réalité d'observatrice « scientifique » nourrie par un projet de connaissance et, d'autre part, ma réalité d'être social et singulier se sentant mise entre parenthèses, pour ne pas dire effacée. L'impression qui était la mienne d'être coupée de mon corps sensible reflétait par ailleurs la condition de passivité dans laquelle se trouve tout chercheur-observateur qui, en dernière instance, a plus ou moins de contrôle sur la place qu'il occupe dans l'univers social qu'il étudie.. Cible de stéréotypes et de préjugés qui, pouvant être reliés aux attributs sociaux qu'on lui prête, se conjuguent à des comportements ou intentions attendus de sa part, le chercheur-observateur ne peut se soustraire aux rets de l'histoire et de la sous-culture des groupes dans lesquels il s'insère et sera pris au jeu (Céfaï, 2003).

Mon malaise eut le mérite de me faire vivre plus ou moins consciemment la résonance que peut avoir sur le corps même de la personne le caractère paradoxal de la relation soignante assujettie à une double logique : celle de la biomédecine et de son arsenal technoscientifique, et celle de la gestion rationnelle et de ses impératifs de rentabilité déterminant l'offre de soins jusqu'à la valeur octroyée à la vie du patient.

Si le principe éthique du soin vise la création de liens là où précisément ils sont rompus ou risquent de l'être (Saillant, 2000, para. 28), le fait de l'hospitalisation produit toutefois un clivage entre le corps du malade appréhendé dans ses dimensions organiques et économique-fonctionnelles, et sa personne subjective. Corps organique objectivé et séparé de la réalité d'une psyché souffrante, l'existence du malade est morcelée et réduite le plus souvent

à une masse de données hétérogènes et de tâches parcellisées. Le malade *est* tout à la fois besoin d'un lit, congé à planifier, culotte d'incontinence à changer, codé « H »⁵ à transférer, leucémie de novo à admettre, pneumonie à traiter, etc. Ce processus de dépersonnalisation de l'être du patient atteint également, bien que différemment et à un moindre degré, le personnel hospitalier. Celui-ci, soumis à une multitude de règles, de contraintes budgétaires et de procédures standardisées, se sent éloigné du sens premier de son travail, le soutien et le soin à apporter à la personne souffrante. À l'instar des patients qui disent n'avoir « aucune place », être traités comme des « cobayes » ou des « numéros », de nombreux soignants se sentent dévalorisés par l'organisation hospitalière, réduits au statut de « gestionnaires de formulaires » ou de « maillons anonymes d'un système ». En ce sens, le malaise que j'éprouvais était la traduction en moi du mode relationnel/non relationnel caractéristique du grand hôpital, une sensation de désobjectivation et d'anonymisation qui atteint violemment quiconque y travaille ou y est soigné⁶.

Illustration par une interaction type du mode relationnel/non relationnel du grand hôpital :

Une infirmière et un préposé aux bénéficiaires se présentent au chevet d'un homme pour le faire marcher quelques minutes. Celui-ci refuse dans un premier temps, se plaignant de vives douleurs. L'infirmière lui explique que sans effort de coopération de sa part, son état risque de se dégrader, et son hospitalisation se prolonger. Elle le menace même de risquer la mort et de ne pas pouvoir revenir chez lui. (Elle m'indiquera plus tard qu'il s'agit d'une stratégie de confrontation fréquemment utilisée auprès des patients qui dénie la gravité de leur état). Le préposé aux bénéficiaires aide alors cet homme à s'asseoir dans son lit en l'encourageant : « Vous allez voir, c'est en bougeant que vos douleurs vont disparaître! » Le patient accepte de se lever et pendant les quelques pas qu'il fait autour de son lit on l'accompagne par des : « Bravo! Continuez, vous êtes capable! N'ayez pas peur, on est là! ». Mais au moment où on le recouche, le patient reprend ses plaintes qui se multiplient, et gémit « Amenez-moi donc à la dump (au dépotoir)! ». L'un des deux intervenants lance à son collègue « Pas le temps de l'écouter! », tandis que tous deux se dirigent vers la porte de la chambre, tout en prononçant les salutations d'usage et autres formules stéréotypées. Une fois dans le corridor, on m'explique qu'en l'absence d'un des membres de leur équipe, l'horaire de tous est

surchargé et ne permet pas d'offrir davantage d'attention à ce malade.

Cette modalité d'interaction soignant-soigné, fréquente et stéréotypée dans l'univers hospitalier, illustre tout à la fois les conditions objectives souvent difficiles dans lesquelles œuvre le personnel soignant, et son impuissance à contenir la détresse et le désespoir qui peuvent saisir certains malades⁷. Si à l'hôpital on peut prendre relativement bien soin du corps physique, passé un certain seuil l'expression de la souffrance existentielle devient intolérable. Elle est vécue par les soignants comme un fardeau en trop, une demande d'aide abusive, pour ne pas dire obscène. On comprend dès lors la réaction archétypique de cet homme, son impuissance et son humiliation, ainsi que son désir/acceptation d'être rayé du monde des humains, alors qu'en train de perdre le contrôle de son corps, ses appels à l'aide ne trouvent aucun écho chez autrui : comme si, tel dans la nouvelle de Kafka, *La métamorphose*, il n'était plus tout à fait un homme à part entière, mais était devenu, malgré lui, et à son insu, un déchet repoussant à évacuer au dépotoir.

Le rôle d'*aidante à tout faire* : une stratégie d'insertion

J'ai rapidement senti la nécessité de prendre part aux activités quotidiennes des unités et, forte de mon expérience de préposée aux bénéficiaires, j'ai opté pour une posture que je qualifierais d'*aidante à tout faire* et qui était en adéquation avec l'idéal soignant porté par l'hôpital. Au moyen de gestes élémentaires comme répondre aux appels de sonnerie des malades, déposer au laboratoire des prélèvements sanguins, désinfecter un fauteuil roulant, changer la literie d'un patient, etc., je me suis inscrite dans les interstices des interactions soignants-soignés, et fondue dans les routines des équipes. Ces actions étaient retenues, toujours préalablement autorisées ou suggérées par autrui, et en respect au principe de confidentialité auquel j'étais soumise⁸. Si l'une de mes premières contributions en gériatrie comme en hémato-oncologie fut la distribution des repas, le spectre de mes contributions s'est peu à peu enrichi, au fur et à mesure de ma compréhension du fonctionnement des unités, des problématiques vécues par les patients et de la division des tâches du personnel. Plus j'acquerrais une impression de liberté dans mes mouvements, plus se renforçaient les liens entre moi et les personnes avec qui j'interagissais, et plus leur attitude à mon endroit devenait inclusive et spontanée.

Je fus particulièrement active auprès des préposés aux bénéficiaires que j'accompagnais. Non seulement je connaissais les bases de ce métier, mais leurs tâches étaient techniquement simples et les règles régissant leur fonction, souples. J'ai pris part à l'ensemble de leurs activités de gestion et d'entretien du matériel dont assurer l'ordre des espaces de rangement, stériliser ou nettoyer le

matériel et charger les chariots de literie. Je participais également aux soins qu'ils prodiguaient aux patients : toilettes partielles et bains, changement des culottes d'incontinence, aide aux déplacements, etc.

Mon rôle d'*aidante à tout faire* fut plus restreint avec les infirmiers, et davantage encore avec les médecins et les professionnels paramédicaux (nutritionnistes, ergothérapeutes, travailleurs sociaux, etc.). La position que j'occupais à leur côté ressemblait à celle du « bras droit ». Cela consistait, par exemple, à aller chercher un dossier, tamponner un formulaire ou tenir le matériel lors d'interventions diagnostiques ou thérapeutiques. On comprendra cette limitation de mes fonctions par la nature très spécialisée et strictement codifiée de leurs tâches (évaluation des cas, suivi de leur évolution, établissement de plans d'intervention, etc.)⁹.

Au cœur des situations d'interactions soignants-soignés, mes contributions allaient en soutien au travail du soignant là où il me l'indiquait, et au malade dans ses demandes et besoins exprimés auxquels je pouvais répondre (déposer le téléphone sur le lit, remplir un verre d'eau, tendre un papier mouchoir, etc.). Dans certaines circonstances, mon aide se résumait tout simplement à surélever le lit du patient et à remettre le stéthoscope et le tensiomètre au médecin, pour ensuite m'installer en posture « passive » d'observation jusqu'à ce que l'on me sollicite de nouveau. Ma participation aux soins pouvait, dans d'autres cas, être plus soutenue dans le temps, comme lorsqu'au chevet d'un malade, j'assistais l'infirmière dans l'« entretien » du cathéter. Il m'était en général facile de remplir les tâches simples que j'assumais tout en étant attentive à ce qui se déroulait autour de moi. Mon principal enjeu était celui de moduler ma participation à titre d'*aidante à tout faire* selon le cours des événements, les règles et routines prescrites, ainsi que selon les attentes et limites exprimées par les personnes auprès de qui j'agissais de la sorte. Une posture de retrait était, par ailleurs, maintenue dans le cadre des réunions médicales et interdisciplinaires, ainsi que dans les situations d'interactions plus critiques ou délicates : annonces de diagnostic ou de pronostic, anamnèses, activités d'enseignement tenues au chevet des patients, négociations du traitement, etc.

Ce rôle d'*aidante à tout faire* ne fut donc ni la seule posture que j'ai maintenue, ni le seul aspect de ma personne à être reconnu. Il s'est en effet superposé à une grande diversité d'étiquettes et de projections dont je fus l'objet, plus ou moins explicites dans les commentaires, attentes ou comportements à mon endroit. Outre une « espionne » au service de la direction, je fus aussi vue comme une confidente, ou encore le « chien de poche qui nous suit partout », qualificatif gentil qui m'était adressé sur un ton

humoristique. Il y eut les malades qui virent en moi une conseillère, pratiquement un membre du personnel médical, confusion qui était sans doute amplifiée par le sarrau blanc que je portais. Je fus également traitée, il va sans dire, comme une jeune étudiante à conseiller, materner, etc., ou encore comme une jeune femme à séduire ou dont on redoute la concurrence.

Ma participation accrue à la vie quotidienne des services n'a pas été, bien entendu, sans susciter quelques réactions. Ainsi, le simple fait de remplacer le bracelet d'un patient à la demande d'un infirmier provoqua une discussion d'équipe à propos des mandats que je pouvais ou non légalement accomplir. Ce petit incident survenu quelques semaines après mon arrivée et révélant la complexité des codes régissant la pratique des soignants, eut cependant pour effet d'accélérer mon insertion dans l'équipe. Ce rôle me valut aussi d'être le prétexte à de miniconflits entre employés, certains reprochant aux autres de profiter de ma présence pour se délester d'une partie de leur travail. Mais globalement, je peux dire que ma participation à certaines tâches, attitude inhabituelle de la part d'un chercheur, ne provoqua aucune contestation explicite et ne fut jugée par aucun d'incongrue, à l'exception de ce qu'elle pouvait alimenter chez ces quelques intervenants inquiets que je m'interpose dans la relation soignante, inquiétude qui concernait autant et peut-être en premier lieu, ma présence à titre de chercheuse-observatrice au chevet des malades. Dans l'ensemble, patients et soignants m'ont encouragée à continuer dans ce rôle. On y voyait de ma part le témoignage de la chercheuse curieuse de tout et avide de comprendre dans ses moindres détails la réalité hospitalière¹⁰. D'ailleurs, auprès de ces soignants d'emblée méfiants à mon endroit et craignant que je « rapporte » les faits et gestes observés à leurs supérieurs, ma contribution à leurs activités semble les avoir rassurés comme si, grâce à cela, je devenais leur complice.

Ce rôle que j'ai choisi de tenir s'est avéré scientifiquement aussi fertile qu'essentiel. Il a constitué un levier de socialisation et d'observation grâce auquel j'ai pu me familiariser avec cet univers si particulier et mieux comprendre de l'intérieur les enjeux, tensions et contradictions de l'intervention hospitalière et de ses discours professionnels. Et, incidemment, leurs incidences sur le statut octroyé au patient. Ce rôle m'aura aidée à faire reconnaître ma personne à titre de chercheuse au sein des équipes, à assurer ma mobilité entre les groupes d'intervenants, et à surmonter les clivages issus d'une division technique du travail ramifiée. Il m'aura tout autant permis d'entrer en relation avec les patients isolés dans leur vulnérabilité et leur souffrance. Justifiant plusieurs de mes allers-retours à leur chevet, ce rôle constitua un prétexte pour les côtoyer sans la présence systématique de représentants de l'hôpital et ainsi me rapprocher au plus près de leur expérience

vécue. Enfin, ce rôle aura été un grand appui pour créer des liens de confiance et de proximité qui auront mené auprès de plusieurs patients et soignants à des séries d'entretiens très riches.

Le rôle d'*aidante à tout faire* : une stratégie de survie

Monde à part avec ses lois spécifiques, l'hôpital constitue un univers d'observation dense, chargé et anxiogène. La violence infligée au corps et à la personne du patient, surajoutée aux incessants appels à l'aide et aux épreuves tragiques auxquels on est continuellement exposé, ne laissent personne intact. En cela, l'adoption du rôle d'*aidante à tout faire* fut une manière toute singulière de faire face à cet univers qui à plusieurs égards me touchait de plein fouet, alors même que ce rôle m'engageait à une plus grande proximité sensible avec cet univers.

Les tâches concrètes que j'assumais m'ont aidée plus d'une fois à faire face à des émotions proches de l'insupportable. Je pense aux nombreuses fois où j'ai prodigué des soins au chevet de malades excessivement souffrants, mutilés, esseulés, voire agonisants. Mes gestes aussi simples qu'ils étaient, atténuaient mon sentiment d'impuissance, de terreur, voire de dégoût face à l'état de certains corps. Mais ma contribution fut aussi un soutien émotionnel ou pratique pour certains soignants. Je pense ici à un intervenant que j'ai accompagné pendant plusieurs jours et qui disait que ma présence à ses côtés l'aidait à être plus « efficace » et « productif ». De fait, il me déléguait quelques-unes de ses tâches, me conférant implicitement la charge de me substituer à lui là où il ne parvenait plus à être aussi engagé qu'il l'aurait peut-être voulu : c'était donc à moi de répondre aux demandes ou besoins des patients que ce soignant jugeait capricieux, harassants, et que souvent il choisissait d'ignorer.

Si mon rôle d'*aidante à tout faire* fut à plusieurs égards une sorte de stratégie de survie, il constitua aussi un poste d'observation privilégié face aux épreuves éthiques auxquelles j'ai été confrontée, comme en témoignent les deux exemples ci-dessous.

- Exemple 1 : Nous étions en pleine nuit. Trois des membres de l'équipe étaient allés se coucher. Ne restaient qu'une infirmière et une préposée aux bénéficiaires assises dans le bureau. Fatiguée, j'ai décidé d'aller me promener dans le corridor. Sachant qu'à quelques mètres de moi une femme agonisait, mon regard s'est tourné vers l'intérieur de sa chambre. Dépouillée de ses draps, entortillée dans sa jaquette, coincée par sa contention, la patiente gisait perpendiculaire à son lit, tête repliée contre la ridelle de gauche, ses frêles jambes chevauchant celle de droite. Je ne savais pas si la malade était encore consciente, mais je suspectais que sa

position pouvait lui causer des douleurs. Devais-je détourner mon regard, poursuivre mon chemin et attendre qu'un membre du personnel fasse son tour de garde? Devais-je avertir immédiatement un soignant ou replacer incognito cette femme dans son lit?

- Exemple 2 : De même qu'aurais-je pu faire dans le cas de cette patiente qui, dès son admission, fut vue par l'équipe comme une délinquante, un jugement stigmatisant qui la suivra tout au long de son hospitalisation? Outre ses comportements non conformes, cette grande malade était visiblement esseulée et ne possédait pas les ressources psychiques et socioculturelles nécessaires pour s'adapter aux règles hospitalières et pour appliquer les mesures thérapeutiques qui lui étaient exigées. L'équipe soignante était démunie. Plus la patiente « se défendait » en s'opposant aux consignes ou en les contournant, bien que certaines étaient pourtant vitales pour elle, plus l'équipe devenait inquiète et raffermissait ses ordres sur le mode de la menace. Corollairement, plus cette femme adoptait des comportements réprimandables et à plusieurs égards autodestructeurs, plus elle était confinée à son statut de délinquante. L'équipe et la patiente étaient prises dans un cercle vicieux qui ne faisait qu'accroître le fossé relationnel entre les deux parties. À terme, le statut de personne non compliant¹¹ fut l'un des principaux critères retenus pour justifier le non-recours au protocole thérapeutique qui constituait la seule chance de prolongation de la vie de cette femme. Face à cette triste histoire qui aura abouti à la mort de la patiente, quelle posture éthique adopter, outre celle d'une analyse cherchant à saisir le sens profond et les déterminants des gestes posés au cœur de cette relation soignant-soigné?

Dans la plupart des situations où les modes d'existence observés ébranleront ses manières de faire et de penser habituelles, et parfois ses valeurs les plus profondes, le chercheur-observateur aura à maîtriser au mieux les manifestations de ses réactions défensives (sentiment d'abjection, tristesse, colère, etc.) et à en comprendre les causes relevant de son bagage historique et socioculturel propre (Peneff, 2009). Mais la question éthique ici posée est celle du témoin-observateur de situations portant atteinte à l'intégrité physique ou morale d'une personne. Doit-il s'interposer? Chercher à tenir un rôle de médiateur? Ou accepter d'assumer, au nom de LA règle scientifico-méthodologique, une neutralité axiologique? Mais jusqu'à quel point, une telle neutralité ne participe-t-elle pas d'un relativisme éthique qui concourt à l'indifférence, voire à la négation d'autrui et de sa réalité?

On le sait, le chercheur-observateur ne peut faire l'impasse sur son implication affective et idéologique et, porté par un projet de connaissance, il se doit de reconnaître les conditions du rapport subjectif qu'il entretient avec l'objet de son enquête, processus que Pierre Bourdieu qualifie d'« objectivation participante » (Bourdieu, 2003). Mais cette implication subjective inhérente au processus d'observation ne peut être réduite au statut d'obstacle épistémologique. Celle-ci, affirmera Georges Devereux, est la condition même de possibilité d'une réflexion compréhensive, la « voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive », postulant que les perturbations issues de la subjectivité du chercheur constituent les données les plus significatives (Devereux, 1980, p. 16). Il ne s'agit en rien de censurer la charge affective mobilisée et le jugement normatif des situations observées; cela aurait pour effet de stériliser la pensée et d'annihiler le caractère humain de la réalité observée. Mais beaucoup plus exigeant, le processus impliqué est un mouvement psychique d'élaboration « *sans perte d'affect* »¹², un mouvement intérieur qui vise « la maîtrise créatrice » de réactions irrationnelles, intenses, douloureuses, parfois proches de l'insupportable, et qui sont consciemment reconnues comme telles (Devereux, 1980, p. 151).

Conclusion

La posture d'observateur participant comporte des enjeux difficiles. Elle nécessite chez le chercheur d'être « pris au jeu » à l'égal de ceux qu'il étudie, confronté qu'il sera, comme eux, aux dilemmes éthiques qui à l'hôpital, dans cet univers nu de la vie et de la mort, sont plus aigus qu'ailleurs. Interpellé à chaque instant dans sa sensibilité profonde, il sera émotionnellement atteint, bousculé dans ses jugements de valeur, ses repères livresques et ses acquis savants. Loin de la neutralité méthodologique dont il aurait pu rêver de faire preuve, le chercheur-observateur se révélera *in fine* n'être qu'un acteur subjectivement situé : ses gestes, ses stratégies d'insertion, ses réactions et ses jugements de l'instant ne seront jamais neutres et détachés. La démarche d'observation participante constitue une épreuve d'engagement total de soi pour la personne, mais également une épreuve d'humilité. Ainsi, dans mon rôle d'*aidante à tout faire*, qualificatif qui rappelle à dessein celui de la « bonne à tout faire » dans les familles d'autrefois – cette personne au statut modeste, mais témoin intime de la marche de la maisonnée, elle que l'on retrouvait bien souvent au chevet des enfants malades, des vieillards et des agonisants – je suis parvenue à trouver la place relationnelle au plus proche du corps souffrant du malade, qui me permettait de mener à bien une observation compréhensive du réseau des interactions complexes et multiformes qui, dans le grand hôpital

contemporain, caractérisent le rapport difficile et hasardeux entre les soignants et les soignés.

Notes

¹À l'hôpital, on désigne couramment le malade par les termes de *client* ou d'*usager* pour mettre en évidence le pouvoir de négociation et de décision qu'aurait celui-ci dans l'offre des soins qui lui est faite. Mais ces termes, à l'opposé de celui de *patient*, font écran à la double posture de passivité dans laquelle se trouve celui-ci. Outre sa maladie qu'il subit comme un écroulement partiel ou total de son monde de tous les jours et comme une mise en péril du soi (Good, 1998), celui qui est hospitalisé se trouve dans un état de dépendance tel qu'il ne peut que très difficilement défendre son existence et s'opposer au fait de l'hospitalisation qui, à plusieurs égards, le dépersonnalise. Il est intéressant de noter que dans sa racine sémantique le terme *patient* désignait cet état de soumission. Avant de nommer le malade dans son rapport au médecin, le patient était celui « qui supporte avec constance les défauts d'autrui et qui souffre sans murmurer les adversités, les contrariétés » (Rey, 2000, p. 2609).

² Prises de notes qui figurent aux dossiers, processus décisionnels sous-jacents à l'offre de soins, abstention ou interruption de traitements, échanges informels, présentations de cas lors des réunions médicales ou interdisciplinaires, protocoles de soins, etc.

³ J'ai accepté l'offre de porter un sarrau blanc, non sans savoir que si celui-ci pouvait assurer une justification à ma présence dans les unités, il pourrait aussi nuire à l'établissement de liens d'égalité avec certains groupes professionnels. Symbole d'autorité et de hiérarchie, le sarrau blanc objective, dans les réactions qu'il peut susciter de part et d'autre, l'écart qu'il y a entre ceux qui le portent et les intervenants occupant des postes d'exécution, eux-mêmes souvent identifiables par un uniforme qui n'est pas sans rappeler celui de l'ouvrier.

⁴ Aucune donnée ne me permet de stipuler que le fait d'avoir été préposée aux bénéficiaires – information que je n'omettais pas de divulguer – ait pu rendre ma présence moins étrangère ou menaçante. Cependant, cette expérience professionnelle a facilité mon adaptation personnelle à l'univers hospitalier, ma compréhension des situations et ma capacité de contribution aux activités quotidiennes.

⁵ On utilisait régulièrement la lettre « H » pour identifier les patients en attente d'une place en Centre d'hébergement et de soins de longue durée.

⁶ Le quotidien hospitalier n'est certes pas dénué de relations interpersonnelles. Ces échanges se font toutefois précaires et comprimés dans des espaces-temps circonscrits. Ils s'inscrivent en marge des circuits dominants de l'organisation du travail et dans les vides non (encore) comblés par les procédures biomédicales et gestionnaires. Relevant non plus d'un devoir collectif, mais de désirs individuels, ces échanges ont l'inconvénient, comme l'a également observé A. Petitat, d'être tributaires des horaires et des charges de travail, du roulement du personnel et des patients, de l'ambiance générale des équipes, des affinités personnelles, etc. (Petitat, 1989, p. 349).

⁷ Les restrictions financières des dernières décennies dans l'ensemble des centres hospitaliers couplées à une demande de soins qui ne va pas en décroissant ont laissé des traces profondes : manque d'espace, de matériel, de personnel, de lits, etc. Mais ces traces ne sont pas que matérielles, elles sont sociales et psychologiques : plusieurs employés attribuaient à leurs conditions de travail rendues, selon eux, plus difficiles par les compressions budgétaires, l'une des causes principales des fréquents congés de maladie pour dépression ou fatigue professionnelle, ainsi que des tensions au sein des équipes et de leur instabilité, etc. Lire notamment à ce sujet : Daneault, 2006, en particulier le chapitre 7 « Des soignants souffrants dans un système en difficulté ».

⁸ Le principe de confidentialité m'obligeait à ne divulguer aux participants aucune information sur des situations dans lesquelles ils n'en étaient pas les acteurs, principe qui, de la même façon, m'empêchait d'être partie prenante de l'élaboration des « histoires de cas » de patients.

⁹ Certains professionnels paramédicaux estimaient que plus de 80 % de leur travail étaient octroyés aux évaluations des cas et 20 % aux interventions thérapeutiques.

¹⁰ Plusieurs partageaient cette impression que j'étais « différente » de la majorité des chercheurs à qui l'on reprochait l'habitude « de demeurer dans une “bulle de verre” séparée de la “vraie vie” ».

¹¹ Les termes *compliant* et *non compliant* sont des anglicismes fréquemment utilisés pour qualifier les malades qui respectent ou non les recommandations de l'équipe soignante et les conditions de leur traitement.

¹² Je souligne.

Références

- Bourdieu, P. (2003). L'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150, 43-58.
- Caratini, S. (2004). *Les non-dits de l'anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Céfaï, D. (2003). Postface. L'enquête de terrain en sciences sociales. Dans D. Céfaï (Éd.), *L'enquête de terrain* (pp. 467-615). Paris : La Découverte/M.A.U.S.S.
- Daneault, S. (Éd.). (2006). *Souffrance et médecine*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Dewalt, K. M., & Dewalt, B. R. (2002). *Participant observation : a guide for fieldworkers*. Walnut Creek, CA : AltaMira Press.

- Goffman, E. (1968). *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Gold, R. L. (1958). Roles in sociological field observations. *Social Forces*, 36(3), 217-223.
- Good, B. (1998). *Comment faire de l'anthropologie médicale? Médecine, rationalité et vécu*. Le Plessis-Robinson : Institut Synthélabo.
- Lévinas, E. (1987). *Hors sujet*. Saint Clément : Fata Morgana.
- Peneff, J. (2009). *Le goût de l'observation. Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Petit, A. (1989). *Les infirmières. De la vocation à la profession*. Montréal : Boréal.
- Rey, A. (Éd.). (2000). *Dictionnaire historique de la langue française. Tome 2*. Paris : Dictionnaire le Robert.
- Saillant, F. (2000). Identité, invisibilité sociale, altérité. Expérience et théorie anthropologique au cœur des pratiques soignantes. *Anthropologie et sociétés*, 24(1). Repéré à http://classiques.uqac.ca/contemporains/saillant_francine/identite_indivisible/identite_indivisibilite_texte.html

Marie-Ève Lapointe est titulaire d'une maîtrise en sociologie et elle termine actuellement une thèse de doctorat en socio-anthropologie médicale au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse porte sur le statut symbolique conféré au patient et à la personne singulière et individuée dans le cadre hospitalier contemporain.

Entre mobilité, virtualité et professionnalisation : éléments méthodologiques et conditions de réalisation d'une ethnographie des grimpeurs professionnels

Guillaume Dumont, Doctorant

Universidad Autónoma de Madrid – Université Claude Bernard Lyon 1

Résumé

Partant d'une ethnographie multisite sur la professionnalisation d'une pratique sportive, cet article met en avant la nécessité de contextualiser et d'explicitier les logiques itinérantes de la recherche ethnographique. En décortiquant les différentes étapes de ma démarche, je m'attache ici à décrire et à analyser l'élaboration de mon objet de recherche : la professionnalisation des grimpeurs de haut niveau. Sur cette base, le corps de l'article s'intéresse à la construction de la localisation multiple du terrain et son inscription dans l'univers virtuel propre aux participants afin d'élucider la construction d'une relation ethnographique négociée. Dans ce cadre, je discuterai respectivement les limitations et les logiques de négociation de cette position face à des conditions d'accès difficiles, et finalement les problèmes inhérents à la visibilité du chercheur, visibilité directement dépendante des caractéristiques de la population de recherche.

Mots clés

ETHNOGRAPHIE TRANSNATIONALE, MÉDIAS, PROFESSION, SPORT, RÉFLEXION MÉTHODOLOGIQUE

Introduction

Cet article se propose de mettre en avant les conditions d'une « recherche ethnographique particulière, réalisée par un ethnographe particulier » (Laplantine, 1996, p. 40), en s'interrogeant sur le rapport entre le chercheur, son terrain de recherche et la construction de l'objet. Pour ce faire, j'examine trois aspects de ma thèse de doctorat sur la professionnalisation de la pratique de l'escalade, respectivement la construction de mon objet de recherche dans le long terme, les conditions de réalisation d'une ethnographie transnationale ainsi que l'utilisation des médias comme outil méthodologique. Pour terminer, je discute la négociation de ma position sur le terrain. Suivant les

recommandations d'Olivier De Sardan (1995), je mets en avant la recherche ethnographique comme un processus d'itération, d'allers-retours, entre théorie et données, entre construction de l'appareil méthodologique et réalisation du terrain, entre position et tâche de l'ethnographe. La prise en compte du caractère itératif et interactif de la recherche et son explicitation sont, selon moi, nécessaires à l'adoption d'une posture vigilante par rapport au déroulement et à la production de l'ethnographie. Cette posture est construite à travers une double démarche par laquelle l'ethnographe prend conscience de la position qu'il occupe dans un contexte particulier et de l'évolution de cette position au fil de la recherche.

La recherche ethnographique tel un processus d'itération

La naissance d'une méthode négociée

Il semble difficile d'écrire sur l'ethnographie en passant sous silence les premières formalisations d'une méthode aujourd'hui répandue et diversifiée, pluridisciplinaire et discutée. Il y a un siècle, Malinowski touche terre sur l'archipel des Îles Trobriand pour un séjour de quatre ans qui donna naissance à la formalisation par l'écriture des percepts de « la » méthode ethnographique. Si la rédaction de recommandations méthodologiques ne faisait pas partie des ambitions malinowskiennes lors de la publication des *Argonautes du Pacifique Occidental* (1922), celles-ci restent cependant dans les annales de la tradition ethnographique (Leach, 1957).

Adoptée comme outil de recherche dans le monde occidental par les partisans des méthodes qualitatives de la première tradition de Chicago (Chapoulie, 2000), l'ethnographie s'établit progressivement dans un cadre pluridisciplinaire. En effet, son association à l'anthropologie et à un terrain exotique – considéré comme un rite de passage où l'exotisme est un gage de véracité (Amit, 2000; Kilani, 1994; Pulman, 1986) – va s'étendre à d'autres disciplines. Cet exotisme se déplace vers un monde proche et quelquefois extrêmement personnel (Boellstorff, Nardi, Pearce, & Taylor, 2012), pour une fusion entre la tradition sociologique de Chicago et l'enquête de terrain malinowskienne (Olivier De Sardan, 1995).

C'est dans ce cadre qu'émergent les premières critiques concernant l'ethnographie conçue comme un processus à part entière, impliquant un séjour sur le terrain indissociable d'un processus d'écriture *a posteriori*. La crise des représentations qui traverse l'ethnographie (Marcus & Fischer, 1986) prend d'abord naissance en anthropologie (Clifford & Marcus, 1986; Geertz, 1983), pour ensuite se répandre en sociologie où survient le questionnement de la construction du discours ethnographique (Atkinson, 1990; Denzin, 1997; Ticineto-Clough, 1992). En contrepoint des considérations trop centrées sur

l'ethnologue plutôt que sur la population qu'il étudie, différents auteurs adopteront une position en décalage avec la tradition américaine émanant de *Writing culture* (Clifford & Marcus, 1986) en interrogeant la posture ethnographique du chercheur, notamment au travers de l'objectivation (Bourdieu, 2003; Bourdieu & Wacquant, 1992; Kilani, 1994; Olivier De Sardan, 1992).

Alors que Chapoulie souligne le peu d'entrain des sociologues français pour le travail de terrain (2000), Kusenbach (2005) souligne l'existence de conceptions différentes de l'ethnographie en Europe et aux États-Unis. Si l'ethnographie américaine est une sous-catégorie de la recherche qualitative et non une méthodologie particulière, elle serait en Europe limitée à l'observation participante (Kusenbach, 2005), excluant par là cette idée de conscience de l'ethnographie mise en avant par les coordonnateurs de ce numéro de la revue *Recherches qualitatives*. Cependant, s'il est vrai que les enquêtes qualitatives de grande ampleur propres à la tradition américaine (Agar, 1973; Anderson, 1999; Becker, 1963; Bourgeois, 1995; Duneier, 1999) sont moins représentées en Europe, de nombreux travaux montrent que l'ethnographie va toutefois plus loin que l'observation participante (Amit, 2000; Fassin, 2011; Feixa, 1998; Sayeux, 2008; Thornton, 1996).

La nécessité de la mise en écriture

De nombreux auteurs suggèrent la nécessité d'explicitier les modalités de réalisation de l'ethnographie (Laplantine, 1996). Cependant, les conditions de sa réalisation sont toutefois peu mises en avant dans les textes et monographies. Le rôle de l'ethnologue, la prise de contact et les adaptations méthodologiques réalisées en cours de route doivent cependant être explicités. Le débat entre Wacquant (2002) et différents sociologues américains¹ (Anderson, 2002; Duneier, 2002; Newman, 2002) illustre un malaise concernant la nécessité de la preuve, l'articulation entre les données construites par l'ethnologue (Latour, 2001) et la présentation des résultats. De même, cette discussion et la virulence des réactions des auteurs concernés soulignent l'importance de la contextualisation du chercheur, de sa formation et de son origine sociale. La diversité des positionnements épistémologiques sur la construction de l'objet de recherche dessine en filigrane la question des problèmes inhérents à la réalisation de l'enquête et la nécessité de la vigilance ethnographique. En effet, si les textes qui en découlent suscitent de nombreuses discussions, les conditions de la recherche et son inscription dans la contemporanéité sont souvent absentes des productions textuelles (Marcus, 2011). Il est donc nécessaire de revenir sur cette « politique du terrain » (Olivier de Sardan, 1995).

Avec cette idée en tête, la première section de l'article s'attache à l'importance de la construction de l'objet dans le long terme, à la recherche comme un processus négocié et à la nécessité d'appréhender ces négociations. J'introduis ainsi le contexte de ma recherche, la construction de l'objet et mon rapport personnel à l'objet. La seconde section se centre sur la réalisation de l'ethnographie dans un cadre transnational. Elle présente une méthodologie de recherche adaptée aux contours du terrain. Enfin, la troisième et dernière section présente les caractéristiques propres à la population de recherche et sa relative inaccessibilité. J'explique brièvement les stratégies de prise de contact et mon positionnement par rapport aux acteurs.

Pour une lente élaboration de l'objet : entre cadre théorique et parcours passionnel

La professionnalisation à l'œuvre

Dans cet article, je m'appuie sur une série d'ethnographies articulées autour de la pratique de l'escalade. Lors de la construction de la problématique de ma recherche de thèse, j'avais décidé de m'intéresser aux processus de socialisation professionnelle des grimpeurs. La faible institutionnalisation de la pratique (fédérations peu présentes, absence de formations officielles pour de nombreux « professionnels », peu de certifications) et les phénomènes de négociation entre passion-profession chez ces grimpeurs ancrent ma recherche dans une ethnographie des groupes professionnels non établies (Demazière & Gadea, 2009; Freidson, 1986; Menger, 1989) et des pratiques sportives dites « alternatives » ou « *lifestyle sports*² » (Rinehart, 2000; Wheaton, 2004, 2010).

Cet objet de recherche n'est pas le fruit du hasard. Un regard en arrière montre sa construction sur le long terme au fil de mon parcours personnel et universitaire. Dans ce contexte, mon intérêt pour l'escalade vient du « désintérêt » des sciences sociales et plus particulièrement de l'anthropologie pour ce sujet. Un séminaire sur le tourisme m'a également fait ouvrir les yeux sur les possibilités de combiner mes études et ma passion pour l'escalade. Cela a été l'occasion d'envisager les voyages des grimpeurs à l'étranger afin de réaliser leur passion comme un objet d'investigation anthropologique. Il a débouché sur la construction d'un sujet de mémoire de master articulant escalade et voyage grâce à une ethnographie multisite afin de travailler avec des grimpeurs mobiles et dispersés.

Ce travail de master avait été préalablement délimité par des terrains exploratoires au cours des années précédentes, visitant un nombre conséquent de sites en Europe en parallèle avec mon propre parcours de grimpeur. Attiré vers l'escalade par un espoir allusif de sortir virtuellement de la ville, vivant alors dans un cadre urbain bien éloigné des montagnes, s'échapper de la salle

d'escalade pour aller « tâter du rocher » était à l'époque une expédition en soi. Baigné dans l'ambiance particulière d'une salle bruxelloise tenue par un insatiable voyageur, mon imaginaire de la pratique s'est créé autour des récits de voyage aux quatre coins du monde et d'autres anecdotes épiques de la vie en paroi. Progressivement, je me retrouvais moi-même derrière le comptoir à accueillir les grimpeurs, dans l'atelier à fabriquer des prises artificielles et dans la salle à ouvrir des voies et encadrer des groupes de jeunes. En parallèle, cette atmosphère construite autour du voyage et de son imaginaire m'incitait progressivement au départ, à partir moi-même à la découverte de ces sites que l'on m'avait décrit des heures durant lors de longues soirées pluvieuses.

Depuis mon premier voyage, j'ai multiplié les séjours à l'étranger. Avec l'idée d'un futur travail sur l'escalade derrière la tête, je développais une connaissance fine de l'objet et une progressive maîtrise des référents propres à la pratique. Je flirtais alors moi-même avec la professionnalisation, celle d'un professionnel de l'escalade et non celle d'un grimpeur professionnel (les professionnels de l'escalade sont nombreux : entraîneurs, moniteurs, responsables de salles; alors que les grimpeurs professionnels ne constituent qu'une catégorie particulière). Je commençais un apprentissage long et ardu, composé d'interactions constantes avec les grimpeurs, de visionnages de vidéos, de lecture de magazines et de sites Internet spécialisés, entrecoupés par une immersion physique dans la pratique, un engagement corps et âme dans une pratique vécue au quotidien (Wacquant, 2000).

Le rôle de la littérature et du contexte universitaire

Si la construction de l'objet est liée, et plus particulièrement dans la partie préalable au travail de terrain, à un dépouillement de la littérature visant à formuler un questionnement pertinent et novateur, elle repose également sur une inscription dans un ou plusieurs cadres institutionnels particuliers. Le choix d'un objet de recherche, malgré son apparent caractère éminemment personnel, reflète les influences d'un établissement d'accueil (l'université, les fonds de financements, etc.) et l'inscription théorique du chercheur. Initié à l'ethnographie au cours de ma formation en anthropologie, le choix d'une méthodologie qualitative s'est alors fait intuitivement.

En parallèle, les limitations de la littérature concernant la pratique de l'escalade ont débouché sur un élargissement de mon horizon théorique. Ce cheminement littéraire a fait émerger des concepts et en a effacé d'autres. Je me suis d'abord intéressé au tourisme sportif et aux pratiques sportives passionnelles, puis à la construction spatiale en escalade, pour finalement aboutir à une approche socioanthropologique des groupes professionnels centrée autour d'un groupe de pratiquants experts, médiatisés et extrêmement

mobiles. Après mon master en anthropologie en Belgique, mon inscription en thèse dans un département d'anthropologie espagnol en cotutelle avec un département de Sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS³ français m'a plongé dans deux univers théorico-méthodologiques différents. L'échange avec des collègues appartenant à des traditions distinctes, les manifestations scientifiques, ou encore la consultation de spécialistes du sujet ont conduit à l'élargissement des pistes bibliographiques et à la conceptualisation d'un cadre théorique particulier. Je pense notamment à des séjours dans des centres de recherche différents des universités d'origine. Par exemple, un séjour de recherche au département de sociologie de l'Université du Colorado, aux États-Unis, en parallèle à mon travail de terrain, a permis de travailler ma méthodologie et d'envisager l'utilisation de nouveaux outils technologiques – notamment Skype – afin de réaliser des entretiens.

Actuellement présent en Espagne au sein d'un centre de recherche sur Internet et la communication, je termine mon travail de terrain et complète ma réflexion et ma formation théoriques en collaborant avec des chercheurs travaillant dans des domaines disciplinaires proches mais différents, ce qui permet de donner une autre dimension à mon travail. Ce cadre particulier dans lequel est menée la recherche entraîne des logiques de négociation de l'objet, logiques nécessitant d'être prises en compte lorsque l'on s'interroge sur la réalisation, non pas uniquement du terrain ethnographique à proprement parler, mais de l'ensemble du parcours que constitue un travail de recherche, depuis son élaboration à son déroulement et aux résultats.

L'exploration comme outil de construction : les lieux et les acteurs

Combiner objet de recherche et objet de passion s'est avéré être une perspective enrichissante. Alors qu'auparavant je m'étais concentré sur le choix de sujets plus « exotiques », j'étais désormais confronté à un objet proche et contemporain, personnel et affectif. Ma passion pour l'escalade allait désormais se combiner avec la perspective d'une recherche ethnographique. Durant ma formation universitaire, j'ai eu l'occasion de voyager régulièrement en Europe, visitant de nombreux sites d'escalade et rencontrant de nombreux grimpeurs. Ces déplacements se sont formalisés par la mise en place d'une cartographie de la pratique, mais également par la création d'un carnet d'adresses.

Avec l'idée de réaliser de futures recherches dans ce domaine, je repérais petit à petit des sites propres à être examinés sous l'angle du « lieu anthropologique » (Augé, 1992). Alors qu'une partie des travaux aborde la pratique de l'escalade dans un lieu déterminé (Bogardus, 2011; De Léséleuc, 2004; Rickly-Boyd, 2012), j'ai décidé de réaliser une ethnographie multisite

(Marcus, 1995) afin de « saisir » des individus mobiles. Les défis d'une ethnographie du mouvement reposent notamment sur la sélection de sites permettant le travail avec la population de recherche. En effet, la dispersion géographique des sites dans lesquels s'est réalisée l'ethnographie (les sites d'escalade, de compétition et d'événement) a provoqué un éclatement du terrain. Ainsi, face à une population de recherche en constant déplacement, j'ai donc choisi de saisir son intense circulation à différents points de rencontre.

Comme le montre Rickly-Boyd (2012), l'objectif ultime pour ces grimpeurs est d'étendre au maximum leur séjour, ce qui influence la sélection des sites visités en fonction des possibilités d'hébergement, des possibilités de séjour de longue durée, de la qualité de l'escalade mais également de la fréquentation du site. Ces différents critères délimitent ainsi progressivement les sites au sein desquels réaliser une ethnographie. Ceux-ci sont donc visités à plusieurs reprises pour de courtes durées (quelques semaines), en amont et en aval de séjours plus longs (quelques mois). Ces sites sont l'occasion de participer et d'observer, de questionner et d'enregistrer différents grimpeurs, ainsi que de mettre par écrit leur pratique. Loin de l'idée d'une séance d'observation avec une « sortie du terrain » à un moment déterminé (par exemple, lorsque le chercheur rentre chez lui à la fin de la journée), les dispositions spatiales de ces lieux incitent à une « vie communautaire ». La proximité, l'espace de vie réduit et le partage d'un lieu de pratique encouragent dans une certaine mesure la création des liens sociaux entre les pratiquants.

Ces premières ethnographies⁴, en parallèle avec l'évolution de ma pratique et la construction de mon « identité de grimpeur », ont permis d'établir un réseau de contacts transnationaux. Des premières rencontres éphémères ont par la suite donné lieu à des visites de courte durée chez des individus. Certains de ces individus sont encore présents dans mon travail ethnographique actuel ou sont tout simplement devenus des amis.

Les acteurs déterminent l'information accessible « de première main », information et accès sous-entendus par la nature des relations avec les pratiquants. Ces grimpeurs ayant établi l'escalade et le voyage comme leur mode de vie mettent en avant leurs dilemmes quotidiens, notamment la complexité des ressources économiques. Dépenses réduites au minimum, mode de vie précaire où la tente (ou le véhicule) remplace l'hôtel et le « camping-gaz » le restaurant. Alors que la fin des économies met un terme au séjour, elle implique également une recherche de rentrées financières immédiates. Dans ce cadre, ces pratiquants vont développer différentes stratégies pour poursuivre leur activité, stratégies basées sur la production de médias spécialisés (photographies, vidéos), l'accompagnement (guides et moniteurs), le travail

dans des salles d'escalade ou la recherche de commanditaires. D'autres s'éloignent de la professionnalisation passionnelle pour se tourner vers un marché de l'emploi normalisé avec l'espoir de retourner (ou pas) à un mode de vie rêvé.

Une ethnographie multiple et virtuelle : l'évolution du rapport à l'enquête

L'ethnographie multisite ne constitue pas une délocalisation de l'objet de recherche, mais sa localisation plurielle dans un contexte d'intense circulation des acteurs et des constructions socioculturelles (Burawoy, Blum, George, Gille, Gowam, Haney, Klawiter, Lopez, O Riain, & Thayer, 2000; Urry, 2000). Être vigilant signifie ici questionner les multiples localités propres à la recherche ainsi que la (re)configuration des méthodes en examinant les processus de sélection et de construction des sites dans lesquels est conduite l'ethnographie (Amit, 2000). Les critères que j'ai utilisés s'articulent autour de la professionnalisation afin de repérer les sites dans lesquels elle est construite. La pratique de l'escalade professionnelle voit les médias spécialisés jouer un rôle central dans la circulation de l'information et la construction du statut de grimpeur professionnel au travers de différents supports. Il est nécessaire de combiner ethnographie « réelle » et « virtuelle » afin d'analyser la vie socioculturelle des individus (Boellstroff et al., 2012; Hine, 2000; Wilson, 2008). Je développe dans la section suivante le caractère mouvementé de ma recherche et discute l'utilisation des médias comme outil méthodologique.

Un contexte mobile

Si la mobilité est d'abord géographique, elle trouve également sa place dans les discours individuels, dans la circulation orale de récits et dans les productions textuelles et visuelles propres à la pratique. Les médias de l'escalade ne cessent pas de promouvoir une mobilité transnationale intense caractérisée par des voyages dans des sites de rêves, des « hauts lieux » (Sayeux, 2010) de la pratique disséminés autour du monde. Alors que l'ethnographie confirme cette mobilité, mettant en avant des participants constamment en voyage, elle permet également de s'interroger sur sa démocratisation affichée. En effet, le voyage au quotidien ne concerne qu'une partie réduite des professionnels de l'escalade et ces déplacements constants s'inscrivent dans les phénomènes de mobilité des élites sportives (Bruce & Wheaton, 2010; Giulianotti & Robertson, 2007; Thorpe, 2011, 2012). Ces grimpeurs particuliers s'inscrivent également dans le contexte d'intensification de la circulation des biens, des personnes et des représentations (Appadurai, 1990; Hannerz, 1996; Marcus, 1995), de manière « réelle » ou « virtuelle » (Burawoy et al., 2000; Urry, 2000).

L'ethnographie en mouvement

Ces caractéristiques influencent la démarche et la constitution de l'objet non plus par un lieu, comme dans le cas d'une ethnographie classique (Hine, 2000; Marcus, 1995, 2002, 2011; Urry, 2000), mais par une décentration du travail de terrain (Fergusson, 2011). Cette fragmentation ne signifie pas pour autant son éclatement; il s'agit de faire des choix et de construire le terrain sur un autre modèle pour illustrer comment ces phénomènes globaux sont présents dans le local (Burawoy et al., 2000). Dans une perspective ethnographique, la mobilité des sujets entraîne la mobilité du chercheur, ou plutôt sa circulation entre un réseau de sites « réels » et d'ancrages virtuels. De nombreux travaux proposent des pistes en faveur de ce qu'ils conçoivent comme une « ethnographie globale » (Burawoy et al., 2000), « ethnographie mobile » (Buscher, Urry, & Witchger, 2011; Marcus, 1995) ou encore « ethnographie transnationale » (Thorpe, 2011).

Cependant, cette mobilité ne va pas de soi et repose sur une élaboration propre au chercheur et au contexte de la recherche qui influence directement ses conditions de réalisation, par exemple l'affiliation universitaire, l'ampleur ou l'absence de financement, ou encore les opportunités apparaissant tout au long de la recherche. Ici, la sélection des sites s'est faite sur la base de travaux précédents et des modalités d'une mobilité rendue possible (mais également délimitée) par l'affiliation à différents établissements. Dans un premier temps, réaliser une cotutelle a permis d'alterner les séjours dans deux contextes nationaux différents. Dans un second temps, un statut de *Research scholar* m'a permis un long séjour aux États-Unis. L'ethnographie reste donc localisée dans différents sites, faisant de la mobilité une caractéristique d'un objet certes globalisé, mais bel et bien localisé. Ce caractère réflexif des représentations est supporté par un contexte de constante diffusion d'informations dans les médias sociaux ainsi que la circulation des connaissances et représentations de ces différents lieux créées et recrées au fil des visites. Toutefois, cette mobilité ne se réalise pas à moindre coût. J'ai dû négocier avec un modèle établi, le terrain ethnographique unilocal et de longue durée, tout comme réaliser des sacrifices méthodologiques, avec notamment l'impossibilité d'une présence constante sur le terrain en raison d'une absence de financement et d'une distribution géographique complexe des terrains.

Les médias comme outil ethnographique

L'évolution des technologies, la numérisation des informations relatives à l'activité (sites Internet, vidéos, actualités, blogues) et l'explosion des médias sociaux (dont Facebook, Instagram, Twitter) construisent le monde virtuel comme contexte ethnographique important (Wilson, 2008). L'assimilation

entre ce monde « réel » et « virtuel » (Hine, 2000) fait d'Internet et de son utilisation un élément clé du travail de terrain dans un cadre de négociation constante entre ces deux univers, puisque la population de recherche utilise intensément cette ressource. Le déroulement de l'enquête ethnographique et l'accès progressif à la population de recherche a mis en avant le rôle et l'intense utilisation des moyens de communication et de médias spécialisés par les athlètes. En effet, la visibilité de ces derniers se construit surtout au travers de ces médias et de réseaux sociaux, majoritairement en ligne. Internet devient donc un outil privilégié pour ces grimpeurs et pour moi-même, tout comme un site ethnographique à part entière (Miller & Slater, 2000).

Alors qu'à ses débuts l'enquête privilégiait l'ensemble des professionnels de l'escalade, le déroulement de l'ethnographie a progressivement redessiné les perspectives de recherche et le choix de la méthodologie. En effet, alors qu'une conceptualisation large de la notion de professionnel permettait une sécurité d'accès à la population de recherche et un objet localisé géographiquement (salles d'escalade, sites d'initiation, bureaux des entreprises), les grimpeurs professionnels sont difficilement localisables et peu accessibles. Cependant, l'itération ethnographique, c'est-à-dire les allers-retours qui caractérisent le travail du chercheur sur le terrain (Olivier De Sardan, 1995), a produit une multiplication des rencontres et des opportunités, lançant le projet dans une dimension inespérée et resserrant la population d'étude à ces grimpeurs professionnels. L'utilisation constante des moyens de communication en ligne par les athlètes les rend localisables. Ces mêmes moyens de communication permettent de travailler sur une échelle globale, que ce soit en réalisant des entretiens, en établissant le contact ou en maintenant des relations avec la population de recherche.

Dans ce contexte particulier, être flexible par rapport à sa méthodologie signifie pour moi intégrer les apports et les limitations de l'utilisation des nouveaux outils dans les processus de production des données, autrement dit l'utilisation d'Internet dans le contexte ethnographique, tout en m'interrogeant à propos de celle-ci. Ethnographier la vie socioculturelle en ligne ne se réduit pas à consulter un ensemble de ressources (Boellstorff et al., 2012), mais implique un double engagement (Hine, 2000; Wilson, 2008). Cette démarche ethnographique articule la rencontre physique avec les participants et l'observation et la participation en ligne. L'ethnographie virtuelle et ses méthodes ne sont pas autosuffisantes, mais trouvent leur richesse dans un usage complémentaire (Boellstorff et al., 2012; Hine, 2000). Dans ce contexte, Skype a été utilisé lorsque la distance géographique se transforme en obstacle. La rencontre physique avec l'autre reste une finalité. Cette rencontre est cependant déplacée, permettant de travailler tant au plan national que transnational, dans

le contexte d'une population éclatée à l'échelle mondiale. Ainsi, des entretiens ont été réalisés en Australie, aux États-Unis et dans différents pays européens, entraînant une redéfinition du cadre méthodologique, géographique et analytique, mais également des apports de ce travail.

L'influence des pratiques sur les modalités de l'ethnographie

Faire une place au monde virtuel répond à la prééminence des médias et des technologies numériques dans la pratique de l'escalade de haut niveau. Cette importance reflète les stratégies que les professionnels de l'escalade ont quelques fois créées et développées mais surtout récupérées (à l'image des plateformes classiques telles que les sites Internet ou les blogues) afin de diffuser leurs activités). De plus, l'accélération de la consommation et de la production de ces contenus amène un renouvellement constant de l'information numérique. Celle-ci se renouvèle quotidiennement. Selon ces qualités et intensités, une performance disparaît ainsi plus ou moins vite, prise dans un flux constant d'informations amenant quelquefois à la saturation du paysage médiatique spécialisé. Ces modalités dans l'utilisation d'Internet permettent de suivre en temps réel l'actualisation d'un monde social particulier grâce aux médias spécialisés et réseaux sociaux en ligne. Enfin, si l'accès à ces données peut paraître aisé de prime abord (elles sont à la disponibilité de quiconque bénéficie d'une connexion Internet), repérer, trier et sélectionner les données est toutefois indispensable. Il faut alors les sélectionner par rapport à la pertinence de l'information pour la recherche. Par exemple, un intérêt moindre sera porté aux blogues de grimpeurs passionnés pour concentrer l'attention sur les sites Internet de grimpeurs professionnels. De même, face à la multiplicité des sites de diffusion d'information à échelle nationale ou internationale (il y a généralement différents sites Internet selon le type de pratique, les pays, les revues d'escalade, etc.), cette information se voit souvent relayée et récupérée d'une plateforme à l'autre. Finalement, il faut garder une trace de ces informations, notamment grâce à la sauvegarde de pages Internet qui seront ensuite codifiées selon les besoins de l'analyse, ou par des captures d'écran des données disponibles sur Instagram ou Facebook. Une autre difficulté repose sur l'évaluation de la pertinence des données interprétées lors de l'analyse de ces informations numérisées par rapport aux objectifs de la recherche. Elles dépendent de logiques de consensus entre les différents utilisateurs et influencent la construction du discours. En effet, leur rôle clé dans les logiques de professionnalisation amène à une uniformisation des logiques de production et de diffusion de cette information.

La rigueur dans l'analyse vient alors de la triangulation des sources, dans un cadre où trois types de données sont produites et examinées, pour ensuite

donner lieu à une confrontation des discours. Premièrement, les productions de textes et contenus visuels normalisés, comme les interviews que publient les magazines et sites Internet spécialisés, les interviews réalisées pour les films et vidéos d'escalade qui accordent de plus en plus de place au discours des participants, dans les billets d'humeur que ceux-ci publient sur leur page personnelle ou encore sur des médias sociaux comme Facebook ou Twitter. Deuxièmement, les discours recueillis lors des entretiens réalisés avec les participants, tout en gardant toujours à l'esprit une certaine normalisation de l'information directement liée à la visibilité de grimpeurs plus habitués à répondre à des questions « conventionnelles » que de réaliser des entretiens semi-directifs de longue durée. Dans ce sens, il est clair que la multiplication des rencontres et interactions conduit d'une part à la clarification d'un objet d'enquête chez les participants, objet qui n'est jamais très clair lors de premiers contacts, mais favorise également la création d'une relation de confiance. De même, si le chercheur utilise l'entretien comme outil de travail, celui-ci occupe, sous une forme plus proche de l'interview, une place importante dans la vie professionnelle de ces grimpeurs, telle une compétence débouchant sur la production d'un discours répondant aux impératifs des magazines et des différentes sources de publication et de promotion brièvement soulignées ci-dessus. Finalement, l'observation participante révèle une construction du discours différente à contextualiser selon les différents lieux, leur caractère public ou privé et la nature des interactions.

Il est indispensable de trianguler ces sources et de contraster les différents discours d'un même participant pris dans différents contextes et dynamiques, imbriqués dans des logiques de visibilité propres à une position professionnelle particulière. Par exemple, un même événement sera commenté de manières différentes dans les entretiens semi-directifs, lors de l'observation participante et dans les publications faites sur différentes plateformes par un même grimpeur. En effet, les grimpeurs sont supposés adopter un comportement public approprié à une personnalité médiatisée, de modérer leurs propos et différents aspects de leur conduite. L'utilisation de l'image de ces grimpeurs, ou plus encore leur construction en figure d'ambassadeur pour les différentes marques qui les sponsorisent, produit un discours qu'il est nécessaire de déconstruire en confrontant les différentes informations recueillies au moyen de ce processus de triangulation.

La construction d'une relation ethnographique négociée

Finalement, j'aborde ici la construction de relations avec une population de recherche mobile, dispersée et au caractère prestigieux. Dans ce cas, il est indispensable de se dégager du statut de fan (Adler, 1984) et d'aborder la

population de recherche de manière stratégique comme des participants jugés plus accessibles. Je discuterai dans les paragraphes suivants la construction d'une démarche vigilante. Celle-ci se construit notamment en repérant et questionnant les relations conflictuelles entre les acteurs et plus particulièrement les associations dont fait l'objet le chercheur (« l'enclichage »), associations indispensables afin de multiplier les points de vue (Olivier De Sardan, 1995). De même, la prise en compte des médias spécialisés et réseaux sociaux influence la réalisation de la recherche en fournissant notamment des informations pratiques en termes de localisation permettant de dessiner les déplacements des grimpeurs. Cette prise en compte permet également parfois de négocier un accès complexe à la population de recherche par l'établissement de relations avec des individus qui gravitent autour des grimpeurs professionnels.

Les flous d'une catégorie professionnelle non établie

Les grimpeurs professionnels forment un ensemble varié d'individus aux trajectoires particulières. La majorité d'entre eux aspirent à une professionnalisation dans le milieu à plus ou moins long terme. D'autres envisagent leur parcours dans l'escalade sur le court terme et s'orientent progressivement vers des univers professionnels différents. Les logiques de présentation et d'action de ces grimpeurs diffèrent en fonction des profils et des relations avec l'industrie spécialisée à la source de la professionnalisation.

Sans se transformer en une course au podium dans un monde où l'activité est divisée entre compétition et escalade en extérieur, le nombre réduit des grimpeurs professionnels (quelques dizaines) reflète des carrières hétérogènes. De même, l'absence de formation institutionnalisée et de définition précise des actes et compétences font de ce groupe un ensemble aux frontières floues et aux appartenances variables. La professionnalisation se dessine sous deux aspects : se présenter comme un professionnel, acte rhétorique, et agir comme un professionnel, acte pratique. Combiner les deux aspects est un défi rarement relevé, débouchant notamment sur des phénomènes de légitimation au sein des membres questionnant et établissant qui est professionnel et qui ne l'est pas.

Un accès complexe et un statut prestigieux

Dans un grand nombre de sports, les athlètes de haut niveau bénéficient d'un certain prestige. Dans certains cas, ils bénéficient également d'une reconnaissance plus large, hors du monde social propre à leur pratique, et sont reconnus comme tels par le grand public. Cependant, le prestige des grimpeurs professionnels ne se diffuse que très rarement hors du monde social de l'escalade. Si certains jouissent d'un rayonnement externe à la pratique, c'est

en raison notamment d'un contexte particulier comme en Autriche où l'escalade de compétition bénéficie d'un soutien populaire et d'une visibilité médiatique conséquente. Sur le plan de l'activité, le prestige associé au statut de grimpeur professionnel les rend cependant difficilement accessibles pour l'ensemble des pratiquants.

À l'image de la mobilité constituant une difficulté spatiale conséquente à la prise de contact, la visibilité de ces grimpeurs est un autre obstacle. Ainsi que le décrit Adler (1984), ces « célébrités » se protègent des fans et curieux en tous genres par différentes stratégies, dont l'évitement et la prise de distance. L'établissement des contacts et la construction d'une relation de confiance doivent être adaptés. Influençant les variables à prendre en compte dans l'approche ethnographique, cette situation se négocie sous différents angles. La construction du rôle d'ethnographe sur le long terme en multipliant les contacts et les relations et en adoptant une « approche par le bas », ou « prise de contact pyramidale », est donc centrale afin d'établir les contacts et construire le terrain.

Une prise de contact pyramidale

Dans ce cadre, la relative amplitude de la population initiale (les professionnels de l'escalade) joue un rôle central dans l'accès à la population finalement étudiée, soit les grimpeurs professionnels, moins nombreux. Si les caractéristiques de ces derniers (prestige, mobilité, visibilité, flou du statut de professionnel) rendent leur accès compliqué, ces grimpeurs sont cependant étroitement dépendants d'autres professionnels tels que les photographes, les vidéastes, les personnels des salles d'escalade, les responsables de fédérations et les responsables de différentes marques spécialisées. Alors que le personnel des salles et les responsables des fédérations sont plus facilement approchables, il n'en va pas de même pour les photographes et vidéastes qui peuvent bénéficier d'un prestige semblable aux grimpeurs professionnels. Toutefois, la relation de dépendance entre grimpeurs et producteurs de médias fait de ces derniers des ressources indispensables en termes d'étendue des réseaux sociaux. Ma stratégie d'approche a pris la forme d'une pyramide inversée, où l'accès à la population de recherche se construit par la base, en établissant tout d'abord des relations avec différents professionnels, des grimpeurs d'un certain niveau ou d'autres personnages du monde de l'escalade. J'ai ensuite progressé par palier, en construisant des relations avec des membres des organisations officielles et fédérations, des compétiteurs et des grimpeurs sponsorisés en contact avec l'élite. Ces grimpeurs, s'ils ne constituent pas directement la population étudiée, représentent cependant des intermédiaires imbriqués dans des relations étroites avec les photographes, vidéastes et autres producteurs de

médias qui travaillent de manière étroite avec les grimpeurs professionnels. Finalement, l'établissement de relations avec ces producteurs de médias laisse alors apparaître la possibilité d'accéder aux grimpeurs professionnels. Ainsi, un solide contact avec un photographe a débouché sur un entretien avec un individu inaccessible du fait de sa position dans l'élite mondiale. Ce photographe a aussi permis la prise de contact avec d'autres professionnels, me faisant, dans le meilleur des cas, bénéficier de son prestige auprès d'autres grimpeurs.

Par leur extrême visibilité et leur constant usage des médias sociaux, ces grimpeurs donnent ainsi l'image d'une proximité et d'une accessibilité peu commune. Toutefois, au début de la recherche, mes quelques tentatives de prise de contact par ces différents supports ont automatiquement échoué. Courriels sans réponses, indisponibilité, annulation d'entretiens, etc. Même si l'utilisation des médias sociaux permet une connaissance en temps réel des activités d'autrui et une connaissance fine de ce que veulent rendre public les autres grimpeurs (autant pour moi que pour les grimpeurs), l'établissement de relations par ce support est précaire. Ce n'est que plus tard, dans le déroulement de l'ethnographie, que j'ai eu l'occasion de rencontrer ces mêmes individus, notamment en participant de près ou de loin à différents événements qui réunissent ces professionnels tels que les compétitions et manifestations internationales ou les salons commerciaux (*trade shows*), salons réunissant grimpeurs, médias et industrie spécialisée. Ma présence à ces événements et l'établissement essentiel d'un contact physique avec les participants m'ont alors permis d'introduire la recherche, de mettre une image sur le nom, l'adresse courriel ou le numéro de téléphone, et progressivement de construire une position particulière qui est celle d'étranger à ces relations professionnelles. En effet, à la différence des athlètes, mon objectif n'est pas d'obtenir ou négocier un contrat de parrainage, mais de nouer des liens et de construire mon terrain. Ainsi, la prise de contact avec des chefs d'équipe (*team managers*) ou des responsables de compagnies ou de fédérations a constitué une entrée relativement solide, mais également une association dont il convient de se détacher progressivement.

« L'enclicage » et la visibilité du chercheur

À moins d'être grimpeur professionnel, photographe/vidéaste ou responsable de l'industrie de l'escalade (ce qui n'est pas mon cas), il est difficile d'avoir accès à la population de recherche. Mettre en avant les affiliations et le contexte universitaires aide cependant quelque peu. L'intérêt que l'objet de recherche a progressivement suscité chez ces professionnels a permis d'établir une relation dialogique, le chercheur et le grimpeur ayant chacun des

informations susceptibles d'intéresser l'autre. Ces informations sont de natures différentes : données spécifiques à l'enquête, informations propres à la pratique tels les sites d'escalade, les voies ou les blocs particuliers, ou encore connaissances communes, transformant souvent les entretiens en dialogues entre passionnés. En parallèle, et derrière les difficultés propres à leur recueil, des informations d'une autre nature sont parfois difficiles à gérer, particulièrement les données concernant les modalités des contrats de parrainage, montants des salaires et primes, les types de relations avec les marques et leurs responsables ainsi que les discours internes propres aux organisations, grimpeurs et entreprises. Ces informations, de portée relative lors de leur sortie de ce monde particulier, se révèlent toutefois à double tranchant et aux implications importantes lorsqu'elles sont remises dans le contexte du travail de terrain et de ses acteurs. Ayant une portée stratégique pour les participants et pour moi-même, ces informations de nature compromettante et confidentielle m'octroient cependant une certaine forme de légitimité, certes limitée, mais propre à celui « qui est dans l'intimité ».

Le chercheur devient celui qui, dans une certaine limite, essaie de « briser les tabous » entourant le milieu du parrainage professionnel. Dans ce cadre, les relations conflictuelles entre les grimpeurs révèlent la portée de leurs discours, discours qu'il convient donc de contextualiser. L'association du chercheur avec certains individus ferme certaines fois très clairement des portes à des données qui ne sont pas révélées lors des entretiens ou à d'autres grimpeurs avec lesquels les informateurs privilégiés sont en conflit. Être introduit par le chef d'équipe revient à être introduit directement par « l'employeur », rapport influençant la construction des premières relations avec le participant. Afin de minimiser le biais de cet « encliquage », il est donc important de garder à l'esprit et d'élucider la construction et le type de relations entre chercheur et population de recherche. Les médias sociaux peuvent ainsi être un outil ambivalent, produisant une certaine légitimité au sein d'un groupe particulier, mais aussi mettant à distance d'autres individus avec lesquels ce groupe est en conflit. Mon apparition à l'écran dans un film spécialisé ou dans les commentaires faits par certains grimpeurs sur ma page Facebook ont ainsi déclenché des événements inattendus, aux retombées positives, notamment dans l'établissement de nouveaux contacts et la construction de réseaux de relations, mais également négatives. Considéré comme interlocuteur d'une « figure médiatique » de l'escalade, j'ai été pris à partie par différents grimpeurs en désaccord avec les pratiques et le comportement de ce grimpeur sur un site d'escalade local, position somme toute assez inconfortable lors du déroulement du travail de terrain. De même, la visibilité que j'ai pu acquérir du fait de cette association à certains grimpeurs « célèbres et célébrés » a

également provoqué une soudaine réactivation d'anciennes relations dont j'étais sans nouvelles depuis plusieurs années, leur intérêt principal étant d'obtenir des informations ou de créer des opportunités de rencontres, rencontres au sein desquelles je devais jouer le rôle d'intermédiaire.

Pour conclure

Si la popularisation de l'ethnographie en fait une posture commune à différentes disciplines, elle implique cependant des outils méthodologiques et des positions épistémologiques variés. Alors qu'une reconfiguration de la démarche ethnographique implique de s'écarter des canons et recommandations formulées par l'intégration de méthodes différentes, elle requiert un processus de négociation entre différentes instances, processus auquel je me suis retrouvé confronté. D'un point de vue pratique, la prise en compte de ces éléments dans la réalisation du travail de terrain peut s'avérer complexe, notamment par rapport à la question des mobilités. La formalisation par l'écriture de l'ethnographie multi-sites est révélatrice à cet égard. En effet, les critiques faites par ses principaux opposants mettent en avant deux aspects : un malaise révélateur devant une tentative de dérogation à la méthode établie ainsi que des difficultés de réalisation pratique de l'ethnographie multi-sites. Dans ce contexte, le choix de l'objet de recherche délimite les modalités de réalisation de l'ethnographie. Objet et méthodologie étant propres à un contexte académique, il est donc important d'intégrer ces aspects dans la recherche (Laplantine, 1996). Ainsi, être vigilant par rapport aux implications et limitations méthodologiques permet une prise en compte des nécessités, mais également du caractère particulier de l'objet de recherche, et l'inscription de l'ethnographie dans le long terme, un réajustement et une prise en compte effective de ces difficultés.

Ma recherche met en avant une population de recherche mobile et géographiquement dispersée qui impose une multiplication des outils méthodologiques et l'utilisation de nouvelles technologies. Comme le montre cet article, les conditions d'accès propres à la population de recherche étudiée soulèvent d'autres questionnements et conditionnent l'élaboration de différentes stratégies d'approche. Ce contexte, constitué d'une méthode particulière et de différents outils, se caractérise par un ensemble de limitations. Dans ce cas, la vigilance ethnographique est donc une posture quotidienne sur le terrain, mais également lors de sa construction et durant l'analyse des données et le processus d'écriture. L'élaboration de l'objet et sa négociation soulignent l'importance de la recherche de longue durée, notamment par une élaboration minutieuse, délimitée, et flexible de l'objet mais également en discutant les modalités et caractéristiques de mon rôle et de mon

positionnement dans et sur le « terrain » en fonction des relations établies avec les individus. Certains aspects sont problématiques, notamment les conditions d'accès à cette population, et ont dessiné et délimité l'ethnographie. Derrière l'affichage de relations sociales prestigieuses, les conditions de présence et de participation reposent sur la personnalité et la connaissance fine « du milieu ». Les capacités d'adaptabilité (Adler & Adler, 2003) et de présentation de soi, l'engagement corps et âme dans le terrain sont des éléments importants de cette intégration. Ma présence est donc définie et appréciée ou contestée différemment et je suis engagé dans des relations d'intensités différentes (Bizeul, 1998).

Cependant, ces phénomènes de négociation, ces stratégies d'entrée et jeux de rôles sont trop peu souvent explicités alors qu'ils jouent un rôle fondamental dans le déroulement de la recherche. Ainsi, itinérance ne signifie pas errance et il serait malvenu de considérer le façonnement de l'ethnographie comme seul fruit du hasard et des rencontres. Il est important de tracer ses rencontres et de les établir dans le temps, de mettre en avant les choix et le contexte de la recherche, en gardant à l'esprit la singularité du rapport entre chercheur, méthodologie de recherche et acteurs.

Notes

¹ Voir *Qualitative Sociology*, 28(2), 2005.

² Le terme *Lifestyle Sports* conceptualise différentes pratiques telles que le *skateboard* et le *snowboard*, ou encore le surf dans une approche majoritairement « subculturelle ». Peu répandues dans la littérature francophone, les publications dans le monde anglophone se multiplient peu à peu. Cependant, l'homogénéité des travaux réalisés sur le sujet a laissé de côté certains aspects cruciaux de ces nouvelles pratiques sportives tels que la professionnalisation, le développement des médias spécialisés et la mobilité transnationale des pratiquants.

³ Les STAPS sont une filière universitaire française qui forme aux Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives par différentes orientations.

⁴ Lors de cette première recherche, les sites principaux au sein desquels ont pris place l'ethnographie furent respectivement Albarracin, en Espagne, et Averstal, en Suisse.

Références

- Adler, P. (1984). The sociologist as celebrity : the role of the media in field research. *Qualitative Sociology*, 7(4), 310-326.

- Adler, P., & Adler, P. (2003). The promise and pitfalls of going into the field. *Contexts*, 3(2), 41-47.
- Agar, M. (1973). *Ripping and running. A formal ethnography of urban heroin addicts*. New York, NY : Seminar Press.
- Amit, V. (Ed.). (2000). *Constructing the field : ethnographic fieldwork in the contemporary world*. London : Routledge.
- Anderson, E. (1999). *Codes of the street : decency, violence and the moral life of the inner city*. New York, NY : W.W. Norton.
- Anderson, E. (2002). The ideologically driven critique. *American Journal of Sociology*, 107, 1533-1550.
- Appadurai, A. (1990). Disjuncture and difference in the global cultural economy. *Theory Culture Society*, 7, 295.
- Atkinson, P. (1990). *The ethnographic imagination : textual construction of the reality*. London : Routledge.
- Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Le Seuil.
- Becker, H. (1963). *Outsiders : studies in the sociology of deviance*. New York, NY : The Free Press.
- Bizeul, D. (1998). Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause. *Revue française de sociologie*, 39(4), 751-787.
- Boellstorff, T., Nardi, B., Pearce, C., & Taylor, T. (2012). *Ethnography and virtual worlds : a handbook of method*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Bogardus, L. (2011). The bolt wars : a social world perspective on rock climbing and intragroup conflict. *Journal of Contemporary Ethnography*, 41, 283-308.
- Bourdieu, P. (2003). Participant objectivation. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 9(2), 281-294.
- Bourdieu, P., & Wacquant, L. (1992). *An invitation to reflexive sociology*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Bourgeois, P. (1995). *In search of respect : selling crack in El Barrio*. Cambridge : Cambridge University Press.

- Bruce, T., & Wheaton, B. (2010). Diaspora and global sports migration : a case study in the British and New Zealand context. Dans J. Maguire, & M. Falcous (Éds), *Sport and migration : borders, boundaries and crossings* (pp. 189-199). Abingdon : Routledge.
- Burawoy, M., Blum, J., George, S., Gille, Z., Gowam, T., Haney, L., Klawiter, M., Lopez, S., O Riain, S., & Thayer, M. (2000). *Global ethnography : forces, connections, and immigrants in a postmodern world*. Berkeley, CA : University of California Press.
- Buscher, M., Urry, J., & Witchger, K. (Éds). (2011). *Mobile methods*. London : Routledge.
- Chapoulie, J. (2000). Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie. *Sociétés contemporaines*, 40(1), 5-27.
- Clifford, J., & Marcus, G. (Éds). (1986). *Writing cultures. The poetics and politics of ethnography*. Berkeley, CA : University of California Press.
- De Léséleuc, E. (2004). *Les voleurs de falaise : un territoire d'escalade entre espace public et espace privé*. Pessac : Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Demazière, D., & Gadea, C. (2009). Introduction. Dans D. Demazière, & C. Gadea (Éds), *Sociologie des groupes professionnels. Acquis récents et nouveaux défis* (pp. 16-24). Paris : La Découverte.
- Denzin, N. (1997). *Interpretive ethnography : ethnographic practices for the 21st century*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Duneier, M. (1999). *Sidewalk*. New York, NY : Farrar Strauss and Giroux.
- Duneier, M. (2002). What kind of combat sport is sociology? *American Journal of Sociology*, 6, 1551-1576.
- Fassin, D. (2011). *La force de l'ordre. Une anthropologie de la police des quartiers*. Paris : Seuil.
- Feixa, C. (1998). *De jóvenes, bandas y tribus. Antropología de la juventud [Jeunes, bandes et tribus. Anthropologie de la jeunesse]*. Barcelona : Ariel.
- Fergusson, J. (2011). Novelty and method. Reflections on global fieldwork. Dans S. Coleman, & P. Hellermann (Éds), *Multi-sited ethnography : problems and possibilities in the translocation of research methods* (pp. 194-207). New York, NY : Routledge.
- Freidson, E. (1986). Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique. *Revue française de sociologie*, 3(27), 431-443.

- Geertz, C. (1983). *Local knowledge : further essays in interpretive anthropology*. New York, NY : Basic Books Paperback.
- Giulianotti, R., & Robertson, R. (Éds). (2007). *Globalization and sport*. Oxford : Wiley-Blackwell.
- Hannerz, U. (1996). *Transnational connections : culture, people, places*. London : Routledge.
- Hine, C. (2000). *Virtual ethnography*. London : Sage.
- Kilani, M. (1994). *L'invention de l'autre : essais sur le discours anthropologique*. Lausanne : Éditions Payot.
- Kusenbach, M. (2005). Across the Atlantic : current issues and debates in US ethnography. *Forum : Qualitative Social Research*, 6(3), 47.
- Laplantine, F. (1996). *La description ethnographique*. Barcelone : Éditions Armand.
- Latour, B. (2001). Sol amazonien et circulation de la référence. Dans B. Latour (Éd.), *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique* (pp. 33-81). Paris : La Découverte.
- Leach, E. (1957). *Man and culture : an evaluation of the work of Bronislaw Malinowski*. London : Routledge and Kegan Paul.
- Malinowski, B. (1922). *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Gallimard.
- Marcus, G. (1995). Ethnography in/of the world system : the emergence of multi-sited ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.
- Marcus, G. (2002). Au-delà de Malinowski et après *Writing culture* : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie. *Ethnographies*, 1. Repéré à <http://www.ethnographiques.org/2002/Marcus>
- Marcus, G. (2011). Multi-sited ethnography : five or six things I know about it now. Dans S. Coleman, & P. Hellermann (Éds), *Multi-sited ethnography : problems and possibilities in the translocation of research methods* (pp. 16-34). New York, NY : Routledge.
- Marcus, G., & Fischer, M. (Éds). (1986). *Anthropology as cultural critique : an experimental moment in the human sciences*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Menger, P.-M. (1989). Rationalité et incertitude de la vie d'artiste. *Année sociologique*, 3(39), 111-150.

- Miller, D., & Slater, D. (2000). *The internet : an ethnographic approach*. Oxford : Berg.
- Newman, K. (2002). The view from the left bank. *American Journal of Sociology*, 107(6), 1577-1599.
- Olivier De Sardan, J.- P. (1992). The exocitizing of magic from Durkheim to 'postmodern' anthropology. *Critique of Anthropology*, 12(1), 5-25.
- Olivier De Sardan, J.- P. (1995). La politique du terrain. *Enquête*, 1, 71-109.
- Pulman, B. (1986). Le débat anthropologique/psychanalyse et la référence au « terrain ». *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXX, 5-26.
- Rickly-Boyd, J. (2012). Lifestyle climbing : toward existential authenticity. *Journal of Sport & Tourism*, 17(2), 85-104.
- Rinehart, R. (2000). Emerging arriving sport : alternatives to formal sports. Dans J. Coakley, & E. Dunning (Éds), *Handbook of sport studies* (pp. 504-519). London : Sage.
- Sayeux, A.- S. (2008). *Surfeurs, l'être au monde. Une analyse socio-anthropologique*. Rennes : Presses universitaires de France.
- Sayeux, A.- S. (2010). Les paysages vagues. *Sociétés*, 109, 91-103.
- Ticineto-Clough, P. (1992). *The end(s) of ethnography. Form realism to social criticism*. Newbury Park, CA : Sage.
- Thornton, S. (1996). *Club cultures : music, media and subcultural capital*. Middletown, CT : Wesleyan University Press.
- Thorpe, H. (2011). Representing the boarding body : discourse, power, and the snowboarding media. Dans H. Thorpe (Éd.), *Snowboarding bodies in theory and practice* (pp. 76-108). Sydney : Palgrave Macmillan.
- Thorpe, H. (2012). Transnational mobilities in snowboarding culture : travel, tourism and lifestyle migration. *Mobilities*, 7(2), 317-345.
- Urry, J. (2000). Mobile sociology. *British Journal of Sociology*, 51(1), 185-203.
- Wacquant, L. (2000). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone.
- Wacquant, L. (2002). Scrutinizing the street : poverty, morality, and the pitfalls of urban ethnography. *American Journal of Sociology*, 107, 1468-1532.
- Wheaton, B. (Éd.). (2004). *Understanding lifestyle sports : consumption, identity and difference*. Routledge : London.

Wheaton, B. (2010). Introducing the consumption and representation of lifestyle sports. *Sport in Society*, 13(7-8), 1057–1081.

Wilson, B. (2008). The impact of the internet on sport-related subcultures. Dans M. Atkinson, & K. Young (Éds), *Tribal play. Subcultural journeys through sport* (pp. 135-152). Bingley : Emerald Group Publishing Limited.

Guillaume Dumont est doctorant en Anthropologie Publique à l'Université Autonome de Madrid (UAM) en cotutelle STAPS à l'Université Claude Bernard Lyon 1 au sein du Centre de Recherche et d'Innovation sur le Sport (CRIS EA-647). Il est titulaire d'un Master en Anthropologie à finalité approfondie à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Ses champs d'intérêt sont les pratiques sportives, la professionnalisation, les médias et les mobilités dans une approche résolument ethnographique.